

Le  
LIVRE  
de  
POCHE

Diderot

Lettre sur les aveugles



LIBRETTI  
10 Francs



LETTRE SUR LES AVEUGLES  
à l'usage de ceux qui  
voient

*Dans la même collection :*

BALZAC, Adieu.

Le Chef-d'œuvre inconnu.

La Maison du Chat-qui-pelote.

CHAMISSE, L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl.

CHARLES D'ORLÉANS, L'Écolier de Mélancolie.

CHRISTIE, Les Plans du sous-marin.

COLETTE, Les Vrilles de la vigne.

La Ronde des bêtes.

Gribiche.

CONAN DOYLE, Le Mystère du Val Boscombe.

DIDEROT, Supplément au Voyage de Bougainville.

Les Deux Amis de Bourbonne.

FLAUBERT, Un cœur simple.

FRANCE, Les Autels de la peur.

GAUTIER, Arria Marcella.

HOFFMANN, Mademoiselle de Scudéry.

HUGO, Claude Gueux.

LABICHE, La Cagnotte.

LEBLANC, L'Arrestation d'Arsène Lupin.

LONGUS, Daphnis et Chloé.

LUCIEN, Philosophes à vendre.

MARIE DE FRANCE, Le Lai de Lanval.

MAUPASSANT, La Parure.

Le Horla.

Une partie de campagne.

MÉRIMÉE, La Vénus d'Ille.

Lokis.

Les Âmes du purgatoire.

NERVAL, La Main enchantée.

Aurélia.

Sylvie.

NODIER, Trilby.

PLATON, Apologie de Socrate.

PLUTARQUE, Vie d'Alcibiade.

RACINE, Les Plaideurs.

SÉNÈQUE, Médée.

SUÉTONE, Vie de Néron.

TCHEKHOV, La Steppe.

VIGNY, La Maison du berger.

VOLTAIRE, La Princesse de Babylone.

WILDE, Le Portrait de Mr. W.H.

Le Prince heureux et autres contes.

XXX, Chansons d'amour du Moyen Âge.

Le Jugement de Renart.

La Mort de Roland.

Anthologie de la poésie française — de Villon à Verlaine.

ZWEIG, Les Prodiges de la vie.

Printemps au Prater.

DIDEROT

Lettre sur les aveugles  
à l'usage de ceux qui voient  
*Présentation, notes et dossier*  
*par Catherine Bouttier-Couqueberg*

LE LIVRE DE POCHE

LETTRE  
SUR  
LES AVEUGLES,  
A L'USAGE  
DE CEUX QUI VOYENT.

*Possunt, nec posse videntur.*  
*Par Mr. Diderot. Virg.*



A LONDRES.

---

M D C C X L I X.

Frontispice de l'édition originale.  
© Photothèque Hachette.



## PRÉSENTATION

Souvent l'homme cultivé, le lycéen ou l'étudiant connaissent la *Lettre sur les aveugles* publiée par Diderot en 1749, sans l'avoir lue. Ils en ont entendu parler. En effet cet ouvrage audacieux qui valut quelques mois de prison à son auteur est devenu l'exemple-type de la censure au XVIII<sup>e</sup> siècle : il illustre le développement d'idées nouvelles et la résistance des autorités à leur diffusion. Le texte a été en revanche injustement délaissé par les non-spécialistes. La lecture en est ardue, prétendent certains. Premier tâtonnement, disent les uns, de la pensée philosophique de Diderot, il présente encore des incertitudes et des contradictions. Mieux vaut lire *Le Rêve de D'Alembert* que ce brouillon. Les thèses avancées, soutiennent les autres, ont été depuis longtemps dépassées, voire réfutées. Diderot, ennemi farouche des idées toutes faites, s'irriterait de cette mauvaise foi et s'écrierait comme Rousseau : « On ne peut me juger qu'après m'avoir lu. »

La *Lettre* mérite toujours l'intérêt de l'esprit curieux : pédagogique, appuyée sur des exemples concrets, elle vulgarise — au sens noble du terme — des idées scientifiques et philosophiques importantes. Elle met en scène des événements de l'actualité scientifique : Cheselden\*<sup>1</sup>, Daviel\* — que Diderot rencontrera plus tard — tentent et réussissent des opérations

---

1. Les astérisques renvoient à l'Index des personnages cités, p. 25.

de la cataracte<sup>1</sup>. Que se passe-t-il lorsque l'aveugle recouvre la vue ? se demande Diderot avec les savants de son temps. Mais au juste, comment l'aveugle perçoit-il et comprend-il le monde qui l'entoure ? Diderot interroge l'aveugle du Puiseaux et surtout décrit longuement les techniques et instruments inventés par un aveugle célèbre, le mathématicien Saunderson\*, connu par ses *Éléments d'algèbre* parus en 1740. Il s'engage ainsi dans un débat fondamental qui agite les intellectuels depuis Descartes\* : comment la connaissance se forme-t-elle dans l'esprit humain ? Par degrés, grâce à une ingénieuse fiction, l'agonie de Saunderson<sup>2</sup>, Diderot conduit le lecteur à des questions métaphysiques brûlantes : y a-t-il une Âme, un Dieu dans l'univers ou tout n'est-il que matière ? Même si le philosophe ne se risque pas à une réponse catégorique (peut-être n'a-t-il pas encore de certitude arrêtée), on comprend l'émotion des censeurs — et les dénégations de la famille...

### *La philosophie aux oubliettes*

Angélique de Vandeul\*, fille de Diderot, dans ses *Mémoires*, gomme le scandale — et du même coup la portée philosophique de l'œuvre — en réduisant l'histoire à une anecdote galante. L'arrestation de Diderot serait due à la vengeance d'une femme : Mme Dupré de St Maur\*, blessée d'une allusion piquante<sup>3</sup>. Tous les documents réfutent cette version édulcorée et prouvent que Diderot a été poursuivi pour ses idées subversives.

Plusieurs coups de semonce avaient déjà été tirés. En 1747, le curé de Saint-Médard avait dénoncé son remuant paroissien, « un homme très dangereux et qui

---

1. Des extraits de l'article « Cataracte » de l'*Encyclopédie*, rédigé par le chirurgien Louis, sont cités p. 123 dans les documents annexes. 2. P. 74 et note 1. 3. P. 36. Son amant, le comte d'Argenson\*, était Secrétaire à la Guerre.



parle des mystères de notre sainte religion avec mépris ». Le « sieur Diderot », note un contemporain dans ses *Mémoires*<sup>1</sup>, avait commis un livre « étonnant contre la religion, le *Tombeau des préjugés* »<sup>2</sup> ; voilà qu'il écrit « pour le déisme et contre les bonnes mœurs ». En ces temps de grogne contre la politique intérieure et extérieure du gouvernement<sup>3</sup>, il incombe au pouvoir de rappeler qui règne en mettant fin à cette « licence abusive ». Une lettre de cachet du 23 juillet 1749 envoie le frondeur à Vincennes. Le magistrat instructeur auquel il aurait répondu « avec une hauteur de fanatique », aurait conclu : « Vous êtes un insolent, vous resterez ici longtemps. »

Le malheur de Diderot, martyr de la philosophie, émeut. Son ami Rousseau par exemple écrit dans les *Confessions*<sup>4</sup> : « Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. » Les écrivains et savants s'indignent, de hauts personnages s'entre-mettent<sup>5</sup>. Diderot est libéré et quitte le donjon plus célèbre qu'il n'y est arrivé.

Mais notre « Socrate »<sup>6</sup> n'en est pas sorti indemne. Le syndrome de Vincennes le suivra toute sa vie : il devient pour ainsi dire un écrivain clandestin. Publié au mieux dans des revues confidentielles, il laisse ses manuscrits dans les tiroirs<sup>7</sup>. Il garde son énergie pour

---

1. Source d'autant mieux informée qu'il s'agit du marquis d'Argenson, frère du ministre. 2. *Sic.* Il s'agit de *La Promenade du sceptique*. Mémoires de D'Argenson, août 1749. 3. Voir les Repères chronologiques, p. 16. 4. Fin du livre VIII. Ironie de la vie ! c'est sur la route de Vincennes, en venant voir son ami, que Rousseau conçoit la thèse paradoxale du *Discours sur les sciences et les arts* : le « progrès » de la civilisation dégrade l'homme, thèse qui va l'opposer aux autres philosophes et le brouiller avec Diderot. 5. On dit toutefois que ce ne sont pas ces gens célèbres qui ont obtenu au nom des grands principes l'élargissement de Diderot mais les éditeurs de l'*Encyclopédie* et les impératifs commerciaux. 6. Parallèle qui lui plaisait. Il profite de son séjour à Vincennes pour traduire l'*Apologie de Socrate*. 7. Voir la Chronologie pour les dates de publication des œuvres.

sa Guerre de Vingt Ans, celle de l'*Encyclopédie*, vaste entreprise éducative.

### *Un débat dans l'air du temps*

En publiant la *Lettre*, Diderot prenait des risques mais il tenait à verser sa contribution à un débat essentiel de l'époque. Non, la *Lettre* n'est pas une œuvre alimentaire, comme le prétend Mme de Vandeuil, elle n'est pas un ouvrage de circonstance même si elle part d'un cas récent et particulier. Elle s'inscrit dans une controverse philosophique qu'il convient de rappeler brièvement<sup>1</sup>.

En 1637, Descartes\* bouleverse la pensée occidentale en publiant le *Discours de la méthode*. Le doute critique et le principe d'évidence rationnelle vont désormais guider la recherche scientifique et philosophique. Descartes invite d'ailleurs à cette application en proposant à la suite du *Discours*, des traités scientifiques comme les *Météores* et la *Dioptrique*<sup>2</sup>. Mais si le XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les pas de Bayle et Fontenelle, doit aux exigences cartésiennes, son esprit d'examen et sa foi dans la raison, il conteste ses thèses sur les origines de la pensée.

Si Newton\* ruine la physique de Descartes, Locke\* attaque sa métaphysique. Le Français croit que notre pensée se constitue à partir d'idées innées ; l'Anglais, dans l'*Essai sur l'entendement humain* en 1690, en nie l'existence : notre esprit est comme une « table rase », il ne fonctionne qu'à partir des données fournies par les sens ; toute idée est sensation enregistrée ou combinaison de sensations. Un savoir vrai ne pourra naître, comme le diagnostic du médecin<sup>3</sup>, que de l'observation attentive des phénomènes hors de tout *a priori* de

---

1. Se reporter aussi aux Repères chronologiques. 2. Que Diderot a lue avec attention. Il lui emprunte une figure, p. 41. 3. Locke admire la sûreté de méthode de son ami, le médecin Sydenham.

la raison. Les hommes des Lumières adhèrent passionnément à ce sensualisme : Voltaire, si caustique envers tant de philosophes, ne manque jamais dans ses contes de proclamer sa révérence pour Locke. Ainsi se définit la méthode expérimentale qui permet le développement spectaculaire des sciences naturelles au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette antithèse entre rationalisme cartésien et empirisme lockien engendre une longue polémique. Leibniz\*, brillant mathématicien, dans les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* en 1703, s'appuie sur les sciences exactes pour bâtir son explication du monde et critique vivement Locke : « Cette table rase dont on parle tant n'est à mon avis qu'une fiction que la nature ne souffre point et qui n'est fondée que dans les notions incomplètes des philosophes. »<sup>1</sup> Il corrige toutefois Descartes : les idées en germe dans l'esprit se développent au contact de l'expérience. Condillac\* au contraire qui influence nettement la *Lettre*<sup>2</sup>, radicalise Locke dans son *Essai sur l'origine de la connaissance humaine* de 1746, en prônant un sensualisme intégral.

La discussion sort de l'épistémologie en ce que les conclusions sur l'intelligence humaine impliquent des positions sur l'existence de l'univers<sup>3</sup> et celle d'un Dieu ordonnateur.

### *Une réponse scientifique*

La *Lettre* s'insère donc dans ce débat franco-anglais, sans cesse relancé depuis un siècle par les traducteurs, vulgarisateurs et disciples. Diderot a pu même trouver dans Locke<sup>4</sup>, le choix d'un cas révélateur : celui de l'aveugle. « Supposez un aveugle de naissance qui soit présentement homme fait, auquel on ait appris à distinguer par l'attouchement un cube et un globe de même

---

1. *Op. cit.* II, 1. 2. Voir p. 49. 3. Voir Berkeley\*, p. 70. 4. *Op. cit.* II, 9, 8 (traduit en 1700). Problème emprunté à son ami Molyneux\* et retranscrit par Diderot, p. 83.

métal et à peu près de la même grosseur en sorte que lorsqu'il touche l'un et l'autre, il puisse dire quel est le cube et quel est le globe. Supposez que, le cube et le globe étant posés sur une table, cet aveugle vienne à jouir de la vue, on demande si, en les voyant sans les toucher, il pourrait les discerner et dire quel est le globe et quel est le cube. » Locke, imité ensuite par Berkeley et Voltaire<sup>1</sup>, répond que non. L'oculiste Cheselden\* était l'hypothèse de ses comptes rendus opératoires<sup>2</sup>. Condillac et La Mettrie mettent en cause et l'expérience et son bilan. Diderot ne brille donc pas par l'originalité du thème mais, s'attaquant à son tour à ce problème d'école, il procède selon une méthode rigoureuse.

Il définit un protocole expérimental. Après avoir récusé les sujets trop jeunes ou trop ignorants (la fille de Simoneau, l'adolescent de Cheselden) comme incapables d'analyser le fonctionnement de leur esprit, il se tourne vers des adultes instruits : l'aveugle du Puits-seaux, le mathématicien Saunderson, Mélanie de Salignac (dans l'*Addition*). Il les observe et les interroge directement ou par le biais de témoins fiables<sup>3</sup>. Il ne se contente pas de la proposition de Molyneux mais il confronte son sujet à mille situations concrètes : frapper un adversaire, enfiler une aiguille, expertiser une médaille, estimer un poids ou la beauté d'une femme... commettre un vol. Il cherche ainsi à déterminer comment l'audition, le toucher, aiguïsés par la perte de la vue, peuvent suppléer à ce manque. Attentif aux perceptions les plus ténues (un souffle d'air sur le visage...), il figure la sensibilité comme une « toile

---

1. Respectivement dans la *Nouvelle Théorie de la vision* de 1709 et les *Éléments de la physique* de Newton en 1738. 2. Dans ses *Philosophical Transactions* de 1728. Allusion de Diderot p. 89. 3. Les élèves de Saunderson qui ont rédigé la notice biographique et l'*Arithmétique palpable* qui introduisent les *Éléments d'algèbre*.



d'araignée »<sup>1</sup> qui enregistre les moindres vibrations et transmet l'information au cerveau.

Assez fin pour saisir et identifier les mécanismes du corps auxquels il attache une juste importance, il tâche de comprendre comment la perception peut se conserver, s'abstraire pour mener au concept, produire un affect. Il revient plusieurs fois sur ce problème-clé : comment l'aveugle peut-il se représenter l'espace ? D'où l'insistance sur la géométrie. Avouons que, dans cette interprétation, il se montre moins performant. Malgré ses louables efforts, il raisonne en voyant et ne parvient pas à se dégager de sa subjectivité. Il raisonne en sensualiste et ne se demande pas comment Saunderson a conçu ce qu'était un triangle avant de trouver une traduction palpable à la figure géométrique. Emporté par l'enthousiasme, il ne doute pas assez et conclut parfois au-delà de ce qu'il a démontré ou peut démontrer, il entreprend d'expliquer au-delà de ce qu'il a assimilé<sup>2</sup>. On reconnaît là l'impatience de Diderot avide de découvrir (il travaille « à chaud » sur les nouveautés du moment : opération de la cataracte ou exploration de Tahiti<sup>3</sup>), avide de comprendre (il préfère l'interrogatoire de fond au cas spectaculaire, Réaumur finalement lui a rendu service par son refus...).

Mais ces quelques excès<sup>4</sup> et fantaisies (les doigts fatigués d'avoir trop palpé...) ne suffisent pas à discréditer son travail. Le lecteur d'aujourd'hui appréciera l'ouverture de cette curiosité. Diderot se passionne pour la médecine qui approche les secrets de « l'homme neuronal » et s'intéresse aux innovations de la technologie : il teste lui-même la machine de Saunderson, il fait dresser des planches d'instruments pour

---

1. Image qu'il développe dans *Le Rêve de D'Alembert* en 1769. Saunderson « voit par la peau. », p. 72. 2. Voir ses erreurs en arithmétique, p. 60. 3. Bougainville publie son *Voyage autour du monde* en 1771, Diderot rédige le *Supplément au Voyage de Bougainville* en 1772. 4. Il aura l'honnêteté de corriger dans l'*Addition*, son commentaire sur l'inhumanité des aveugles que conteste Mlle de Salignac.



*l'Encyclopédie*. En étudiant les aveugles, il bannit toute froideur clinique et essaie de se mettre à la place de celui qui est différent pour en comprendre la psychologie.

### *Un apologue philosophique*

Diderot aime expliquer et la présence d'une interlocutrice, plus ou moins fictive, stimule son invention pédagogique. La question de la communication se situe d'ailleurs au cœur de l'œuvre. Communiquer, c'est trouver un terrain commun aux interlocuteurs. La définition du « miroir » a ceci de remarquable qu'elle utilise des sèmes communs au toucher et à la vue. Stylistiquement, Diderot, féru de métaphores, ne cesse d'appliquer la transposition que pratique ici, par force, l'aveugle. Diderot se plaint souvent, comme Mlle de Salignac, des insuffisances du langage, trop abstrait pour dire le sensible. Le cas particulier, la différence, permet de poser un problème général.

N'est-ce pas la technique constante du conte philosophique ? Comme le Huron ingénu de Voltaire ou le Tahitien de Bougainville, l'aveugle venu d'un autre monde porte, si l'on ose dire, un autre regard sur le monde. Il révèle que bien des idées établies n'ont pour fondements que nos habitudes, notre mode de perception. Bref, par touches légères d'abord, par le recours à la tirade ensuite, Diderot infléchit le propos. Convaincu par la solidité de l'exposé scientifique, le lecteur voit-il la dérive vers le discours engagé ? La formule initiale de la *Lettre* pouvait déjà incliner au soupçon : « Forcé de me passer d'une expérience où je ne voyais guère à gagner (...), je me suis mis à philosopher sur la matière importante qu'elle a pour objet. » Singulier soulagement, singulière conception de l'expérience-reine...

L'aveugle sert à démontrer qu'il n'est pas d'absolu,

que les pseudo-vérités morales sont relatives. Que représentent pour lui, conclut Diderot, nos règles et nos valeurs : pudeur, honnêteté... Y a-t-il une définition universelle du Mal ou ce que nous baptisons conscience morale et « humanité » ne dépend-il pas d'une perception particulière de la souffrance d'autrui ? Ces jugements fragmentaires, parfois glissés sous forme de boutade comme l'attaque contre la monogamie, sont sous-tendus par une thèse-clé de Diderot : n'est moral que ce qui correspond à la nature humaine, non ce qui est institué par la société et la religion.

Pourquoi croit-on en Dieu ? Diderot se borne à envisager une « preuve » de son existence : le monde est beau, organisé de façon si logique et harmonieuse que seule une Logique supérieure a pu le former. Pour aller plus loin, il s'avance masqué. C'est Saunderson qui parle ! Diderot multiplie les garanties d'authenticité : un contemporain, un document officiel, et amplifie la solennité du témoignage : les derniers moments, le testament spirituel d'un savant incontestable, du successeur de Newton ! Bref l'écrivain monte une magnifique mystification<sup>1</sup> : Inchliff n'existe pas, Saunderson était déjà inconscient quand Holmes est arrivé... Il a l'art de faire prendre sa fiction pour la réalité (il récidivera brillamment avec la *Religieuse*...).

Que dit donc Saunderson ? Un aveugle ne perçoit pas les « merveilles de la nature » — sous-entendre : son raisonnement peut faire l'économie de l'architecte. Un aveugle est un « monstre » dans la Nature<sup>2</sup>, peut-il croire qu'il existe un Dieu bon ? L'éloquence du discours prend un mouvement épique. « Délire » prophétique ? On songe à Homère et Milton, Diderot cite Tirésias. Délire pathologique ? Le terme laisse une prudente échappatoire... Saunderson-Diderot, inspiré par

---

1. Voir p. 80. 2. Classique discussion sur le problème du mal et référence à la querelle des « monstres » en cours ; nouvel aménagement de la vérité en ce qui concerne Saunderson, devenu aveugle à la suite d'une maladie.

Lucrèce, retrace une histoire de l'univers où la matière évolue et se transforme, où les combinaisons non-viables s'éliminent. Le chaos devient un cosmos sans intervention d'un principe transcendant, le flot de l'énergie vitale roule.

Ainsi, parti d'une modeste opacité du cristallin et des conséquences d'une opération, le discours de Diderot en arrive à proposer une Physique sans Métaphysique. Le « Dieu de Clarke et de Newton » se substitue insolemment dans la bouche du mathématicien au « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », alors que la référence à Socrate et au « vrai Dieu » permet au philosophe encore une fois de laisser dans le flou sa propre position. On observera par ailleurs que Diderot s'est gardé de terminer là la *Lettre* pour ne pas conférer au mot ultime de Saunderson, le statut de conclusion de l'ouvrage. Il revient donc longuement sur le problème de Molyneux pour énoncer sa propre solution et souligner que le principal objet de la *Lettre* est une théorie de la connaissance.

Document d'époque, la *Lettre* reflète le bouillonnement des idées au XVIII<sup>e</sup> siècle : les gens cultivés s'intéressent au progrès des sciences et aux réponses philosophiques qu'elles semblent pouvoir apporter. Diderot résume les ouvrages anglais et français qui l'ont passionné. Au fil de la plume ou plutôt de la conversation<sup>1</sup>, il précise et corrige son point de vue. Si l'interrogatoire de l'aveugle de Puiseaux confirme Condillac : tout est sensation transformée, l'imagination de Saunderson s'envole sans rien devoir à la sensation et, dans l'examen final du problème de Molyneux, Diderot rejoint son ami Buffon : le jugement intervient pour interpréter et abstraire les données des sens. Il affermit peu à peu ses choix philoso-

---

1. « Je ne compose point, je ne suis point auteur, je lis ou je converse, j'interroge ou je réponds », déclare-t-il en 1778 dans l'*Essai sur les règnes de Claude et Néron*.

phiques : libre-penseur, il opte assez clairement pour un monisme matérialiste<sup>1</sup> mais paraît plus sceptique qu'athée déclaré.

Diderot ne construit pas de système impeccable, n'assène pas de doctrine, et c'est ce qui réjouit encore le lecteur d'aujourd'hui. On aime à suivre le mouvement de la pensée, à se laisser porter par l'énergie vitale du tempérament et de l'écriture. Images expressives, observations concrètes, apparente liberté d'une progression souple, la *Lettre* marie naturel et réflexion. Son auteur s'y lit déjà tout entier : âme sensible et corps émotif, cœur généreux et esprit vigoureux, Lui grave philosophe et Moi provocateur impertinent.

---

1. Il raille par exemple l'immatérialisme de Berkeley, p. 69.

## REPÈRES CHRONOLOGIQUES

*Pour mettre en perspective l'œuvre de Diderot dans son temps, il a paru bon de rappeler à côté du contexte politique et littéraire, l'évolution de la recherche scientifique et quelques épisodes marquants de la censure des idées aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.*

| Dates | Politique                              | Censure                                       |
|-------|--|---|
| 1614  | Louis XIII, roi de France (1610-1643). |   |
| 1619  |  |   |
| 1623  |  | Procès et prison : Théophile de Viau.         |
| 1625  |  |   |
| 1629  |  |   |
| 1630  |  |   |
| 1631  |  | Campanella condamné par l'Inquisition.        |
| 1635  |  |   |
| 1636  |  |   |
| 1637  |  |   |
| 1641  |  |   |
| 1642  | Louis XIV, roi de France (1643-1715).  |   |
| 1648  |  |   |
| 1658  |  |   |
| 1668  |  | Condamnation au feu des <i>Provinciales</i> . |
| 1682  |  |   |
| 1685  |  | Révocation de l'Édit de Nantes.               |
| 1686  |  |   |
| 1687  |  |   |



| Diderot, vie et œuvre | Sciences   | Littérature, philosophie  |
|-----------------------|--|---|
|                       | Premiers microscopes.                            |   |
|                       |  | Cyrano de Bergerac (→ 1655).  |
|                       |  | Campanella : <i>La Cité du soleil</i> .   |
|                       | Mersenne : <i>La Vérité des sciences</i> .       |   |
|                       | Harvey : circulation du sang.                    |   |
|                       | Mort de Kepler.                                  |   |
|                       |  |   |
|                       | Fondation du Jardin du Roi.                      |   |
|                       | Théorie des nombres de Fermat.                   |   |
|                       |  | Descartes : <i>Discours de la méthode</i> .   |
|                       |  | Controverse entre Descartes et Gassendi.  |
|                       | Mort de Galilée ; naissance de Newton.           |   |
|                       | Expériences de Pascal sur la pesanteur de l'air. |   |
|                       |  | Pascal : <i>Pensées</i> .   |
|                       |  |   |
|                       | Newton : loi de la gravitation universelle.      | « Newton crée la physique » selon d'Alembert.   |
|                       |  |   |
|                       |  | Fontenelle : <i>Entretiens sur la pluralité des mondes</i> ; Bayle : <i>Commentaire philosophique</i> . |
|                       | Denis Papin : machine à vapeur.                  | Fontenelle : <i>Histoire des oracles</i> .  |

|      |   |   |
|------|---|---|
| 1690 |   |   |
| 1707 |   |   |
| 1712 |   |   |
| 1713 | Traité d'Utrecht.   |   |
| 1714 |   |   |
| 1715 | Régence.  |   |
| 1720 | Effondrement du système de Law.   |   |
| 1721 |   |   |
| 1723 | Mort du Régent.   |   |
| 1724 |   |   |
| 1728 |   |   |
| 1730 |   |   |
| 1731 |   | Suppression de la peine de mort pour sorcellerie. |
| 1732 |   |   |
| 1733 | Guerre de succession de Pologne (→ 1738).                                 |   |
| 1734 |   |   |
| 1735 |   |   |
| 1736 |   |   |
| 1738 |   |   |
| 1740 | Début des règnes de Frédéric II de Prusse et de Marie-Thérèse d'Autriche. |   |
| 1741 |   |   |
| 1742 |   |   |
| 1743 |   |   |
| 1744 |   |   |

|   |  |  |
|---|--|--|
|   | « Locke crée la métaphysique », selon d'Alembert.          | Locke : <i>Traité sur l'entendement humain</i> .                             |
|   | Naissance de Buffon.                                       |  |
|   |  | Naissance de Rousseau.   |
| Naissance de Diderot à Langres.                                     |  |  |
|   | Fahrenheit : thermomètre à mercure.                        |  |
|   |  | Lesage : <i>Gil Blas de Santillane</i> .                                     |
|   |  |  |
|   |  | Montesquieu : <i>Lettres persanes</i> .                                      |
| 1723-1728 : collège des Jésuites à Langres.                         |  | Naissance d'Adam Smith, économiste.  |
|   |  | Naissance de Kant.   |
| 1728-1732 : collège Louis-le-Grand (ou d'Harcourt ?) à Paris.       |  |  |
|   |  | Marivaux : <i>Le Jeu de l'amour et du hasard</i> .                           |
|   |  | Abbé Prévost : <i>Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut</i> . |
| Dix années obscures : petits métiers, vie de bohème.                |  | Naissance de Beaumarchais, Fragonard et Haydn.                               |
|   | J. Kay invente la navette volante.                         |  |
|   |  | Voltaire : <i>Lettres philosophiques</i> .                                   |
|   | Première coulée de fer au coke.                            |  |
|   | Maupertuis et La Condamine mesurent un méridien terrestre. | Crébillon fils : <i>Égarements du cœur et de l'esprit</i> .                  |
|   | Linné classe les végétaux.                                 |  |
|   |  | Naissance de Sade.   |
| Rencontre d'Antoinette Champion.                                    |  |  |
| Devient l'ami de Rousseau.  |  | Traduction de <i>Pamela</i> de Richardson.                                   |
| Il épouse Antoinette.   | Naissance de Condorcet et Lavoisier.                       |  |
| Diderot traduit un dictionnaire de médecine. Il adapte Shaftesbury. |  |  |

|      |                                      |  |
|------|--------------------------------------|--|
| 1745 |                                      |  |
| 1746 |                                      | <i>Pensées Philosophiques</i> condamnées par le Parlement de Paris.              |
| 1747 |                                      | Diderot dénoncé par le curé de Saint-Médard.                                     |
| 1748 | Traité d'Aix-la-Chapelle.            |  |
| 1749 | L'impôt du « vingtième » généralisé. | De juillet à novembre, Diderot à Vincennes.                                      |
| 1750 | « Guerre de l'impôt ».               | Une guerre de vingt ans commence autour de l' <i>Encyclopédie</i> !              |
| 1751 |                                      | Imprimatur théologique exigé pour l' <i>Encyclopédie</i> .                       |
| 1752 |                                      | Condamnation de l' <i>Encyclopédie</i> : suspension des tomes 1 et 2.            |
| 1753 |                                      | Interdiction levée.  |
| 1754 |                                      | Attaques des jésuites contre l' <i>Encyclopédie</i> .                            |
| 1755 | Tremblement de terre de Lisbonne.    |  |
| 1756 | Guerre de Sept ans.                  |  |
| 1757 | Attentat de Damiens contre Louis XV. | Mesures contre l'impression et la vente d'ouvrages clandestins.                  |
| 1758 | Ministère Choiseul.                  |  |
| 1759 |                                      | Révocation du privilège de l' <i>Encyclopédie</i> .                              |
| 1760 |                                      |  |
| 1761 |                                      |  |
| 1762 |                                      | Exécution de Calas, intervention de Voltaire ; condamnation de l' <i>Emile</i> . |
| 1764 |                                      | Procès Sirven ; l'éditeur censure des passages de l' <i>Encyclopédie</i> .       |
| 1765 |                                      | Réhabilitation de Calas.   |
| 1766 |                                      | Exécution du chevalier de La Barre.  |

|   |  |   |
|---|--|---|
| Il devient l'amant de Mme de Puisieux.  |  |   |
| Le Breton lui confie la direction de l' <i>Encyclopédie</i> .   |  | Condillac : <i>Essai sur l'origine des connaissances humaines</i> .   |
| <i>Promenade du sceptique</i> .   |  | La Mettrie : <i>L'Homme-machine</i> .   |
| <i>Les Bijoux indiscrets</i> , conte.   |  | Montesquieu : <i>L'Esprit des lois</i> . Voltaire : <i>Zadig</i> .  |
| <i>Lettre sur les aveugles</i> .  | Buffon : <i>Histoire naturelle</i> (→ 1789). | Condillac : <i>Traité des systèmes</i> .  |
| Prospectus de l' <i>Encyclopédie</i> ; les souscriptions affluent.  |  | Rousseau : <i>Discours sur les sciences et les arts</i> .   |
| <i>Lettre sur les sourds et muets</i> .   |  |   |
|   |  | Grimm lance la <i>Correspondance littéraire</i> où seront publiés des ouvrages de Diderot.                          |
| Naissance de sa fille Angélique.  |  |   |
| <i>Pensées sur l'interprétation de la nature</i> .  |  | Fréron fonde <i>L'Année philosophique</i> contre les philosophes.   |
| Liaison avec Sophie Volland.  |  |   |
|   |  | Naissance de Mozart.  |
| <i>Le Fils naturel</i> , comédie, et <i>Entretiens sur le Fils naturel</i> .                                      |  | Mort de Fontenelle ; article <i>Genève</i> de D'Alembert dans l' <i>Encyclopédie</i> .                              |
| <i>Le Père de famille</i> , comédie ; <i>Discours sur la poésie dramatique</i> .                                  |  | Rousseau : <i>Lettre à d'Alembert sur les spectacles</i> ; Rousseau et d'Alembert quittent l' <i>Encyclopédie</i> . |
| Premier Salon ; mort de son père.   |  | Voltaire : <i>Candide</i> .   |
| Rédaction de <i>La Religieuse</i> .   |  | <i>Les Philosophes</i> , comédie satirique de Palissot.   |
|   |  | Rousseau : <i>La Nouvelle Héloïse</i> .   |
| Parution du premier volume de planches de l' <i>Encyclopédie</i> ; ébauche du <i>Neveu de Rameau</i> (1762-1764). |  | Rousseau : <i>L'Émile et Du contrat social</i> .  |
|   |  | Voltaire : <i>Dictionnaire philosophique</i> .  |
| Catherine II achète à Diderot sa bibliothèque.  |  |   |
| Achèvement des volumes de l' <i>Encyclopédie</i> .  |  | D'Holbach : <i>Le Christianisme dévoilé</i> .   |



|      |  |  |
|------|--|--|
| 1767 |  |  |
| 1768 | Traité de Versailles ; acquisition de la Corse.                  |  |
| 1769 | Naissance de Napoléon Bonaparte.                                 |  |
| 1770 | Mariage du dauphin avec Marie-Antoinette ; récession économique. |  |
| 1771 | Triumvirat pour réformer la monarchie.                           |  |
| 1772 |  |  |
| 1773 |  |  |
| 1774 | Mort de Louis XV ; règne de Louis XVI.                           |  |
| 1775 |  |  |
| 1776 | Déclaration d'indépendance des États-Unis.                       |  |
| 1777 | La Fayette en Amérique, Necker aux Finances.                     |  |
| 1778 |  | Sade incarcéré pour 12 ans...                        |
| 1779 |  | Suppression de la question préalable.                |
| 1781 |  | <i>Le Mariage de Figaro</i> interdit par la censure. |
| 1782 | Paix entre l'Angleterre et les États-Unis.                       |  |
| 1783 |  |  |
| 1784 | Affaire du collier de la reine.                                  | Représentation du <i>Mariage de Figaro</i> .         |

|  |  |   |
|--|--|---|
|  | Wallis et Bougainville découvrent Tahiti : naissance du mythe du « bon sauvage ».    | Rousseau commence à rédiger <i>Les Confessions</i> ; Voltaire : <i>L'Ingénu</i> .       |
| Rédaction du <i>Rêve de D'Alembert</i> .   | Naissance de Cuvier.   |   |
| Diderot écrit <i>Les Deux Amis de Bourbonne...</i>   |  | D'Holbach : <i>Système de la nature</i> .   |
|  | Lavoisier analyse la composition de l'air.   | Voltaire : <i>Questions sur l'Encyclopédie</i> .  |
| Mariage de sa fille ; <i>Ceci n'est pas un conte</i> ; remaniement du <i>Neveu</i> (1772-1779).                                  |  |   |
| Voyage en Russie ; Diderot écrit : <i>Supplément au voyage de Bougainville, Paradoxe sur le comédien, Jacques le Fataliste</i> . |  |   |
|  |  |   |
| <i>Plan d'une université pour le gouvernement de Russie ; Entretien avec la Maréchale de *</i> .                                 | Naissance d'Ampère.  | Beaumarchais : <i>Le Barbier de Séville</i> .   |
|  | L'abbé de L'Épée invente un langage par signes et fonde une école pour sourds-muets. | Rousseau commence la rédaction des <i>Rêveries du promeneur solitaire</i> .             |
|  |  |   |
| <i>Essai sur les règnes de Claude et Néron</i> .   |  | Mort de Voltaire et Rousseau.   |
|  |  |   |
| Diderot écrit : <i>Est-il bon ? Est-il méchant ?</i>   | Fondation de l'usine du Creusot.   | Kant : <i>Critique de la raison pure</i> ; Beaumarchais : <i>Le Mariage de Figaro</i> . |
|  |  | Laclos : <i>Les Liaisons dangereuses</i> .  |
|  |  | Mort de D'Alembert.   |
| Mort de Sophie Volland et de Diderot.  | V. Haüy fonde une école pour jeunes aveugles et invente une écriture en relief.      | Bernardin de Saint-Pierre : <i>Études de la nature</i> .                                |

*Et après...*

| Censure et liberté   | Diderot : publications   | Sciences, philosophie  |
|--|--|--|
| <p>1789 : Déclaration des droits de l'homme ; la disparition de la censure libère la presse ; abolition des privilèges.</p> <p>1791 : Liberté du travail, abolition du droit d'aînesse, citoyenneté aux non-catholiques ; reconnaissance de la propriété littéraire et de la liberté des théâtres.</p> | <p>1796 : <i>La Religieuse, Le Supplément au voyage de Bougainville.</i></p> <p>1813 : <i>Plan d'une université...</i></p> <p>1821 : <i>Le Neveu de Rameau</i> retraduit de l'allemand...</p> <p>1830 : <i>Le Paradoxe sur le comédien, Le Rêve de D'Alembert.</i></p> <p>1843 : <i>Est-il bon ? Est-il méchant ?</i></p> <p>1891 : <i>Le Neveu de Rameau</i> d'après le manuscrit français.</p> | <p>1793 : Le Jardin du Roi devient Muséum d'Histoire naturelle ; Geoffroy Saint-Hilaire y est nommé professeur.</p> <p>1795 : Condorcet, <i>Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain.</i></p> <p>1800-1805 : Cuvier, <i>Leçons d'anatomie comparée.</i></p> <p>1809 : Lamarck, <i>Philosophie zoologique.</i></p> <p>Braille invente une écriture pour aveugles.</p> <p>1859 : Darwin, <i>De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle.</i></p> <p>1865 : C. Bernard, <i>Introduction à la médecine expérimentale.</i></p> |

## INDEX DES PERSONNAGES CITÉS

ALEMBERT (LE ROND D'), 1717-1783 : mathématicien et philosophe français, ami de Diderot. Maître d'œuvre avec lui de l'*Encyclopédie*, il définit dans le Discours préliminaire, la philosophie naturelle et l'esprit scientifique qui sous-tendent l'entreprise.

ARGENSON (VOYER D'), famille d'hommes d'État : René-Louis (1694-1757) fut Secrétaire d'État aux Affaires étrangères et ami des philosophes (Diderot et d'Alembert lui dédient l'*Encyclopédie*) ; son frère, Marc-Pierre (1696-1764), lieutenant général de police, puis Secrétaire d'État à la Guerre, ordonna l'arrestation de Diderot et son incarcération à Vincennes.

BERKELEY, 1685-1753 : évêque et philosophe « idéaliste » irlandais. Il critique la connaissance humaine qui ne repose que sur des sensations subjectives, nie l'existence de la matière (immatérialisme) pour affirmer celle de Dieu. Sa *Théorie de la vision* est traduite en 1734.

BRAILLE, 1809-1852 : inventeur français. Devenu aveugle à 3 ans, il imagine une écriture à points en relief, le braille, et fonde l'école qui deviendra l'Institut des Jeunes Aveugles.

CHARRON, 1541-1603 : moraliste français. Il réussit l'exploit de faire des *Essais* de Montaigne, un traité dogmatique : *De la Sagesse*.

CHESELDEN, 1688-1752 : chirurgien et oculiste anglais. Il opéra avec succès un aveugle-né et en tira des conclusions innovantes sur la genèse des sensations

visuelles. Son traité sur *L'Anatomie du corps humain* (1713) connu de nombreuses éditions.

CLAIRAUT, 1713-1763 : mathématicien français. Il détermine en 1736 avec Maupertuis (expédition de Laponie) la longueur d'un degré de méridien et publie en 1743 *Théorie de la figure de la Terre*, vulgarisation de la gravitation newtonienne.

CLARKE, 1675-1729 : philosophe anglais. Auteur d'une *Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu*.

CONDILLAC, 1714-1780 : prêtre et philosophe français. Auteur de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746), inspiré de Locke et publié par l'intermédiaire de Diderot, ainsi que du *Traité des sensations* (1754) : le Moi, selon lui, n'est que la somme des sensations présentes et des sensations enregistrées par la mémoire.

DAVIEL, 1696-1762 : ophtalmologue français, chirurgien et oculiste du Roi, il fut le premier à réaliser, en 1745, l'opération de la cataracte par extraction ; Diderot a assisté à plusieurs de ses opérations (voir *Addition*, pp. 103-104 et article « Cataracte », p. 119).

DESCARTES, 1596-1650 : philosophe, mathématicien et physicien français. Ses traités de physique comme la *Dioptrique*, ses ouvrages philosophiques, du *Discours de la méthode* (1637) aux *Méditations métaphysiques* (1641), définissent principes et processus d'une pensée scientifique moderne (doute méthodique, logique de l'idée claire, raisonnement déductif). Il est célèbre par sa formule du « cogito ». Condillac et Locke s'opposeront à ses thèses sur la formation des idées.

DIDYME D'ALEXANDRIE, 311-398 : théologien chrétien. La cécité qui le frappa à l'âge de 4 ans, ne l'empêcha ni d'acquérir un savoir étendu ni d'écrire de nombreux traités. Directeur de l'Ecole d'Alexandrie, il eut pour élève saint Jérôme.

DIOGÈNE, 410-323 : philosophe grec cynique auquel



Diderot s'identifie parfois (par exemple dans *Le Neveu de Rameau*). Dédaigneux des biens matériels superflus et ennemi des conventions sociales, il se promenait nu, dit la légende, et se contentait d'un tonneau (une jarre ?) et d'une couverture pour s'abriter.

DUPRÉ DE SAINT MAUR (Mme). Selon la version (douteuse) de Mme de Vandeuil\*, cette dame, chère à D'Argenson\*, se serait estimée visée par la formule « quelques yeux sans conséquence » du début de la *Lettre*, et aurait obtenu l'arrestation de Diderot.

ÉPÉE (abbé DE L'), 1712-1789 : il fonde une école pour sourds et muets et invente un langage par signes.

GALILÉE, 1564-1642 : physicien et astronome italien, un des fondateurs de la mécanique moderne. Il introduit l'usage des mathématiques en physique, de la lunette en astronomie. Il établit la loi de la chute des corps dans le vide, le principe d'inertie... Il croit à l'héliocentrisme de Copernic mais l'Inquisition l'oblige à abjurer cette opinion hérétique. L'Église le réhabilite... en 1992.

HAÛY VALENTIN, 1745-1822 : pédagogue français. Il imagine des caractères en relief pour les aveugles, leur fait imprimer des ouvrages utilisant ce procédé, crée une école qui deviendra l'Institut des Jeunes Aveugles.

HÉRAULT : lieutenant de police de 1725 à 1738, s'illustra par la répression des mouvances jansénistes.

ITARD, 1774-1838 : médecin français. Inspiré de Locke et Condillac, il soutient que les déficiences intellectuelles ne sont pas congénitales mais sont causées par une absence de stimulation sociale. Il tentera ainsi la rééducation d'un « enfant sauvage », Victor de l'Aveyron, entre 1800 et 1803 ; ce sera un échec. François Truffaut a présenté ce personnage et cette cure dans son film *L'Enfant sauvage*.

JARDIN DU ROI : il fut fondé par Louis XIII en 1635 pour cultiver et étudier les plantes médicinales. Sous l'impulsion de Buffon, nommé intendant du Jardin en

1739, il devient un établissement de recherche scientifique (laboratoires, galerie de collections, cours) consacré aux trois règnes : minéral, végétal, animal. Ses professeurs ont compté parmi les plus grands savants des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : Jussieu, Daubenton, Lacépède, Cuvier, Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, Becquerel. Ils ont permis l'épanouissement des sciences expérimentales.

LAMARCK, 1744-1829 : naturaliste français, professeur au Museum. Sa *Philosophie zoologique* (1809) présente la théorie du transformisme.

LEIBNIZ, 1646-1716 : philosophe et mathématicien allemand. Il étudie la logique de la pensée humaine (*Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, 1704). Il estime qu'on peut démontrer l'existence de Dieu. Il croit à une « harmonie préétablie » du monde, théorie que Voltaire caricature avec le « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » de Pangloss.

LOCKE, 1632-1704 : philosophe anglais. Apôtre de la tolérance (*Lettres sur la tolérance*, 1689), vénéré par les philosophes français des Lumières, il soutient que toute notre connaissance vient de l'expérience sensible.

MOLYNEUX, 1658-1698 : philosophe, astronome et politique anglais. Ami de Locke, il publie en 1692 un traité de dioptrique.

MONTAIGNE, 1533-1592 : auteur des *Essais* (première édition en 1580). En réfléchissant sur lui-même, au fil de ses lectures et de ses expériences, il s'élabore une sagesse personnelle. Tolérant, ouvert, il constate la relativité des connaissances humaines, de la notion de justice, des croyances... Exemple même du non-dogmatisme, écrivant « par sauts et par gambades », il est particulièrement cher au cœur de Diderot.

NEWTON, 1642-1727 : physicien, astronome et mathématicien anglais. Auteur des *Principes mathématiques de philosophie naturelle* (1687), il établit les lois qui vont permettre les développements de la méca-

nique moderne. Il découvre la loi de l'attraction universelle, invente le télescope, pose les bases du calcul différentiel.

PUISIEUX (Mme de) : Diderot entretient une liaison avec elle de 1745 à 1749. Il collabore à certains de ses ouvrages, il l'aide tant bien que mal financièrement. La fille de Diderot affirme qu'il a écrit la *Lettre* pour procurer de l'argent à cette dame. Il rompt avec elle en 1749 pour infidélité notoire... Anecdote vaudevillesque : emprisonné à Vincennes, il a « fait le mur » pour la rejoindre et l'a trouvée en galante compagnie.

PYTHAGORE, 570-480 : philosophe et mathématicien grec. Arithméticien, il élabore une théorie des proportions (en musique, en architecture...) et affirme que les nombres sont principe et source de toutes choses dans l'univers. Son école philosophico-religieuse croit à la métempsycose et à la purification de l'âme par la connaissance et la pratique des mathématiques.

RÉAUMUR, 1683-1757 : physicien et naturaliste français. Fondateur de la métallographie, il montre comment transformer la fonte en acier. Il invente le thermomètre à alcool.

SAUNDERSON, 1682-1739 : mathématicien anglais. Devenu aveugle dans son enfance, il étudie mathématiques et optique. Nommé grâce à Newton professeur à Cambridge, il écrit entre autres des *Éléments d'algèbre* (publiés en 1748).

SHAFTESBURY, 1671-1713 : philosophe anglais. Ses thèses sur la nature humaine ont séduit Diderot qui les présente dans *Essai sur le mérite et la vertu* (1745). Shaftesbury estime que l'homme est attiré par la vérité et la vertu parce que le Beau et le Bien l'émeuvent. On retrouve cette valorisation du sentiment dans la morale et l'esthétique de Diderot.

SOCRATE, 470-399. Il interroge et déstabilise son interlocuteur (ironie) pour lui faire découvrir en lui la vérité (maïeutique). Condamné à mort comme « athée et corrupteur de la jeunesse », il accepte par fidélité à

ses principes cette sentence injuste. Diderot le considère comme le premier martyr de la philosophie, il adopte souvent dans ses essais la technique de l'entretien.

VANDEUL (Angélique Diderot, Mme de), 1753-1824 : admiratrice fervente et héritière infidèle de son père. Diderot a consacré beaucoup de temps et de soins à son éducation et à son mariage : il « adorait cette enfant ». Son gendre, M. de Vandeuil, lui causera bien des soucis financiers. Les époux publieront des manuscrits inédits du philosophe en les censurant indiscrètement. Il faudra parfois attendre le <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle pour rétablir la vérité du texte.

## BIBLIOGRAPHIE

- Éditions de la *Lettre sur les aveugles*
  - séparée :  
R. NIKLAUS, Genève, Droz, 1967 (graphie du XVIII<sup>e</sup> siècle).
  - dans les *Œuvres complètes* :
    - plus anciennes :  
éd. A. BILLY, Paris, Gallimard, Pléiade, 1951.  
éd. P. VERNIÈRE, Paris, Garnier, 1956 (in *Œuvres philosophiques*). Avec des notes judicieuses.
    - plus récentes :  
éd. R. LEWINTER, Paris, Club français du livre, 1969-1973. D'utiles notices sur les œuvres et une introduction générale au tome due à Y. BELAVAL, « Le philosophe et son double ».  
éd. H. DIECKMANN, J. PROUST, J. VARLOOT, Paris, Hermann, t. IV, 1978, *Le Nouveau Socrate*, Idées II, le texte de la *Lettre* est établi et présenté par R. NIKLAUS. Les notes, auxquelles la présente édition est largement redevable, offrent tous les éclaircissements nécessaires.
- Pour mieux connaître Diderot...
  - J. PROUST, *Lectures de Diderot*, Paris, Armand Colin, coll. U2, 1974.
  - J. CHOUILLET, *Diderot*, Paris, Sedes, 1977.
  - E. DE FONTENAY, *Diderot ou le matérialisme enchanté*, Paris, Grasset, 1981.
  - P. LEPAPE, *Diderot*, Paris, Flammarion, 1991, rééd. coll. Champs, 1994.



# Chirurgie.

Planche de l'Encyclopédie : instruments de chirurgie.

Fig. 12 : l'aiguille qui permet d'abattre la cataracte.

© Roger-Viollet.

# LETTRE SUR LES AVEUGLES <sup>1</sup> À L'USAGE DE CEUX QUI VOIENT

*suivie de*

## ADDITIONS À LA LETTRE SUR LES AVEUGLES

La *Lettre sur les aveugles*... inaugurait la carrière philosophique de Diderot ; les *Additions* qu'il rédige en 1782 ou 1783 comptent parmi ses derniers travaux. Elles prouvent que, si la pensée du philosophe s'est affermie et radicalisée, il n'en a pas pour autant renié l'approche faite dans sa jeunesse de tant de questions essentielles qui n'ont cessé de l'occuper. Il n'a pas l'intention, comme il le précise en introduction, de remanier la *Lettre* mais a collecté pendant ces trente années des observations qui viennent compléter et conforter (ou nuancer) son propos initial. Nouveau témoignage s'il en est besoin, du souci d'exactitude de Diderot et de son goût du cas concret.

---

1. Il n'existe aucun manuscrit autographe ni aucune copie de la *Lettre*. L'édition de référence est donc l'édition princeps, Londres, 1749. La graphie a été modernisée. Le texte de l'*Addition* reproduit la livraison de mai 1782 de *La Correspondance littéraire*.



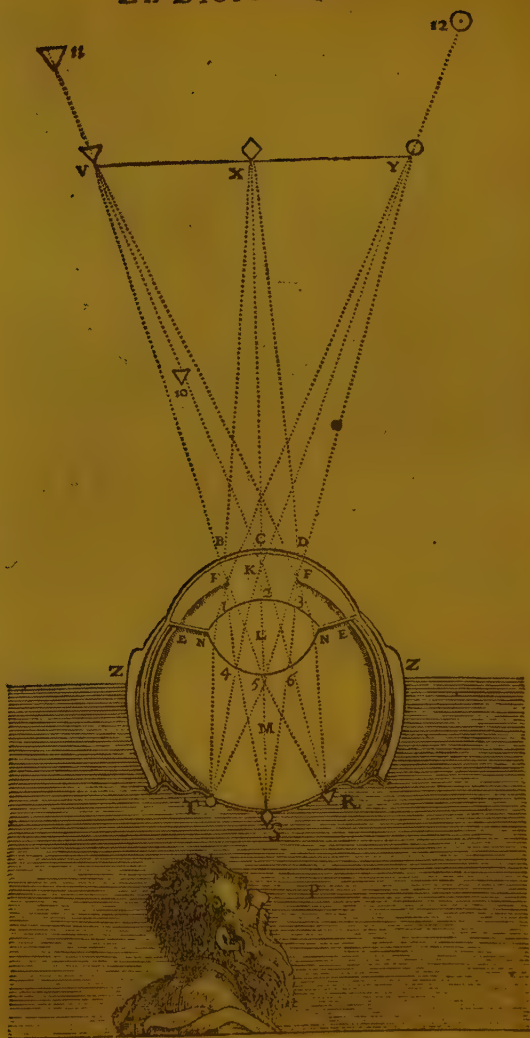


Figure extraite du Discours cinquième de *La Dioptrique* de Descartes,  
ou comment les images se forment sur le fond de l'œil.

© Jean-Loup Charmet.

*Possunt, nec posse videntur*<sup>1</sup>.

VIRGILE, *Enéide*, Lib. V, vers. 231

Je me doutais bien, madame<sup>2</sup>, que l'aveugle-né, à qui M. de Réaumur\* vient de faire abattre la cataracte<sup>3</sup>, ne nous apprendrait pas ce que vous vouliez savoir ; mais je n'avais garde de deviner que ce ne serait ni sa faute, ni la vôtre. J'ai sollicité son bienfaiteur par moi-même, par ses meilleurs amis, par les compliments que je lui ai faits ; nous n'en avons rien obtenu, et le premier appareil<sup>4</sup> se lèvera sans vous. Des personnes de la première distinction ont eu l'honneur de partager son refus avec les philosophes ; en un mot, il n'a voulu laisser tomber le voile que devant quelques yeux sans consé-

---

1. « Ils peuvent et ne croient pas pouvoir », vers détourné du chant V, 231 de l'*Enéide* de Virgile, « *Possunt quia posse videntur* » : « Ils croient parce qu'ils croient pouvoir », où il s'applique aux compagnons d'Enée. 2. Selon Mme de Vandeul\*, la lettre serait adressée à Mme de Puisieux\*, maîtresse de Diderot. Selon les commentateurs modernes, l'ouvrage correspondrait mieux aux connaissances et aux goûts de Mme de Prémontval, savante mathématicienne. 3. La cataracte (du grec « chute d'eau, porte qui descend, herse »), opacité plus ou moins totale du cristallin, était alors attribuée à une « chute d'humeur devant l'œil ». On « abattait » la cataracte en détachant cette « membrane » et en l'abaissant en dessous de la pupille (voir p. 125). Après avoir écrit la *Lettre*, Diderot fera la connaissance de Daviel\* qui pratique, lui, l'opération par extraction. 4. Bandes compressives qu'on applique sur une blessure, une fracture.

---

\* Les astérisques renvoient à l'Index des personnages cités, p. 25. Dans les notes, les références aux œuvres de Diderot sont celles de l'édition Pléiade-Gallimard élaborée par A. Billy (1951). Les notes de Diderot sont signalées par (D).

quence<sup>1</sup>. Si vous êtes curieuse de savoir pourquoi cet habile académicien fait si secrètement des expériences qui ne peuvent avoir, selon vous, un trop grand nombre de témoins éclairés, je vous répondrai que les observations d'un homme aussi célèbre ont moins besoin de spectateurs, quand elles se font, que d'auditeurs, quand elles sont faites. Je suis donc revenu, madame, à mon premier dessein ; et, forcé de me passer d'une expérience où je ne voyais guère à gagner pour mon instruction ni pour la vôtre, mais dont M. de Réaumur tirera sans doute un bien meilleur parti, je me suis mis à philosopher avec mes amis sur la matière importante qu'elle a pour objet. Que je serais heureux, si le récit d'un de nos entretiens pouvait me tenir lieu, auprès de vous, du spectacle que je vous avais trop légèrement promis !

Le jour même que le Prussien<sup>2</sup> faisait l'opération de la cataracte à la fille de Simoneau, nous allâmes interroger l'aveugle-né du Puisaux<sup>3</sup> : c'est un homme qui ne manque pas de bon sens ; que beaucoup de personnes connaissent ; qui sait un peu de chimie, et qui a suivi, avec quelques succès, les cours de botanique au Jardin du Roi\*. Il est né d'un père qui a professé avec applaudissement<sup>4</sup> la philosophie dans l'université de Paris. Il jouissait d'une fortune honnête, avec laquelle il eût aisément satisfait les sens qui lui restent ; mais le goût du plaisir l'entraîna dans sa jeunesse : on abusa de ses penchants ; ses affaires domestiques<sup>5</sup> se dérangèrent, et il s'est retiré dans une petite ville de province, d'où il fait tous les ans un voyage à Paris. Il y apporte des liqueurs qu'il distille, et dont on est très content. Voilà, madame, des circonstances assez peu philosophiques ; mais, par cette raison même, plus propres à vous faire juger que le personnage dont je vous entretiens n'est point imaginaire.

Nous arrivâmes chez notre aveugle sur les cinq heures

---

1. Ceux de Mme Dupré de St Maur\* selon Mme de Vandeul (voir Présentation p. 5). 2. L'oculiste Hilmer. 3. Petite ville du Gâtinais (D). 4. Succès. 5. Privées, personnelles.

du soir, et nous le trouvâmes occupé à faire lire son fils avec des caractères en relief : il n'y avait pas plus d'une heure qu'il était levé ; car vous saurez que la journée commence pour lui, quand elle finit pour nous. Sa coutume est de vaquer à ses affaires domestiques et de travailler, pendant que les autres reposent. À minuit, rien ne le gêne, et il n'est incommode à personne. Son premier soin est de mettre en place tout ce qu'on a déplacé pendant le jour ; et quand sa femme s'éveille, elle trouve ordinairement la maison rangée. La difficulté qu'ont les aveugles à recouvrer les choses égarées les rend amis de l'ordre ; je me suis aperçu que ceux qui les approchaient familièrement partageaient cette qualité, soit par un effet du bon exemple qu'ils donnent, soit par un sentiment d'humanité qu'on a pour eux. Que les aveugles seraient malheureux sans les petites attentions de ceux qui les environnent ! Nous-mêmes, que nous serions à plaindre sans elles ! Les grands services sont comme de grosses pièces d'or ou d'argent qu'on a rarement occasion d'employer ; mais les petites attentions sont une monnaie courante qu'on a toujours à la main.

Notre aveugle juge fort bien des symétries. La symétrie, qui est peut-être une affaire de pure convention entre nous, est certainement telle, à beaucoup d'égards, entre un aveugle et ceux qui voient. À force d'étudier par le tact la disposition que nous exigeons entre les parties qui composent un tout, pour l'appeler beau<sup>1</sup>, un aveugle parvient à faire une juste application de ce terme. Mais quand il dit : *cela est beau*, il ne juge pas ; il rapporte seulement le jugement de ceux qui voient : et que font autre chose les trois quarts de ceux qui décident d'une pièce de théâtre, après l'avoir entendue, ou d'un livre, après l'avoir lu ? La beauté, pour un aveugle, n'est qu'un mot, quand elle est séparée de

---

1. Diderot étudie ce « nombre d'or », hérité de Pythagore, dans son *Mémoire sur différents sujets de mathématiques* (1748) et développe cette définition dans l'article *Beau* de l'*Encyclopédie*.

l'utilité<sup>1</sup> ; et avec un organe de moins, combien de choses dont l'utilité lui échappe ! Les aveugles ne sont-ils pas bien à plaindre de n'estimer beau que ce qui est bon ? combien de choses admirables perdues pour eux ! Le seul bien qui les dédommage de cette perte, c'est d'avoir des idées du beau, à la vérité moins étendues, mais plus nettes que des philosophes clairvoyants qui en ont traité fort au long.

Le nôtre parle de miroir à tout moment. Vous croyez bien qu'il ne sait ce que veut dire le mot miroir ; cependant il ne mettra jamais une glace à contre-jour. Il s'exprime aussi sensément que nous sur les qualités et les défauts de l'organe qui lui manque : s'il n'attache aucune idée aux termes qu'il emploie<sup>2</sup>, il a du moins sur la plupart des autres hommes l'avantage de ne les prononcer jamais mal à propos. Il discourt si bien et si juste de tant de choses qui lui sont absolument inconnues, que son commerce<sup>3</sup> ôterait beaucoup de force à cette induction que nous faisons tous, sans savoir pourquoi, de ce qui se passe en nous à ce qui se passe au dedans des autres.

Je lui demandai ce qu'il entendait par un miroir ; « une machine, me répondit-il, qui met les choses en relief loin d'elles-mêmes, si elles se trouvent placées convenablement par rapport à elle. C'est comme ma main, qu'il ne faut pas que je pose à côté d'un objet pour le sentir ». Descartes\*, aveugle-né, aurait dû, ce me semble, s'applaudir d'une pareille définition. En effet, considérez, je vous prie, la finesse avec laquelle il a fallu combiner certaines idées pour y parvenir. Notre aveugle n'a de connaissance des objets que par le toucher. Il sait, sur le rapport des autres hommes,

---

1. Diderot a trouvé dans l'œuvre de Shaftesbury\* qu'il vient d'adapter cette idée d'une esthétique fondée sur l'utilité morale. Il défendra dans ses articles sur la peinture, comme dans son théâtre, cette conception qui s'oppose à l'esthétique classique. 2. L'aveugle du moins ne donne pas au mot (par exemple « miroir ») la même définition que nous, ce qui montre la relativité du langage... et du savoir. 3. Sa fréquentation, la conversation avec lui.

que par le moyen de la vue on connaît les objets, comme ils lui sont connus par le toucher ; du moins, c'est la seule notion qu'il s'en puisse former. Il sait, de plus, qu'on ne peut voir son propre visage, quoiqu'on puisse le toucher. La vue, doit-il conclure, est donc une espèce de toucher qui ne s'étend que sur les objets différents de notre visage et éloignés de nous. D'ailleurs, le toucher ne lui donne l'idée que du relief. Donc, ajoute-t-il, un miroir est une machine qui nous met en relief hors de nous-mêmes. Combien de philosophes renommés ont employé moins de subtilité, pour arriver à des notions aussi fausses !<sup>1</sup> mais combien un miroir doit-il être surprenant pour notre aveugle ? Combien son étonnement dut-il augmenter, quand nous lui apprîmes qu'il y a de ces sortes de machines qui agrandissent les objets ; qu'il y en a d'autres qui, sans les doubler, les déplacent, les rapprochent, les éloignent, les font apercevoir, en dévoilent les plus petites parties aux yeux des naturalistes ; qu'il y en a qui les multiplient par milliers, qu'il y en a enfin qui paraissent les défigurer totalement ? Il nous fit cent questions bizarres sur ces phénomènes. Il nous demanda, par exemple, s'il n'y avait que ceux qu'on appelle naturalistes qui vissent avec le microscope, et si les astronomes étaient les seuls qui vissent avec le télescope<sup>2</sup> ; si la machine qui grossit les objets était plus grosse que celle qui les rapetisse ; si celle qui les rapproche était plus courte que celle qui les éloigne ; et ne comprenant point comment cet autre nous-même que, selon lui, le miroir répète en relief, échappe au sens du toucher : « Voilà, disait-il, deux sens qu'une petite machine met en contradiction : une machine plus parfaite les mettrait peut-être plus d'accord, sans que, pour cela, les objets en fussent plus réels ; peut-être une troi-

---

1. Diderot qui croit aux vertus de l'expérience, ironise souvent sur les abstractions philosophiques et rejette les systèmes dogmatiques. 2. Récente invention de Newton\*.



sième plus parfaite encore, et moins perfide, les ferait disparaître, et nous avertirait de l'erreur. »

Et qu'est-ce, à votre avis, que des yeux ? lui dit M. de... « C'est, lui répondit l'aveugle, un organe, sur lequel l'air fait l'effet de mon bâton sur ma main. » Cette réponse nous fit tomber des nues ; et tandis que nous nous entre-regardions avec admiration : « Cela est si vrai, continua-t-il, que quand je place ma main entre vos yeux et un objet, ma main vous est présente, mais l'objet vous est absent. La même chose m'arrive, quand je cherche une chose avec mon bâton, et que j'en rencontre une autre. »

Madame, ouvrez la *Dioptrique*<sup>1</sup> de Descartes, et vous y verrez les phénomènes de la vue rapportés à ceux du toucher, et les planches d'optique pleines de figures d'hommes occupés à voir avec des bâtons<sup>2</sup>. Descartes, et tous ceux qui sont venus depuis, n'ont pu nous donner d'idées plus nettes de la vision ; et ce grand philosophe n'a point eu à cet égard plus d'avantage sur notre aveugle que le peuple qui a des yeux.

Aucun de nous ne s'avisa de l'interroger sur la peinture et sur l'écriture : mais il est évident qu'il n'y a point de questions auxquelles sa comparaison n'eût pu satisfaire ; et je ne doute nullement qu'il ne nous eût dit, que tenter de lire ou de voir sans avoir des yeux, c'était chercher une épingle avec un gros bâton. Nous lui parlâmes seulement de ces sortes de perspectives, qui donnent du relief aux objets, et qui ont avec nos miroirs tant d'analogie et tant de différence à la fois ; et nous nous aperçûmes qu'elles nuisaient autant qu'elles concouraient à l'idée qu'il s'est formée d'une glace, et qu'il était tenté de croire que, la glace peignant les objets,

---

1. Cette branche de la physique étudie la réfraction de la lumière. Descartes\* a fait suivre son propos théorique *Le Discours de la méthode*, de plusieurs traités qui en illustrent l'application scientifique : *La Dioptrique*, *Les Météores*... 2. La planche ci-contre reproduit une figure de *La Dioptrique* (Discours sixième, *De la vision*), probablement tirée de l'édition de 1724 de cet ouvrage (costume du XVIII<sup>e</sup> siècle).





le peintre, pour les représenter, peignait peut-être une glace.

Nous lui vîmes enfiler des aiguilles fort menues. Pourrait-on, madame, vous prier de suspendre ici votre lecture et de chercher comment vous vous y prendriez à sa place ? En cas que vous ne rencontriez aucun expédient, je vais vous dire celui de notre aveugle. Il dispose l'ouverture de l'aiguille transversalement entre ses lèvres et dans la même direction que celle de sa bouche ; puis, à l'aide de sa langue et de la succion, il attire le fil qui suit son haleine, à moins qu'il ne soit beaucoup trop gros pour l'ouverture ; mais, dans ce cas, celui qui

voit n'est guère moins embarrassé que celui qui est privé de la vue.

Il a la mémoire des sons à un degré surprenant ; et les visages ne nous offrent pas une diversité plus grande que celle qu'il observe dans les voix.<sup>1</sup> Elles ont pour lui une infinité de nuances délicates qui nous échappent, parce que nous n'avons pas, à les observer, le même intérêt que l'aveugle. Il en est pour nous de ces nuances comme de notre propre visage. De tous les hommes que nous avons vus, celui que nous nous rappellerions le moins, c'est nous-même. Nous n'étudions les visages que pour reconnaître les personnes ; et si nous ne retenons pas le nôtre, c'est que nous ne serons jamais exposés à nous prendre pour un autre, ni un autre pour nous. D'ailleurs les secours que nos sens se prêtent mutuellement les empêchent de se perfectionner. Cette occasion ne sera pas la seule que j'aurai d'en faire la remarque.<sup>2</sup>

Notre aveugle nous dit, à ce sujet, qu'il se trouverait fort à plaindre d'être privé des mêmes avantages que nous, et qu'il aurait été tenté de nous regarder comme des intelligences supérieures, s'il n'avait éprouvé cent fois combien nous lui cédions<sup>3</sup> à d'autres égards. Cette réflexion nous en fit faire une autre. Cet aveugle, dîmes-nous, s'estime autant et plus peut-être que nous qui voyons : pourquoi donc, si l'animal raisonne, comme on n'en peut guère douter, balançant<sup>4</sup> ses avantages sur l'homme, qui lui sont mieux connus que ceux de l'homme sur lui, ne porterait-il pas un semblable jugement ? Il a des bras, dit peut-être le moucheron, mais j'ai des ailes. S'il a des armes, dit le lion, n'avons-nous pas des ongles ? L'éléphant nous verra comme des insectes<sup>5</sup> ; et tous les animaux, nous accordant volon-

---

1. Ainsi Mlle de Salignac, dans l'*Addition*, distingue-t-elle des voix blondes et des voix brunes. 2. Diderot, comme Montaigne\*, préfère les vertus pédagogiques de la répétition aux plans strictement ordonnés. 3. Étions inférieurs. 4. Pesant, estimant. 5. À rapprocher de « La Besace » de La Fontaine, *Fables* I, 7.

tiers une raison avec laquelle nous aurions grand besoin de leur instinct, se prétendront doués d'un instinct avec lequel ils se passent fort bien de notre raison. Nous avons un si violent penchant à surfaire nos qualités et à diminuer nos défauts, qu'il semblerait presque que c'est à l'homme à faire le traité de la force, et à l'animal, celui de la raison.

Quelqu'un de nous s'avisa de demander à notre aveugle s'il serait content d'avoir des yeux : « Si la curiosité ne me dominait pas, dit-il, j'aimerais bien autant avoir de longs bras : il me semble que mes mains m'instruiraient mieux de ce qui se passe dans la lune que vos yeux ou vos télescopes ; et puis les yeux cessent plus tôt de voir que les mains de toucher. Il vaudrait donc bien autant qu'on perfectionnât en moi l'organe que j'ai, que de m'accorder celui qui me manque. »

Notre aveugle adresse<sup>1</sup> au bruit ou à la voix si sûrement que je ne doute pas qu'un tel exercice ne rendît les aveugles très adroits et très dangereux. Je vais vous en raconter un trait qui vous persuadera combien on aurait tort d'attendre un coup de pierre, ou de s'exposer à un coup de pistolet de sa main, pour peu qu'il eût l'habitude de se servir de cette arme. Il eut dans sa jeunesse une querelle avec un de ses frères qui s'en trouva fort mal. Impatienté des propos désagréables qu'il en essayait, il saisit le premier objet qui lui tomba sous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front, et l'étendit par terre.

Cette aventure et quelques autres le firent appeler à la police. Les signes extérieurs de la puissance qui nous affectent si vivement, n'en imposent point aux aveugles.<sup>2</sup> Le nôtre comparut devant le magistrat comme devant son semblable. Les menaces ne l'inti-

---

1. « Adresser à » : se diriger vers. 2. Comme Montaigne ou Pascal (*Pensées*, 44-82), Diderot souligne l'effet de l'apparence sur l'imagination : la robe du magistrat contribue à son autorité... Contestation, en passant, de la légitimité des pouvoirs.

midèrent point. « Que me ferez-vous ? dit-il à M. Hérault\*. — Je vous jetterai dans un cul de basse-fosse<sup>1</sup>, lui répondit le magistrat. — Eh ! monsieur, lui répliqua l'aveugle, il y a vingt-cinq ans que j'y suis. » Quelle réponse, madame ! et quel texte pour un homme qui aime autant à moraliser que moi ! Nous sortons de la vie comme d'un spectacle enchanteur ; l'aveugle en sort ainsi que d'un cachot<sup>2</sup> ; si nous avons à vivre plus de plaisir que lui, convenez qu'il a bien moins de regret à mourir.<sup>3</sup>

L'aveugle du Puisaux estime la proximité du feu aux degrés de la chaleur ; la plénitude des vaisseaux<sup>4</sup>, au bruit que font en tombant les liqueurs qu'il transvase ; et le voisinage des corps, à l'action de l'air sur son visage. Il est si sensible aux moindres vicissitudes qui arrivent dans l'atmosphère, qu'il peut distinguer une rue d'un cul-de-sac. Il apprécie à merveille les poids des corps et les capacités des vaisseaux ; et il s'est fait de ses bras des balances si justes, et de ses doigts des compas si expérimentés, que dans les occasions où cette espèce de statique<sup>5</sup> a lieu, je gagerai toujours pour notre aveugle contre vingt personnes qui voient. Le poli des corps n'a guère moins de nuances pour lui que le son de la voix, et il n'y aurait pas à craindre qu'il prît sa femme pour une autre, à moins qu'il ne gagnât au change. Il y a cependant bien de l'apparence que les femmes seraient communes, chez un peuple d'aveugles<sup>6</sup>, ou que leurs lois contre l'adultère seraient

---

1. Cachot souterrain. 2. Souvenir pascalien ? Pascal écrit, dans « Disproportion de l'homme », Pensée 199-72 : « Que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il (l'homme) apprend à estimer la terre (...) et soi-même son juste prix. » 3. Jugement fort contestable. 4. Le degré de remplissage des récipients. 5. « Statique » : partie de la mécanique étudiant l'équilibre des forces, alors que la dynamique étudie leur relation avec les mouvements. Ici, « pesée d'objets tenus à bout de bras ». 6. Diderot profite d'une plaisanterie conventionnelle pour glisser une idée qui lui est chère : notre morale sexuelle qui prône la monogamie est relative et anti-naturelle (voir par exemple *Le Supplément au Voyage de Bougainville*).

bien rigoureuses. Il serait si facile aux femmes de tromper leurs maris, en convenant d'un signe avec leurs amants !

Il juge de la beauté par le toucher, cela se comprend ; mais ce qui n'est pas si facile à saisir, c'est qu'il fait entrer dans ce jugement la prononciation et le son de la voix. C'est aux anatomistes à nous apprendre s'il y a quelque rapport entre les parties de la bouche et du palais, et la forme extérieure du visage. Il fait de petits ouvrages au tour et à l'aiguille ; il nivelle à l'équerre ; il monte et démonte les machines ordinaires ; il sait assez de musique pour exécuter un morceau dont on lui dit les notes et leurs valeurs. Il estime avec beaucoup plus de précision que nous la durée du temps, par la succession des actions et des pensées. La beauté de la peau, l'embonpoint, la fermeté des chairs, les avantages de la conformation, la douceur de l'haleine, les charmes de la voix, ceux de la prononciation sont des qualités dont il fait grand cas dans les autres.

Il s'est marié pour avoir des yeux qui lui appartinsent. Auparavant, il avait eu dessein de s'associer un sourd qui lui prêterait des yeux, et à qui il apporterait en échange des oreilles. Rien ne m'a tant étonné que son aptitude singulière à un grand nombre de choses ; et lorsque nous lui en témoignâmes notre surprise : « Je m'aperçois bien, messieurs, nous dit-il, que vous n'êtes pas aveugles : vous êtes surpris de ce que je fais, et pourquoi ne vous étonnez-vous pas aussi de ce que je parle ? »<sup>1</sup> Il y a, je crois, plus de philosophie dans cette réponse qu'il ne prétendait y en mettre lui-même. C'est une chose assez surprenante que la facilité avec laquelle on apprend à parler. Nous ne parvenons à attacher une idée à quantité de termes qui ne peuvent être représentés par des objets sensibles, et qui, pour ainsi dire, n'ont point de corps, que par une suite de combi-

---

1. Comme Diderot, l'aveugle met en évidence les *a priori* et la subjectivité qui faussent le jugement.

naisons fines et profondes des analogies que nous remarquons entre ces objets non sensibles et les idées qu'ils excitent ; et il faut avouer conséquemment qu'un aveugle-né doit apprendre à parler plus difficilement qu'un autre, puisque le nombre des objets non sensibles étant beaucoup plus grand pour lui, il a bien moins de champ que nous pour comparer et pour combiner. <sup>1</sup> Comment veut-on, par exemple, que le mot *physionomie* se fixe dans sa mémoire ? C'est une espèce d'agrément qui consiste en des objets si peu sensibles pour un aveugle, que, faute de l'être assez pour nous-mêmes qui voyons, nous serions fort embarrassés de dire bien précisément ce que c'est que d'avoir de la *physionomie*<sup>2</sup>. Si c'est principalement dans les yeux qu'elle réside, le toucher n'y peut rien ; et puis, qu'est-ce pour un aveugle que des yeux morts, des yeux vifs, des yeux d'esprit<sup>3</sup>, etc.

Je conclus de là que nous tirons sans doute du concours de nos sens et de nos organes de grands services. Mais ce serait tout autre chose encore si nous les exerçons séparément, et si nous n'en employions jamais deux dans les occasions où le secours d'un seul nous suffirait. Ajouter le toucher à la vue, quand on a assez de ses yeux, c'est à deux chevaux, qui sont déjà fort vifs, en atteler un troisième en arbalète<sup>4</sup> qui tire d'un côté, tandis que les autres tirent de l'autre.

( Comme je n'ai jamais douté que l'état de nos organes et de nos sens n'ait beaucoup d'influence sur notre métaphysique et sur notre morale, et que nos idées les plus purement intellectuelles, si je puis parler ainsi, ne tiennent de fort près à la conformation de notre corps, je me mis à questionner notre aveugle sur les vices et sur les vertus. Je m'aperçus d'abord qu'il avait une aversion prodigieuse pour le vol ; elle naissait

---

1. Comme beaucoup de philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, Diderot est un admirateur fervent de Locke\* et de sa théorie de la connaissance. 2. Avoir un visage original, expressif. 3. Nous dirions « spirituels ». 4. Cheval attelé seul, devant deux chevaux de timon.



en lui de deux causes : de la facilité qu'on avait de le voler sans qu'il s'en aperçût ; et plus encore, peut-être, de celle qu'on avait de l'apercevoir quand il volait. Ce n'est pas qu'il ne sache très bien se mettre en garde contre le sens qu'il nous connaît de plus qu'à lui, et qu'il ignore la manière de bien cacher un vol. Il ne fait pas grand cas de la pudeur : sans les injures de l'air, dont les vêtements le garantissent, il n'en comprendrait guère l'usage ; et il avoue franchement qu'il ne devine pas pourquoi l'on couvre plutôt une partie du corps qu'une autre, et moins encore par quelle bizarrerie on donne entre ces parties la préférence à certaines, que leur usage et les indispositions auxquelles elles sont sujettes demanderaient que l'on tînt libres<sup>1</sup>. Quoique nous soyons dans un siècle où l'esprit philosophique nous a débarrassés d'un grand nombre de préjugés<sup>2</sup>, je ne crois pas que nous en venions jamais jusqu'à méconnaître les prérogatives de la pudeur aussi parfaitement que mon aveugle. Diogène\* n'aurait point été pour lui un philosophe.

Comme de toutes les démonstrations extérieures qui réveillent en nous la commisération et les idées de la douleur, les aveugles ne sont affectés que par la plainte, je les soupçonne, en général, d'inhumanité<sup>3</sup>. Quelle différence y a-t-il pour un aveugle, entre un homme qui urine et un homme qui, sans se plaindre, verse son sang ? Nous-mêmes, ne cessons-nous pas de compatir lorsque la distance ou la petitesse des objets produit le même effet sur nous que la privation de la vue sur les aveugles ? Tant nos vertus dépendent de

---

1. La pudeur, ne cessera de répéter Diderot, s'appuyant par exemple sur les mœurs des Tahitiens dans *Le Supplément au Voyage de Bougainville*, n'est pas naturelle mais culturelle. 2. La déclaration de Rousseau, « J'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés », pourrait servir de devise à bien des philosophes du temps. Depuis Bayle et Fontenelle, ils se sont attachés à une critique constante des préjugés qui empêchent d'atteindre la vérité, la justice... 3. Mlle de Salignac, jeune aveugle de ses amies, reprochera vivement à Diderot ce jugement hâtif (*Additions* p. 110).

notre manière de sentir et du degré auquel les choses extérieures nous affectent ! Aussi je ne doute point que, sans la crainte du châtimement, bien des gens n'eussent moins de peine à tuer un homme à une distance où ils ne le verraient gros que comme une hirondelle, qu'à égorger un bœuf de leurs mains<sup>1</sup>. Si nous avons de la compassion pour un cheval qui souffre, et si nous écrasons une fourmi sans aucun scrupule, n'est-ce pas le même principe qui nous détermine ? Ah, madame ! que la morale des aveugles est différente de la nôtre ! que celle d'un sourd différerait encore de celle d'un aveugle, et qu'un être qui aurait un sens de plus que nous trouverait notre morale imparfaite, pour ne rien dire de pis !<sup>2</sup>

Notre métaphysique ne s'accorde pas mieux avec la leur. Combien de principes pour eux qui ne sont que des absurdités pour nous, et réciproquement ! Je pourrais entrer là-dessus dans un détail qui vous amuserait sans doute, mais que de certaines gens, qui voient du crime à tout, ne manqueraient pas d'accuser d'irréligion<sup>3</sup>, comme s'il dépendait de moi de faire apercevoir aux aveugles les choses autrement qu'ils ne les aperçoivent. Je me contenterai d'observer une chose dont je crois qu'il faut que tout le monde convienne : c'est que ce grand raisonnement, qu'on tire des merveilles de la nature<sup>4</sup>, est bien faible pour des aveugles. La facilité que nous avons de créer, pour ainsi dire, de nouveaux objets par le moyen d'une petite glace, est quelque chose de plus incompréhensible pour eux que des astres qu'ils ont été condamnés à ne voir jamais. Ce globe lumineux qui s'avance d'orient en occident

---

1. L'invention de la « frappe à distance » au XX<sup>e</sup> siècle a apporté de nouvelles confirmations à ce constat pessimiste. 2. Voltaire imagine le géant sirien Micromégas, doté de mille sens différents, pour souligner combien nos jugements souffrent de l'insuffisance de nos perceptions. 3. Fausse candeur et allusion malicieuse aux attaques dont Diderot a déjà été l'objet (voir Présentation). 4. Une des « preuves » classiques de l'existence de Dieu. Le problème est repris dans le débat avec Saunderson.

les étonne moins qu'un petit feu qu'ils ont la commodité d'augmenter ou de diminuer : comme ils voient la matière d'une manière beaucoup plus abstraite que nous, ils sont moins éloignés de croire qu'elle pense.<sup>1</sup>

Si un homme qui n'a vu que pendant un jour ou deux se trouvait confondu chez un peuple d'aveugles<sup>2</sup>, il faudrait qu'il prît le parti de se taire, ou celui de passer pour un fou. Il leur annoncerait tous les jours quelque nouveau mystère, qui n'en serait un que pour eux, et que les esprits forts se sauraient bon gré de ne pas croire. Les défenseurs de la religion ne pourraient-ils pas tirer un grand parti d'une incrédulité si opiniâtre, si juste même, à certains égards, et cependant si peu fondée ? Si vous vous prêtez pour un instant à cette supposition, elle vous rappellera, sous des traits empruntés, l'histoire et les persécutions de ceux qui ont eu le malheur de rencontrer la vérité dans des siècles de ténèbres, et l'imprudence de la déceler à leurs aveugles contemporains, entre lesquels ils n'ont point eu d'ennemis plus cruels que ceux qui, par leur état et leur éducation, semblaient devoir être les moins éloignés de leurs sentiments.<sup>3</sup>

Je laisse donc la morale et la métaphysique des aveugles, et je passe à des choses qui sont moins importantes, mais qui tiennent de plus près au but des observations qu'on fait ici de toutes parts depuis l'arrivée du Prussien.<sup>4</sup> Première question.<sup>5</sup> Comment un aveugle-né se forme-t-il des idées des figures ?<sup>6</sup> Je

---

1. Idée essentielle et frappante, inspirée de Locke. 2. Réécriture, appropriée au contexte, du mythe de la caverne de Platon, *République* VII, 514 a-517 b. 3. Galilée\* en est l'exemple le plus frappant. Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle prônent les « martyrs » de la science et de la pensée que l'obscurantisme religieux (« leur état » désignant évidemment l'état ecclésiastique) a réduits au silence, voire exécutés. 4. Le Prussien, voir n. 2 p. 36. 5. Diderot semble oublier cette annonce de plan : on attend en vain une deuxième question. 6. « Figures » : formes visibles des corps. Ce développement s'inspire de *L'Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac\*.

crois que les mouvements de son corps, l'existence successive de sa main en plusieurs lieux, la sensation non interrompue d'un corps qui passe entre ses doigts, lui donnent la notion de direction. S'il les glisse le long d'un fil bien tendu, il prend l'idée d'une ligne droite ; s'il suit la courbe d'un fil lâche, il prend celle d'une ligne courbée. Plus généralement, il a, par des expériences réitérées du toucher, la mémoire de sensations éprouvées en différents points : il est maître de combiner ces sensations ou points, d'en former des figures. Une ligne droite, pour un aveugle qui n'est point géomètre, n'est autre chose que la mémoire d'une suite de sensations du toucher, placées dans la direction d'un fil tendu ; une ligne courbe, la mémoire d'une suite de sensations du toucher, rapportées à la surface de quelque corps solide, concave ou convexe. L'étude rectifie dans le géomètre la notion de ces lignes par les propriétés qu'il leur découvre. Mais, géomètre ou non, l'aveugle-né rapporte tout à l'extrémité de ses doigts. Nous combinons des points colorés ; il ne combine, lui, que des points palpables, ou, pour parler plus exactement, que des sensations du toucher dont il a mémoire. Il ne se passe rien dans sa tête d'analogue à ce qui se passe dans la nôtre : il n' imagine point ; car, pour imaginer, il faut colorer un fond et détacher de ce fond des points, en leur supposant une couleur différente de celle du fond. Restituez à ces points la même couleur qu'au fond, à l'instant ils se confondent avec lui, et la figure disparaît ; du moins, c'est ainsi que les choses s'exécutent dans mon imagination ; et je présume que les autres n'imaginent pas autrement que moi. Lors donc que je me propose d'apercevoir dans ma tête une ligne droite, autrement que par ses propriétés, je commence par la tapisser en dedans d'une toile blanche, dont je détache une suite de points noirs placés dans la même direction. Plus les couleurs du fond et des points sont tranchantes <sup>1</sup>, plus j'aperçois les

---

1. Contrastées.

points distinctement, et une figure d'une couleur fort voisine de celle du fond ne me fatigue pas moins à considérer dans mon imagination que hors de moi et sur une toile.

Vous voyez donc, madame, qu'on pourrait donner des lois pour imaginer facilement à la fois plusieurs objets diversement colorés ; mais que ces lois ne seraient certainement pas à l'usage d'un aveugle-né. L'aveugle-né, ne pouvant colorer, ni par conséquent figurer<sup>1</sup> comme nous l'entendons, n'a mémoire que de sensations prises par le toucher, qu'il rapporte à différents points, lieux ou distances, et dont il compose des figures. Il est si constant que l'on ne figure point dans l'imagination sans colorer, que, si l'on nous donne à toucher dans les ténèbres de petits globules dont nous ne connaissons ni la matière ni la couleur, nous les supposerons aussitôt blancs ou noirs, ou de quelque autre couleur ; ou que, si nous ne leur en attachons aucune, nous n'aurons, ainsi que l'aveugle-né, que la mémoire de petites sensations excitées à l'extrémité des doigts, et telles que de petits corps ronds peuvent les occasionner. Si cette mémoire est très fugitive en nous ; si nous n'avons guère d'idée de la manière dont un aveugle-né fixe, rappelle et combine les sensations du toucher, c'est une suite de l'habitude que nous avons prise par les yeux, de tout exécuter dans notre imagination avec des couleurs. Il m'est cependant arrivé à moi-même, dans les agitations d'une passion violente, d'éprouver un frissonnement dans toute une main ; de sentir l'impression de corps que j'avais touchés il y avait longtemps s'y réveiller aussi vivement que s'ils eussent encore été présents à mon attouchement, et de m'apercevoir très distinctement que les limites de la sensation coïncidaient précisément avec celles de ces corps absents. Quoique la sensation soit

---

1. Imaginer des formes.



indivisible par elle-même, elle occupe, si on peut se servir de ce terme, un espace étendu auquel l'aveugle-né a la faculté d'ajouter ou de retrancher par la pensée, en grossissant ou diminuant la partie affectée. Il compose, par ce moyen, des points, des surfaces, des solides ; il aura même un solide gros comme le globe terrestre, s'il se suppose le bout du doigt gros comme le globe, et occupé par la sensation en longueur, largeur et profondeur.

Je ne connais rien qui démontre mieux la réalité du sens interne<sup>1</sup> que cette faculté faible en nous, mais forte dans les aveugles-nés, de sentir ou de se rappeler la sensation des corps, lors même qu'ils sont absents et qu'ils n'agissent plus pour eux. Nous ne pouvons faire entendre à un aveugle-né comment l'imagination nous peint les objets absents comme s'ils étaient présents ; mais nous pouvons très bien reconnaître en nous la faculté de sentir à l'extrémité d'un doigt un corps qui n'y est plus, telle qu'elle est dans l'aveugle-né. Pour cet effet, serrez l'index contre le pouce ; fermez les yeux ; séparez vos doigts ; examinez immédiatement après cette séparation ce qui se passe en vous, et dites-moi si la sensation ne dure pas longtemps après que la compression a cessé ; si, pendant que la compression dure, votre âme vous paraît plus dans votre tête qu'à l'extrémité de vos doigts ; et si cette compression ne vous donne pas la notion d'une surface par l'espace qu'occupe la sensation. Nous ne distinguons la présence des êtres hors de nous, de leur représentation dans notre imagination, que par la force et la faiblesse de l'impression : pareillement, l'aveugle-né ne discerne la sensation d'avec la présence réelle d'un objet à l'extrémité de son doigt, que par la force ou la faiblesse de la sensation même.

Si jamais un philosophe aveugle et sourd de naissance fait un homme à l'imitation de celui de Des-

---

1. Le *sensorium commune* de la philosophie du Moyen Âge, partie de l'esprit qui recueille et synthétise les perceptions des sens.

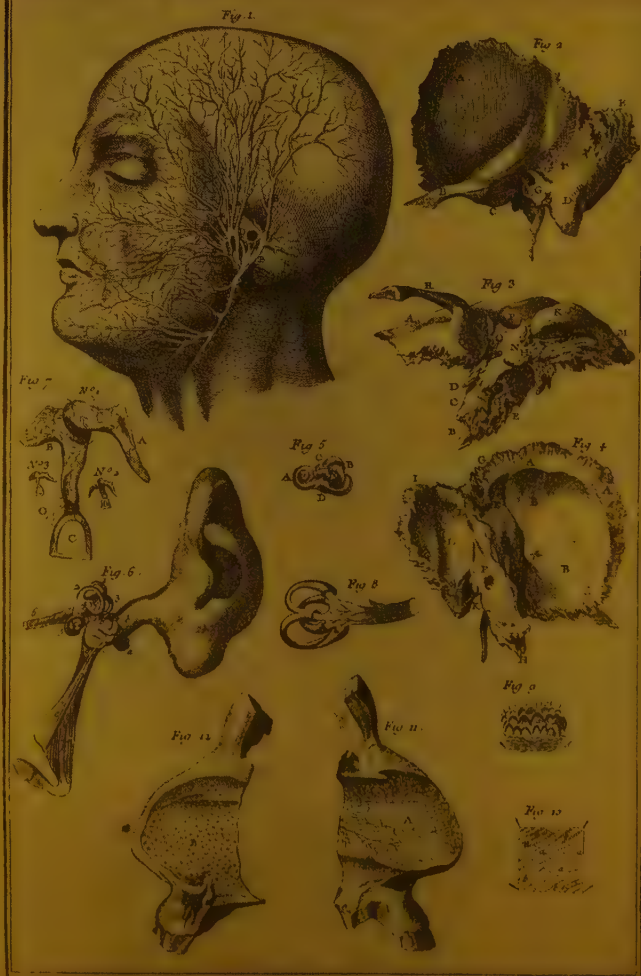


cartes, j'ose vous assurer, madame, qu'il placera l'âme au bout des doigts ; car c'est de là que lui viennent ses principales sensations et toutes ses connaissances. Et qui l'avertirait que sa tête est le siège de ses pensées ?<sup>1</sup> Si les travaux de l'imagination épuisent la nôtre, c'est que l'effort que nous faisons pour imaginer est assez semblable à celui que nous faisons pour apercevoir des objets très proches ou très petits. Mais il n'en sera pas de même de l'aveugle et sourd de naissance ; les sensations qu'il aura prises par le toucher seront, pour ainsi dire, le moule de toutes ses idées<sup>2</sup> ; et je ne serais pas surpris qu'après une profonde méditation, il eût les doigts aussi fatigués que nous avons la tête. Je ne craindrais point qu'un philosophe lui objectât que les nerfs sont les causes de nos sensations, et qu'ils partent tous du cerveau<sup>3</sup> : quand ces deux propositions seraient aussi démontrées qu'elles le sont peu, surtout la première, il lui suffirait de se faire expliquer tout ce que les physiciens ont rêvé là-dessus, pour persister dans son sentiment.

Mais si l'imagination d'un aveugle n'est autre chose que la faculté de se rappeler et de combiner des sensations de points palpables, et celle d'un homme qui voit, la faculté de se rappeler et de combiner des points visibles ou colorés, il s'ensuit que l'aveugle-né aperçoit les choses d'une manière beaucoup plus abstraite que nous ; et que dans les questions de pure spécula-

---

1. Descartes\* plaçait l'âme dans la glande pinéale, point de liaison entre le corps et l'esprit. Mirzoza, héroïne des *Bijoux...*, suppose malicieusement que l'âme se situe d'abord dans les pieds, qu'elle remonte ensuite à mesure selon la maturation de l'individu mais qu'elle n'atteint la tête que chez un petit nombre. La plupart restent guidés par les bras, le cœur, le sexe... (chapitre 29, éd. cit. p. 103). 2. Diderot, à la suite de Locke, voit dans la sensation, l'origine de toute idée. « Tant que l'économie des organes dure, nous pensons ; nous déraisonnons quand elle s'altère », écrit-il déjà dans *La Promenade du sceptique*. 3. C'est l'hypothèse d'un philosophe plutôt qu'une certitude scientifique : Diderot ne semble pas avoir pressenti l'existence de centres cérébraux spécialisés.



## Anatomie

Planche de l'*Encyclopédie*.  
 Diderot, qui possède des connaissances médicales précises,  
 se passionne pour le fonctionnement du cerveau.

© Roger-Viollet.

tion, il est peut-être moins sujet à se tromper ; car l'abstraction ne consiste qu'à séparer par la pensée les qualités sensibles des corps, ou les unes des autres, ou du corps même qui leur sert de base ; et l'erreur naît de cette séparation mal faite, ou faite mal à propos ; mal faite, dans les questions métaphysiques ; et faite mal à propos dans les questions physico-mathématiques. Un moyen presque sûr de se tromper en métaphysique, c'est de ne pas simplifier assez les objets dont on s'occupe ; et un secret infaillible pour arriver en physico-mathématique à des résultats défectueux, c'est de les supposer moins composés qu'ils ne le sont.

Il y a une espèce d'abstraction dont si peu d'hommes sont capables, qu'elle semble réservée aux intelligences pures ; c'est celle par laquelle tout se réduirait à des unités numériques. Il faut convenir que les résultats de cette géométrie seraient bien exacts, et ses formules bien générales ; car il n'y a point d'objets, soit dans la nature, soit dans le possible, que ces unités simples ne pussent représenter, des points, des lignes, des surfaces, des solides, des pensées, des idées, des sensations, et... si, par hasard, c'était le fondement de la doctrine de Pythagore\*, on pourrait dire de lui qu'il échoua dans son projet, parce que cette manière de philosopher est trop au-dessus de nous, et trop approchante de celle de l'Être suprême, qui, selon l'expression ingénieuse d'un géomètre anglais, *géométrie*<sup>1</sup> perpétuellement dans l'univers.

L'unité pure et simple est un symbole trop vague et trop général pour nous. Nos sens nous ramènent à des signes plus analogues à l'étendue de notre esprit et à la conformation de nos organes. Nous avons même fait en sorte que ces signes pussent être communs entre

---

1. L'expression est courante chez les écrivains scientifiques anglais de l'époque. Diderot se réfère peut-être ici à *La Démonstration sur Dieu* du mathématicien Raphson (1710) : Dieu, être simple et un, indivisible, organise géométriquement un univers physique infiniment divisible. Platon parle déjà de ce divin géomètre.

nous, et qu'ils servissent, pour ainsi dire, d'entrepôt au commerce<sup>1</sup> mutuel de nos idées. Nous en avons institué pour les yeux, ce sont les caractères ; pour l'oreille, ce sont les sons articulés ; mais nous n'en avons aucun pour le toucher, quoiqu'il y ait une manière propre de parler à ce sens, et d'en obtenir des réponses. Faute de cette langue, la communication est entièrement rompue entre nous et ceux qui naissent sourds, aveugles et muets. Ils croissent ; mais ils restent dans un état d'imbécillité. Peut-être acquerraient-ils des idées, si l'on se faisait entendre à eux dès l'enfance d'une manière fixe, déterminée, constante et uniforme<sup>2</sup> ; en un mot, si on leur traçait sur la main les mêmes caractères que nous traçons sur le papier, et que la même signification leur demeurât invariablement attachée.

Ce langage, madame, ne vous paraît-il pas aussi commode qu'un autre ? n'est-il pas même tout inventé ? et oseriez-vous nous assurer qu'on ne vous a jamais rien fait entendre de cette manière ? Il ne s'agit donc que de le fixer et d'en faire une grammaire et des dictionnaires<sup>3</sup>, si l'on trouve que l'expression, par les caractères ordinaires de l'écriture, soit trop lente pour ce sens.

Les connaissances ont trois portes pour entrer dans notre âme, et nous en tenons une barricadée par le défaut de signes. Si l'on eût négligé les deux autres, nous en serions réduits à la condition des animaux. De même que nous n'avons que le serré pour nous faire entendre au sens du toucher, nous n'aurions que le cri pour parler à l'oreille. Madame, il faut manquer d'un sens pour connaître les avantages des symboles des-

---

1. Échange. 2. C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que se développent des pédagogies fondées sur ce principe. Le travail de L'Epée\*, Haüy\*, Itard\* a révolutionné l'éducation des handicapés sensoriels ou intellectuels. On ne soutient plus aujourd'hui cette thèse radicale selon laquelle les connaissances abstraites mêmes, comme les mathématiques, ne s'acquerraient qu'à partir de sensations. 3. Le *Dictionnaire général des signes dans le langage des sourds et muets*, conçu par l'abbé de L'Epée\*, fut achevé par son élève, l'abbé Sicard.

tinés à ceux qui restent ; et des gens qui auraient le malheur d'être sourds, aveugles et muets, ou qui viendraient à perdre ces trois sens par quelque accident, seraient bien charmés qu'il y eût une langue nette et précise pour le toucher<sup>1</sup>.

Il est bien plus court d'user de symboles tout inventés que d'en être inventeur, comme on y est forcé, lorsqu'on est pris au dépourvu. Quel avantage n'eût-ce pas été pour Saunderson\* de trouver une arithmétique palpable toute préparée à l'âge de cinq ans, au lieu d'avoir à l'imaginer à l'âge de vingt-cinq ! Ce Saunderson, madame, est un autre aveugle dont il ne sera pas hors de propos de vous entretenir. On en raconte des prodiges ; et il n'y en a aucun que ses progrès dans les belles-lettres, et son habileté dans les sciences mathématiques, ne puissent rendre croyable<sup>2</sup>.

La même machine lui servait pour les calculs algébriques et pour la description des figures rectilignes. Vous ne seriez pas fâchée qu'on vous en fit l'explication, pourvu que vous fussiez en état de l'entendre ; et vous allez voir qu'elle ne suppose aucune connaissance que vous n'ayez, et qu'elle vous serait très utile, s'il vous prenait jamais envie de faire de longs calculs à tâtons.

Imaginez un carré, tel que vous le voyez fig. 1 et 2, divisé en quatre parties égales par des lignes perpendiculaires aux côtés, en sorte qu'il vous offrît les neuf points 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Supposez ce carré percé de neuf trous capables de recevoir des épingles de deux espèces,

---

1. Haüy\* inventera des caractères en relief et en explique l'usage dans son *Essai sur l'éducation des aveugles* (1786). Diderot lui-même décrit dans l'*Addition* les caractères mobiles utilisés par Mlle de Salignac. 2. Dans tout ce passage, Diderot s'inspire de la *Préface des Éléments d'algèbre* de Saunderson (1740). Écrite par des amis de celui-ci dont Holmes, elle rapporte, dans une première partie, des anecdotes sur la vie et à la personnalité du savant. La deuxième partie, rédigée par J. Colson, successeur de Saunderson à Cambridge, explique « l'arithmétique palpable ». Diderot lit couramment l'anglais, il propose toutefois ici une traduction assez libre de l'ouvrage consulté.



toutes de même longueur et de même grosseur, mais les unes à tête un peu plus grosse que les autres.

Les épingles à grosse tête ne se plaçaient jamais qu'au centre du carré ; celles à petite tête, jamais que sur les côtés, excepté dans un seul cas, celui du zéro <sup>1</sup>. Le zéro se marquait par une épingle à grosse tête, placée au centre du petit carré, sans qu'il y eût aucune autre épingle sur les côtés. Le chiffre 1 était représenté par une épingle à petite tête, placée au centre du carré, sans qu'il y eût aucune autre épingle sur les côtés. Le chiffre 2, par une épingle à grosse tête, placée au centre du carré, et par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés au point 1. Le chiffre 3, par une épingle à grosse tête, placée au centre du carré, et par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés au point 2. Le chiffre 4, par une épingle à grosse tête, placée au centre du carré, et par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés au point 3. Le chiffre 5, par une épingle à grosse tête, placée au centre du carré, et par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés au point 4. Le chiffre 6, par une épingle à grosse tête, placée au centre du carré, et par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés au point 5. Le chiffre 7, par une épingle à grosse tête, placée au centre du carré, et par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés au point 6. Le chiffre 8, par une épingle à grosse tête, placée au centre du carré, et par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés au point 7. Le chiffre 9, par une épingle à grosse tête, placée

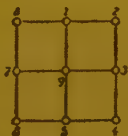


Fig. 1



Fig. 2

1. (sic). La suite montre qu'il s'agit du 0, non du 1.



au centre du carré, et par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés du carré au point 8.

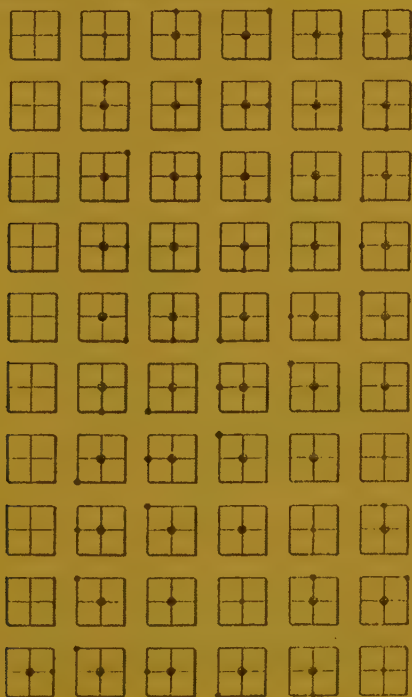


Fig. 3

Voilà bien dix expressions différentes pour le tact, dont chacune répond à un de nos dix caractères arithmétiques<sup>1</sup>. Imaginez maintenant une table si grande que vous voudrez, partagée en petits carrés rangés horizontalement, et séparés les uns des autres de la même distance, ainsi que vous le voyez fig. 3<sup>2</sup>, et vous aurez la machine de Saunderson.

1. Braille\* proposera un code de points en relief pour représenter les lettres. 2. Diderot reproduit les figures de l'ouvrage anglais, il en a ajouté une (fig. 5) pour la géométrie.

Vous concevez facilement qu'il n'y a point de nombre qu'on ne puisse écrire sur cette table, et par conséquent aucune opération arithmétique qu'on n'y puisse exécuter.

Soit proposé, par exemple, de trouver la somme, ou de faire l'addition des neuf nombres suivants<sup>1</sup> :

|   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 |
| 2 | 3 | 4 | 5 | 6 |
| 3 | 4 | 5 | 6 | 7 |
| 4 | 5 | 6 | 7 | 8 |
| 5 | 6 | 7 | 8 | 9 |
| 6 | 7 | 8 | 9 | 0 |
| 7 | 8 | 9 | 0 | 1 |
| 8 | 9 | 0 | 1 | 2 |
| 9 | 0 | 1 | 2 | 3 |

Je les écris sur la table, à mesure qu'on me les nomme ; le premier chiffre, à gauche du premier nombre, sur le premier carré à gauche de la première ligne ; le second chiffre, à gauche du premier nombre, sur le second carré à gauche de la même ligne. Et ainsi de suite.

Je place le second nombre sur la seconde rangée de car-

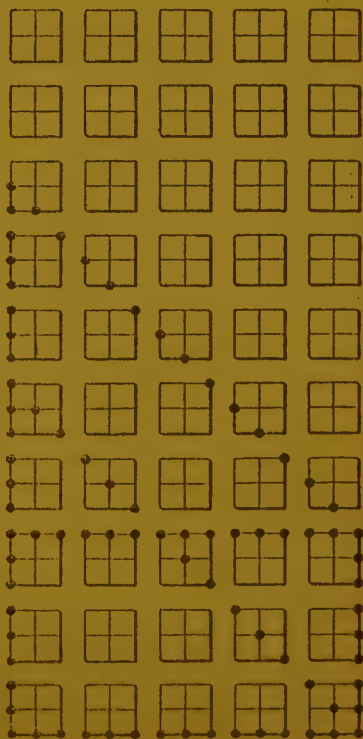


Fig. 4

1. Le texte anglais affirme que l'abaque permettait à Saunderson d'effectuer toutes les opérations mais ne fournit aucun exemple. L'addition est donc ajoutée par Diderot qui commet quelques erreurs (oubli de la ligne destinée aux retenues, confusion entre « le plus à ma gauche » et « le plus à ma droite »).

rés ; les unités sous les unités ; les dizaines sous les dizaines, etc.

Je place le troisième nombre sur la troisième rangée de carrés, et ainsi de suite, comme vous voyez fig. 3. Puis, parcourant avec les doigts chaque rangée verticale de bas en haut, en commençant par celle qui est le plus à ma [droite], je fais l'addition des nombres qui y sont exprimés ; et j'écris le surplus des dizaines au bas de cette colonne. Je passe à la seconde colonne en avançant vers la gauche, sur laquelle j'opère de la même manière ; de celle-là à la troisième, et j'achève ainsi de suite mon addition.

Voici comment la même table lui servait à démontrer les propriétés des figures rectilignes. Supposons qu'il eût à démontrer que les parallélogrammes, qui ont même base et même hauteur, sont égaux en surface : il plaçait ses épingles comme vous les voyez fig. 4. Il attachait des noms aux points angulaires, et il achevait la démonstration avec ses doigts.

En supposant que Saunderson n'employât que des épingles à grosse tête, pour désigner les limites de ses figures, il pouvait disposer autour d'elles des épingles à petite tête de neuf façons différentes, qui toutes lui étaient familières. Ainsi il n'était guère embarrassé, que dans les cas où le grand nombre de points angulaires qu'il était obligé de nommer dans sa démonstration le forçait de recourir aux lettres de l'alphabet. On ne nous apprend point comment il les employait.

Nous savons seulement qu'il parcourait sa table avec une agilité de doigts surprenante ; qu'il s'engageait avec succès dans les calculs les plus longs ; qu'il pouvait les interrompre, et reconnaître quand il se trompait ; qu'il les vérifiait avec facilité ; et que ce travail ne lui demandait pas, à beaucoup près, autant de temps qu'on pourrait se l'imaginer, par la commodité qu'il avait de préparer sa table.

Cette préparation consistait à placer des épingles à grosse tête au centre de tous les carrés. Cela fait, il ne

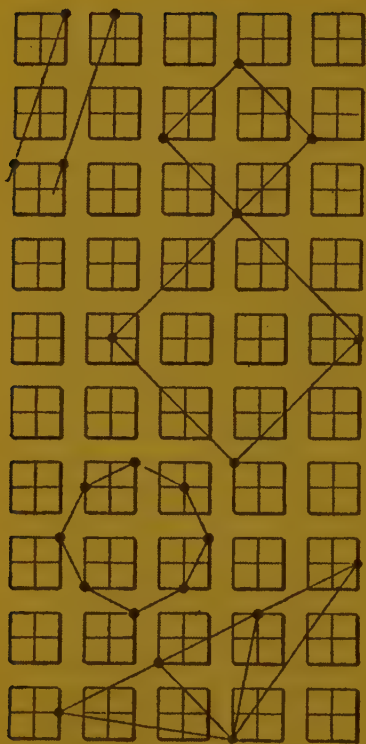


Fig. 5

lui restait plus qu'à en déterminer la valeur par les épingles à petite tête, excepté dans les cas où il fallait écrire une unité. Alors il mettait au centre du carré une épingle à petite tête, à la place de l'épingle à grosse tête qui l'occupait.

Quelquefois, au lieu de former une ligne entière avec ses épingles, il se contentait d'en placer à tous les points angulaires ou d'intersection, autour desquels il fixait des fils de soie qui achevaient de former les limites de ses figures. Voyez la fig. 5.

Il a laissé quelques autres machines qui lui facilitaient l'étude de la géométrie<sup>1</sup> : on ignore le véritable usage qu'il en faisait ; et il y aurait peut-être plus de sagacité à le retrouver qu'à résoudre tel ou tel problème de calcul intégral. Que quelque géomètre tâche

1. « Facilitaient l'étude de la géométrie » : le procédé de Saunderson témoigne certes de son agilité manuelle et intellectuelle mais Diderot n'aborde pas une question essentielle : comment Saunderson a-t-il d'abord acquis les principes abstraits de l'arithmétique et de la géométrie qu'il applique ici ?

de nous apprendre à quoi lui servaient quatre morceaux de bois, solides, de la forme de parallélépipedes rectangulaires, chacun de onze pouces<sup>1</sup> de long sur cinq et demi de large, et sur un peu plus d'un demi-pouce d'épais, dont les deux grandes surfaces opposées étaient divisées en petits carrés semblables à celui de l'abaque<sup>2</sup> que je viens de décrire ; avec cette différence qu'ils n'étaient percés qu'en quelques endroits où des épingles étaient enfoncées jusqu'à la tête. Chaque surface représentait neuf petites tables arithmétiques de dix nombres chacune, et chacun de ces dix nombres était composé de dix<sup>3</sup> chiffres. La fig. 6 représente une

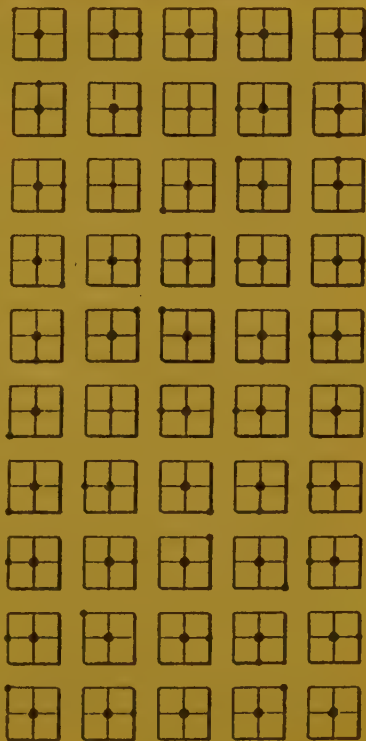


Fig. 6

1. Mesure de longueur valant environ 2,7 cm. 2. Du grec *abax*, « planchette ». L'*Encyclopédie* propose une étymologie phénicienne plus contestable, *abak*, « poussière », et définit l'objet comme « une petite table couverte de poussière sur laquelle les anciens mathématiciens traçaient leurs plans et figures » ; elle rappelle aussi que « l'abaque ou table de Pythagore était une table de nombres pour apprendre plus facilement les principes de l'arithmétique ». Au Moyen Âge, l'abaque se présente comme un tableau où unités, dizaines, centaines, s'inscrivent dans des colonnes différentes. La planchette de Saunderson mérite donc bien cette appellation. 3. « Cinq chiffres » et non « dix » : erreur de Diderot ou coquille ?



Un aveugle géomètre et physicien,  
sujet d'étude idéal.  
© B.N.F.



de ces petites tables ; et voici les nombres qu'elle contenait :

|   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|
| 9 | 4 | 0 | 8 | 4 |
| 2 | 4 | 1 | 8 | 6 |
| 4 | 1 | 7 | 9 | 2 |
| 5 | 4 | 2 | 8 | 4 |
| 6 | 3 | 9 | 6 | 8 |
| 7 | 1 | 8 | 8 | 0 |
| 7 | 8 | 5 | 6 | 8 |
| 8 | 4 | 3 | 5 | 8 |
| 8 | 9 | 4 | 6 | 4 |
| 9 | 4 | 0 | 3 | 0 |

Il est l'auteur d'un ouvrage très parfait dans son genre. Ce sont des *Éléments d'algèbre*, où l'on n'aperçoit qu'il était aveugle qu'à la singularité de certaines démonstrations qu'un homme qui voit n'eût peut-être pas rencontrées. C'est à lui qu'appartient la division du cube en six pyramides égales qui ont leurs sommets au centre du cube, et pour base chacune de ses faces. On s'en sert pour démontrer d'une manière très simple que toute pyramide est le tiers d'un prisme de même base et de même hauteur.

Il fut entraîné par son goût à l'étude des mathématiques, et déterminé, par la médiocrité de sa fortune et les conseils de ses amis, à en faire des leçons publiques. Ils ne doutèrent point qu'il ne réussît au delà de ses espérances, par la facilité prodigieuse qu'il avait à se faire entendre. En effet, Saunderson parlait à ses élèves comme s'ils eussent été privés de la vue ; mais un aveugle qui s'exprime clairement pour des aveugles doit gagner beaucoup avec des gens qui voient ; ils ont un télescope de plus.

Ceux qui ont écrit sa vie disent qu'il était fécond en expressions heureuses ; et cela est fort vraisemblable. Mais qu'entendez-vous par des expressions heureuses, me demanderez-vous peut-être ? Je vous répondrai, madame, que ce sont celles qui sont propres à un sens, au toucher, par exemple, et qui sont métaphoriques en

même temps à un autre sens, comme aux yeux ; d'où il résulte une double lumière pour celui à qui l'on parle, la lumière vraie et directe de l'expression, et la lumière réfléchie de la métaphore<sup>1</sup>. Il est évident que dans ces occasions Saunderson, avec tout l'esprit qu'il avait, ne s'entendait qu'à moitié, puisqu'il n'apercevait que la moitié des idées attachées aux termes qu'il employait. Mais qui est-ce qui n'est pas de temps en temps dans le même cas ? Cet accident est commun aux idiots, qui font quelquefois d'excellentes plaisanteries et aux personnes qui ont le plus d'esprit, à qui il échappe une sottise, sans que ni les uns ni les autres s'en aperçoivent.

J'ai remarqué que la disette de mots produisait aussi le même effet sur les étrangers à qui la langue n'est pas encore familière : ils sont forcés de tout dire avec une très petite quantité de termes, ce qui les contraint d'en placer quelques-uns très heureusement. Mais toute langue en général étant pauvre de mots propres pour les écrivains qui ont l'imagination vive<sup>2</sup>, ils sont dans le même cas que des étrangers qui ont beaucoup d'esprit : les situations qu'ils inventent, les nuances délicates qu'ils aperçoivent dans les caractères, la naïveté des peintures qu'ils ont à faire, les écartent à tout moment des façons de parler ordinaires, et leur font adopter des tours de phrases qui sont admirables toutes les fois qu'ils ne sont ni précieux ni obscurs, défauts qu'on leur pardonne plus ou moins difficilement, selon qu'on a plus d'esprit soi-même, et moins de connaissance de la langue. Voilà pourquoi M. de M...<sup>3</sup> est de tous les auteurs français celui qui plaît le plus aux Anglais ; et Tacite<sup>4</sup>, celui de tous les auteurs latins que les *penseurs*

---

1. Diderot croit à la vertu pédagogique des métaphores : il les emploie continuellement dans son œuvre philosophique. 2. Lui-même par exemple. 3. Marivaux, souvent raillé par ses contemporains (dont Voltaire) pour la subtilité de ses études psychologiques et les raffinements de son écriture. 4. Auteur difficile et saisissant par les raccourcis de sa pensée et les ellipses de son style.

estiment davantage. Les licences de langage nous échappent, et la vérité des termes nous frappe seule.

Saunderson professa les mathématiques dans l'université de Cambridge avec un succès étonnant. Il donna des leçons d'optique<sup>1</sup> ; il prononça des discours sur la nature de la lumière et des couleurs ; il expliqua la théorie de la vision ; il traita des effets des verres, des phénomènes de l'arc-en-ciel et de plusieurs autres matières relatives à la vue et à son organe.

Ces faits perdront beaucoup de leur merveilleux, si vous considérez, madame, qu'il y a trois choses à distinguer dans toute question mêlée de physique et de géométrie : le phénomène à expliquer, les suppositions du géomètre et le calcul qui résulte des suppositions. Or, il est évident que, quelle que soit la pénétration d'un aveugle, les phénomènes de la lumière et des couleurs lui sont inconnus. Il entendra les suppositions, parce qu'elles sont toutes relatives à des causes palpables, mais nullement la raison que le géomètre avait de les préférer à d'autres : car il faudrait qu'il pût comparer les suppositions mêmes avec les phénomènes. L'aveugle prend donc les suppositions pour ce qu'on les lui donne ; un rayon de lumière pour un fil élastique et mince, ou pour une suite de petits corps qui viennent frapper nos yeux avec une vitesse incroyable<sup>2</sup> ; et il calcule en conséquence. Le passage de la physique à la géométrie est franchi, et la question devient purement mathématique.

Mais que devons-nous penser des résultats du calcul ?  
1° Qu'il est quelquefois de la dernière difficulté de les obtenir, et qu'en vain un physicien serait très heureux à imaginer les hypothèses les plus conformes à la nature, s'il ne savait les faire valoir par la géométrie :

---

1. Saunderson étant devenu aveugle tout enfant, on conçoit l'admiration de Diderot. Cas utile pour marquer l'écart entre voir et savoir... 2. Cette théorie des corpuscules est, entre autres, soutenue par la physique épicurienne. Le *De Natura rerum* de Lucrèce, par exemple, en vulgarise les conceptions au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

aussi les plus grands physiciens, Galilée\*, Descartes, Newton\*, ont-ils été grands géomètres. 2° Que ces résultats sont plus ou moins certains, selon que les hypothèses dont on est parti sont plus ou moins compliquées. Lorsque le calcul est fondé sur une hypothèse simple, alors les conclusions acquièrent la force de démonstrations géométriques. Lorsqu'il y a un grand nombre de suppositions, l'apparence que chaque hypothèse soit vraie diminue en raison du nombre des hypothèses, mais augmente d'un autre côté par le peu de vraisemblance que tant d'hypothèses fausses se puissent corriger exactement l'une l'autre, et qu'on en obtienne un résultat confirmé par les phénomènes. Il en serait en ce cas comme d'une addition dont le résultat serait exact, quoique les sommes partielles des nombres ajoutés eussent toutes été prises faussement. On ne peut disconvenir qu'une telle opération ne soit possible ; mais vous voyez en même temps qu'elle doit être fort rare. Plus il y aura de nombres à ajouter, plus il y aura d'apparence que l'on se sera trompé dans l'addition de chacun : mais aussi, moins cette apparence sera grande, si le résultat de l'opération est juste. Il y a donc un nombre d'hypothèses tel que la certitude qui en résulterait serait la plus petite qu'il est possible. Si je fais A, plus B, plus C, égaux à 50, conclurai-je de ce que 50 est en effet la quantité du phénomène, que les suppositions représentées par les lettres A, B, C, sont vraies ? Nullement ; car il y a une infinité de manières d'ôter à l'une de ces lettres et d'ajouter aux deux autres, d'après lesquelles je trouverai toujours 50 pour résultat ; mais le cas de trois hypothèses combinées est peut-être un des plus défavorables.

Un avantage du calcul que je ne dois pas omettre, c'est d'exclure les hypothèses fausses, par la contrariété qui se trouve entre le résultat et le phénomène. Si un physicien se propose de trouver la courbe que suit un rayon de lumière en traversant l'atmosphère, il est obligé de prendre son parti sur la densité des couches

de l'air, sur la loi de la réfraction, sur la nature et la figure des corpuscules lumineux, et peut-être sur d'autres éléments essentiels qu'il ne fait point entrer en compte, soit parce qu'il les néglige volontairement, soit parce qu'ils lui sont inconnus. Il détermine ensuite la courbe du rayon. Est-elle autre dans la nature que son calcul ne la donne ? ses suppositions sont incomplètes ou fausses. Le rayon prend-il la courbe déterminée ? il s'ensuit de deux choses l'une : ou que les suppositions se sont redressées, ou qu'elles sont exactes ; mais lequel des deux ? Il l'ignore : cependant voilà toute la certitude à laquelle il peut arriver.

J'ai parcouru les *Éléments d'algèbre* de Saunderson, dans l'espérance d'y rencontrer ce que je désirais d'apprendre de ceux qui l'ont vu familièrement et qui nous ont instruits de quelques particularités de sa vie ; mais ma curiosité a été trompée, et j'ai conçu que des éléments de géométrie de sa façon auraient été un ouvrage plus singulier en lui-même et beaucoup plus utile pour nous. Nous y aurions trouvé les définitions du point, de la ligne, de la surface, du solide, de l'angle, des intersections des lignes et des plans, où je ne doute point qu'il n'eût employé des principes d'une métaphysique très abstraite et fort voisine de celle des idéalistes. On appelle *idéalistes*<sup>1</sup> ces philosophes qui, n'ayant conscience que de leur existence et des sensations qui se succèdent au dedans d'eux-mêmes, n'admettent pas autre chose. Système extravagant qui ne pouvait, ce me semble, devoir sa naissance qu'à des aveugles ; système qui, à la honte de l'esprit humain et de la philosophie, est le plus difficile à combattre, quoique le plus absurde de tous. Il est exposé avec autant de franchise que de clarté dans trois dialogues<sup>2</sup>

---

1. L'idéalisme est une philosophie selon laquelle le monde en soi n'a aucune réalité, il n'existe que comme idée de l'esprit. 2. Il s'agit des *Trois dialogues entre Hylas et Philonöus* (1713) que Diderot semble avoir lus seulement en 1749. Diderot défend les thèses du sensualisme, contre celles de l'idéalisme (immatérialisme). Dans *La Promenade du sceptique*, il dénomme ironiquement les idéalistes, « égotistes » car ils se croient pour ainsi dire « seuls au monde ».



du docteur Berkeley\*, évêque de Cloyne : il faudrait inviter l'auteur de l'*Essai*<sup>1</sup> sur nos connaissances à examiner cet ouvrage ; il y trouverait matière à des observations utiles, agréables, fines, et telles, en un mot, qu'il les sait faire. L'idéalisme mérite bien de lui être dénoncé ; et cette hypothèse a de quoi le piquer, moins encore par sa singularité que par la difficulté de la réfuter dans ses principes ; car ce sont précisément les mêmes que ceux de Berkeley. Selon l'un et l'autre, et selon la raison, les termes essence, matière, substance, suppôt<sup>2</sup>, etc., ne portent guère par eux-mêmes de lumières dans notre esprit ; d'ailleurs, remarque judicieusement l'auteur de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, « soit que nous nous élevions jusqu'aux cieux, soit que nous descendions jusque dans les abîmes, nous ne sortons jamais de nous-mêmes ; et ce n'est que notre propre pensée que nous apercevons » : or, c'est là le résultat du premier dialogue de Berkeley, et le fondement de tout son système. Ne seriez-vous pas curieuse de voir aux prises deux ennemis, dont les armes se ressemblent si fort ? Si la victoire restait à l'un des deux, ce ne pourrait être qu'à celui qui s'en servirait le mieux ; mais l'auteur de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* vient de donner, dans un *Traité sur les systèmes*, de nouvelles preuves de l'adresse avec laquelle il sait manier les siennes et montrer combien il est redoutable pour les systématiques<sup>3</sup>.

Nous voilà bien loin de nos aveugles, direz-vous ; mais il faut que vous ayez la bonté, madame, de me

---

1. Ouvrage de Condillac\*, publié en 1746, dont Diderot cite plus bas un passage ; très apprécié des philosophes, il vulgarise en France les thèses de Locke. Son *Traité des systèmes* date de 1749 : il attaque en particulier Descartes\* et Leibniz\*. 2. De *suppositum* : fondement, substrat. 3. Diderot rejette, à la fois viscéralement et philosophiquement, les « systèmes » comme schématisant abusivement le réel. La fable qu'il invente à ce propos dans les *Bijoux* (ch. 32, Le rêve de Mangoul, éd.cit. p. 114-117) est savoureuse.



passer toutes ces digressions<sup>1</sup> : je vous ai promis un entretien, et je ne puis vous tenir parole sans cette indulgence.

J'ai lu, avec toute l'attention dont je suis capable, ce que Saunderson a dit de l'infini ; je puis vous assurer qu'il avait sur ce sujet des idées très justes et très nettes, et que la plupart de nos *infinitaires*<sup>2</sup> n'auraient été pour lui que des aveugles. Il ne tiendra qu'à vous d'en juger par vous-même : quoique cette matière soit assez difficile et s'étende un peu au delà de vos connaissances mathématiques, je ne désespérerais pas, en me préparant, de la mettre à votre portée et de vous initier dans cette logique infinitésimale<sup>3</sup>.

L'exemple de cet illustre aveugle prouve que le tact peut devenir plus délicat que la vue lorsqu'il est perfectionné par l'exercice ; car, en parcourant des mains une suite de médailles, il discernait les vraies d'avec les fausses, quoique celles-ci fussent assez bien contre-faites pour tromper un connaisseur qui aurait eu de bons yeux ; et il jugeait de l'exactitude d'un instrument de mathématiques, en faisant passer l'extrémité de ses doigts sur ses divisions. Voilà certainement des choses plus difficiles à faire, que d'estimer par le tact la ressemblance d'un buste avec la personne représentée ; d'où l'on voit qu'un peuple d'aveugles pourrait avoir des statuaires, et tirer des statues le même avantage

---

1. Un art cher à Diderot... 2. Cet exposé sur l'infini au sens mathématique du terme se trouve aux pp. 15-16 des *Éléments d'algèbre* de Saunderson. L'invention du calcul infinitésimal est encore récente ; à côté des recherches purement mathématiques (théorie des « fluxions », nos modernes « dérivées », exposée par Saunderson entre autres), s'est élevé un violent débat de nature philosophique entre ceux qui, comme Descartes, soutenaient que l'infini était premier et ceux qui, à l'exemple de Newton, estimaient que le fini était premier. Diderot a probablement forgé le terme « infinitaire » avec une intention ironique. Estimait-il que cette théorie impliquait un retour subreptice du métaphysique ? 3. Diderot est un homme cultivé, curieux des sciences, mais il sait ses limites : il n'est pas mathématicien. Aussi, sous couvert de galanterie, esquive-t-il habilement l'explication spécialisée.

que nous, celui de perpétuer la mémoire des belles actions et des personnes qui leur seraient chères<sup>1</sup>. Je ne doute pas même que le sentiment qu'ils éprouveraient à toucher les statues ne fût beaucoup plus vif que celui que nous avons à les voir. Quelle douceur pour un amant qui aurait bien tendrement aimé, de promener ses mains sur des charmes qu'il reconnaîtrait, lorsque l'illusion qui doit agir plus fortement dans les aveugles qu'en ceux qui voient, viendrait à les ranimer ! Mais peut-être aussi que, plus il aurait de plaisir dans ce souvenir, moins il aurait de regret.

Saunderson avait de commun avec l'aveugle du Puits-seaux d'être affecté de la moindre vicissitude qui survenait dans l'atmosphère, et de s'apercevoir, surtout dans les temps calmes, de la présence des objets dont il n'était éloigné que de quelques pas. On raconte qu'un jour qu'il assistait à des observations astronomiques, qui se faisaient dans un jardin, les nuages qui dérobaient de temps en temps aux observateurs le disque du soleil occasionnaient une altération assez sensible dans l'action des rayons sur son visage, pour lui marquer les moments favorables ou contraires aux observations. Vous croirez peut-être qu'il se faisait dans ses yeux quelque ébranlement capable de l'avertir de la présence de la lumière, mais non de celle des objets ; et je l'aurais cru comme vous, s'il n'était certain que Saunderson était privé non seulement de la vue, mais de l'organe.

Saunderson voyait donc par la peau<sup>2</sup> ; cette enveloppe était donc en lui d'une sensibilité si exquise, qu'on peut assurer qu'avec un peu d'habitude il serait parvenu à reconnaître un de ses amis dont un dessinateur lui aurait tracé le portrait sur la main, et qu'il

---

1. L'art agit sur l'affectivité et exerce un rôle moral, idée souvent reprise par Diderot. 2. Les découvertes scientifiques ont depuis confirmé l'observation et corrigé l'hypothèse. Des images peuvent se former dans le cerveau en l'absence de toute sollicitation rétinienne mais sans qu'il soit davantage besoin de stimulation tactile.

aurait prononcé, sur la succession des sensations excitées par le crayon : *C'est monsieur un tel*. Il y a donc aussi une peinture pour les aveugles, celle à qui leur propre peau servirait de toile. Ces idées sont si peu chimériques, que je ne doute point que, si quelqu'un vous traçait sur la main la petite bouche de M..., vous ne la reconnussiez sur-le-champ. Convenez cependant que cela serait plus facile encore à un aveugle-né qu'à vous, malgré l'habitude que vous avez de la voir et de la trouver charmante, car il entre dans votre jugement deux ou trois choses : la comparaison de la peinture qui s'en ferait sur votre main avec celle qui s'en est faite dans le fond de votre œil ; la mémoire de la manière dont on est affecté des choses que l'on sent, et de celle dont on est affecté par les choses qu'on s'est contenté de voir et d'admirer ; enfin, l'application de ces données à la question qui vous est proposée par un dessinateur qui vous demande, en traçant une bouche sur la peau de votre main avec la pointe de son crayon : *À qui appartient la bouche que je dessine ?* au lieu que la somme des sensations excitées par une bouche sur la main d'un aveugle est la même que la somme des sensations successives réveillées par le crayon du dessinateur qui la lui représente <sup>1</sup>.

Je pourrais ajouter à l'histoire de l'aveugle du Puits et de Saunderson celle de Didyme d'Alexandrie\*, d'Eusèbe l'Asiatique, de Nicaise de Méchlin, et quelques autres qui ont paru si fort élevés au-dessus du reste des hommes, avec un sens de moins, que les poètes auraient pu feindre, sans exagération, que les dieux jaloux les en privèrent de peur d'avoir des égaux parmi les mortels. Car qu'était-ce que ce Tirésias<sup>2</sup>, qui avait lu dans les secrets des dieux, et qui possédait le don de prédire l'avenir, qu'un philosophe aveugle dont la Fable nous a conservé la mémoire ? Mais ne nous

---

1. En ce cas, la multiplicité des sensations brouille, l'unicité de sensation permet une reconnaissance précise et immédiate. 2. Tirésias, devin de Thèbes, qui révèle en particulier le passé d'Œdipe.

éloignons plus de Saunderson, et suivons cet homme extraordinaire jusqu'au tombeau.

Lorsqu'il fut sur le point de mourir, on appela auprès de lui un ministre<sup>1</sup> fort habile, M. Gervaise Holmes ; ils eurent ensemble un entretien sur l'existence de Dieu, dont il nous reste quelques fragments que je vous traduirai de mon mieux ; car ils en valent bien la peine. Le ministre commença par lui objecter<sup>2</sup> les merveilles de la nature : « Eh, monsieur ! lui disait le philosophe aveugle, laissez là tout ce beau spectacle qui n'a jamais été fait pour moi ! J'ai été condamné à passer ma vie dans les ténèbres ; et vous me citez des prodiges que je n'entends point, et qui ne prouvent que pour vous et que pour ceux qui voient comme vous. Si vous voulez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez toucher<sup>3</sup>.

— Monsieur, reprit habilement le ministre, portez les mains sur vous-même, et vous rencontrerez la divinité dans le mécanisme admirable de vos organes<sup>4</sup>.

— Monsieur Holmes, reprit Saunderson, je vous le répète, tout cela n'est pas aussi beau pour moi que pour vous. Mais le mécanisme animal fût-il aussi parfait que vous le prétendez, et que je veux bien le croire, car vous êtes un honnête homme très incapable de m'en imposer, qu'a-t-il de commun avec un être souverainement intelligent ? S'il vous étonne, c'est peut-être parce que vous êtes dans l'habitude de traiter de prodige tout ce qui vous paraît au-dessus de vos forces.

---

1. Ecclésiastique. Le révérend Holmes a effectivement assisté aux derniers instants de Saunderson, le 17 avril 1739. Mais malgré les références que donne Diderot (se souvenir que l'écrivain est expert en mystifications, la plus jolie étant celle de *La Religieuse*...), l'entretien entre le savant et le pasteur n'a jamais eu lieu puisque Saunderson avait déjà perdu conscience. Abrisé par cette pseudo-historicité, le philosophe invente le débat pour les besoins de sa démonstration. 2. Proposer comme argument. 3. Idée prêtée à Saunderson mais qui appartient bien sûr à Diderot. Cet *a priori* matérialiste et sensualiste sent le souffre... 4. Les merveilles de l'homme, « preuve » classique de l'existence de Dieu. — Voir n. 4 p. 48.

J'ai été si souvent un objet d'admiration pour vous, que j'ai bien mauvaise opinion de ce qui vous surprend. J'ai attiré du fond de l'Angleterre des gens qui ne pouvaient concevoir comment je faisais de la géométrie : il faut que vous conveniez que ces gens-là n'avaient pas de notions bien exactes de la possibilité des choses. Un phénomène est-il, à notre avis, au-dessus de l'homme ? nous disons aussitôt : *c'est l'ouvrage d'un Dieu* ; notre vanité ne se contente pas à moins. Ne pourrions-nous pas mettre dans nos discours un peu moins d'orgueil, et un peu plus de philosophie ? Si la nature nous offre un nœud difficile à délier, laissons-le pour ce qu'il est ; et n'employons pas à le couper la main d'un être qui devient ensuite pour nous un nouveau nœud plus indissoluble que le premier<sup>1</sup>. Demandez à un Indien pourquoi le monde reste suspendu dans les airs, il vous répondra qu'il est porté sur le dos d'un éléphant ; et l'éléphant sur quoi l'appuiera-t-il ? sur une tortue ; et la tortue, qui la soutiendra ?... Cet Indien vous fait pitié ; et l'on pourrait vous dire comme à lui : *Monsieur Holmes mon ami, confessez d'abord votre ignorance, et faites-moi grâce de l'éléphant et de la tortue.* »

Saunderson s'arrêta un moment : il attendait apparemment que le ministre lui répondît ; mais par où attaquer un aveugle ? M. Holmes se prévalut de la bonne opinion que Saunderson avait conçue de sa probité, et des lumières de Newton, de Leibniz\*, de Clarke\* et de quelques-uns de ses compatriotes, les premiers génies du monde, qui tous avaient été frappés des merveilles de la nature, et reconnaissaient un être intelligent pour son auteur. C'était, sans contredit, ce que le ministre pouvait objecter de plus fort à Saunderson. Aussi le bon aveugle convint-il qu'il y aurait de la témérité à nier ce qu'un homme, tel que Newton, n'avait pas dédaigné

---

1. Métaphore filée jusqu'à l'absurde... Allusion bien sûr au nœud gordien, impossible à défaire et qu'Alexandre trancha de son épée. Voir Locke\* et Shaftesbury\*.



d'admettre : il représenta toutefois au ministre que le témoignage de Newton n'était pas aussi fort pour lui que celui de la nature entière pour Newton ; et que Newton croyait sur la parole de Dieu, au lieu que lui il en était réduit à croire sur la parole de Newton<sup>1</sup>.

« Considérez, monsieur Holmes, ajouta-t-il, combien il faut que j'aie de confiance en votre parole et dans celle de Newton. Je ne vois rien, cependant j'admets en tout un ordre admirable ; mais je compte que vous n'en exigerez pas davantage. Je vous le cède sur l'état actuel de l'univers, pour obtenir de vous en revanche la liberté de penser ce qu'il me plaira de son ancien et premier état, sur lequel vous n'êtes pas moins aveugle que moi. Vous n'avez point ici de témoins à m'opposer ; et vos yeux ne vous sont d'aucune ressource. Imaginez donc, si vous voulez, que l'ordre qui vous frappe a toujours subsisté ; mais laissez-moi croire qu'il n'en est rien ; et que si nous remontions à la naissance des choses et des temps, et que nous sentissions la matière se mouvoir et le chaos se débrouiller, nous rencontrerions une multitude d'êtres informes pour quelques êtres bien organisés<sup>2</sup>. Si je n'ai rien à vous objecter sur la condition présente des choses, je puis du moins vous interroger sur leur condition passée. Je puis vous demander, par exemple, qui vous a dit à vous, à Leibniz, à Clarke et à Newton, que dans les premiers instants de la formation des animaux, les uns n'étaient pas sans tête et les autres sans pieds ? Je puis vous soutenir que ceux-ci n'avaient point d'estomac, et ceux-là point d'intestins ; que tels à qui un estomac, un palais et des dents semblaient promettre de la durée, ont cessé par quelque vice du

---

1. Bien des passages des *Mémoires sur différents sujets de mathématique* (1748) témoignent que Diderot a lu et étudié de près Newton. 2. Diderot reprend là une idée présente dans la pensée grecque (mythique et philosophique) : les monstres appartiennent à une première phase du monde, un « chaos » initial, où la création des êtres n'est pas encore réglée rationnellement. Il a pu la lire dans Empédocle, Lucrèce, ou Shaftesbury\*.



cœur ou des poumons ; que les monstres se sont anéantis successivement ; que toutes les combinaisons vicieuses de la matière ont disparu, et qu'il n'est resté que celles où le mécanisme n'impliquait aucune contradiction importante, et qui pouvaient subsister par elles-mêmes et se perpétuer<sup>1</sup>.

« Cela supposé, si le premier homme eût eu le larynx fermé, eût manqué d'aliments convenables, eût péché par les parties de la génération, n'eût point rencontré sa compagne, ou se fût répandu dans une autre espèce, monsieur Holmes, que devenait le genre humain ? il eût été enveloppé dans la dépuración<sup>2</sup> générale de l'univers ; et cet être orgueilleux qui s'appelle homme, dissous et dispersé entre les molécules de la matière, serait resté, peut-être pour toujours, au nombre des possibles<sup>3</sup>.

« S'il n'y avait jamais eu d'êtres informes, vous ne manqueriez pas de prétendre qu'il n'y en aura jamais, et que je me jette dans les hypothèses chimériques ; mais l'ordre n'est pas si parfait, continua Saunderson, qu'il ne paraisse encore de temps en temps des productions monstrueuses. » Puis, se tournant en face du ministre, il ajouta : « Voyez-moi bien, monsieur Holmes, je n'ai point d'yeux<sup>4</sup>. Qu'avions-nous fait à Dieu, vous et moi, l'un pour avoir cet organe, l'autre pour en être privé ? »

Saunderson avait l'air si vrai et si pénétré en prononçant ces mots, que le ministre et le reste de l'assemblée ne purent s'empêcher de partager sa douleur, et se

---

1. Ce passage « évolutionniste » est d'autant plus audacieux que le processus est appliqué à l'homme au paragraphe suivant. Plus tard, Lamarck\* et Darwin\* iront beaucoup plus loin en élaborant les théories scientifiques de la sélection naturelle et du transformisme. 2. Terme employé par Buffon\*. Dans le tome II de son *Histoire naturelle* paru en 1749, il met en évidence la « chaîne des êtres » mais exclut l'homme de son examen. 3. Hasard et nécessité, un thème que romance par exemple Jacques le Fataliste. 4. Saunderson ne souffrait en fait d'aucune malformation congénitale mais est devenu aveugle, vers un an, à la suite d'une variole.

mirent à pleurer amèrement sur lui. L'aveugle s'en aperçut. « Monsieur Holmes, dit-il au ministre, la bonté de votre cœur m'était bien connue, et je suis très sensible à la preuve que vous m'en donnez dans ces derniers moments : mais si je vous suis cher, ne m'enviez pas en mourant la consolation de n'avoir jamais affligé personne. »

¶ Puis reprenant un ton un peu plus ferme, il ajouta : « Je conjecture donc que, dans le commencement où la matière en fermentation faisait éclore l'univers, mes semblables étaient fort communs. Mais pourquoi n'assurerais-je pas des mondes ce que je crois des animaux ? Combien de mondes estropiés, manqués, se sont dissipés, se reforment et se dissipent peut-être à chaque instant dans des espaces éloignés, où je ne touche point, et où vous ne voyez pas, mais où le mouvement continue et continuera de combiner des amas de matière, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque arrangement dans lequel ils puissent persévérer ? O philosophes ! transportez-vous donc avec moi sur les confins de cet univers, au delà du point où je touche, et où vous voyez des êtres organisés ; promenez-vous sur ce nouvel océan, et cherchez à travers ses agitations irrégulières quelques vestiges de cet être intelligent dont vous admirez ici la sagesse.

« Mais à quoi bon vous tirer de votre élément ? Qu'est-ce que ce monde, monsieur Holmes ? un composé sujet à des révolutions, qui toutes indiquent une tendance continue à la destruction ; une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent et disparaissent ; une symétrie passagère ; un ordre momentané. Je vous reprochais tout à l'heure d'estimer la perfection des choses par votre capacité ; et je pourrais vous accuser ici d'en mesurer la durée sur celle de vos jours. Vous jugez de l'existence successive du monde, comme la mouche éphémère de la vôtre <sup>1</sup>. Le monde est éternel pour vous,

---

1. Diderot poursuit et approfondit ses réflexions sur ce sujet à travers toute son œuvre, notamment dans *Le Rêve de D'Alembert* ou *L'Entretien entre d'Alembert et Diderot*.

comme vous êtes éternel pour l'être qui ne vit qu'un instant : encore l'insecte est-il plus raisonnable que vous. Quelle suite prodigieuse de générations d'éphémères atteste votre éternité ! quelle tradition immense ! Cependant nous passerons tous, sans qu'on puisse assigner ni l'étendue réelle que nous occupions, ni le temps précis que nous aurons duré. Le temps, la matière et l'espace ne sont peut-être qu'un point<sup>1</sup>. »]

Saunderson s'agita dans cet entretien un peu plus que son état ne le permettait ; il lui survint un accès de délire<sup>2</sup> qui dura quelques heures, et dont il ne sortit que pour s'écrier : « *O Dieu de Clarke<sup>3</sup> et de Newton, prends pitié de moi !* » et mourir.

Ainsi finit Saunderson. Vous voyez, madame, que tous les raisonnements qu'il venait d'objecter au ministre n'étaient pas même capables de rassurer un aveugle. Quelle honte pour des gens qui n'ont pas de meilleures raisons que lui, qui voient, et à qui le spectacle étonnant de la nature annonce, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher des moindres étoiles, l'existence et la gloire de son auteur ! Ils ont des yeux, dont Saunderson était privé ; mais Saunderson avait une pureté de mœurs et une ingénuité de caractère qui leur manquent. Aussi ils vivent en aveugles, et Saunderson meurt comme s'il eût vu. La voix de la nature se fait entendre suffisamment à lui à travers les organes qui lui restent, et son témoignage n'en sera que plus fort contre ceux qui se ferment opiniâtement les oreilles et les yeux. Je demanderais volontiers si le vrai Dieu n'était pas encore mieux voilé pour Socrate\* par les ténèbres du paganisme, que pour Saunderson par la privation de la vue et du spectacle de la nature<sup>4</sup>.

---

1. L'idée et l'expression rappellent les deux infinis de Pascal (Pensée 199-72). 2. « Délire » suspect, juste au moment où Saunderson se met à parler de Dieu... 3. Clarke Samuel (1675-1729), philologue, théologien et philosophe anglais. Sa *Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu* (1705) a été traduite en français en 1717. 4. Adroite dérobade de Diderot ? Le discours de Saunderson qui tendait à l'athéisme, est ramené vers le déisme par ce « sermon ».

Je suis bien fâché, madame, que, pour votre satisfaction et la mienne, on ne nous ait pas transmis de cet illustre aveugle d'autres particularités intéressantes. Il y avait peut-être plus de lumières à tirer de ses réponses, que de toutes les expériences qu'on se propose. Il fallait que ceux qui vivaient avec lui fussent bien peu philosophes ! J'en excepte cependant son disciple, M. William Inchlif, qui ne vit Saunderson que dans ses derniers moments, et qui nous a recueilli ses dernières paroles, que je conseillerais à tous ceux qui entendent un peu l'anglais de lire en original dans un ouvrage imprimé à Dublin en 1747, et qui a pour titre : *The Life and character of Dr. Nicholas Saunderson late lucasian Professor of the mathematicks in the University of Cambridge ; by his disciple and friend William Inchlif, Esq.*<sup>1</sup>. Ils y remarqueront un agrément, une force, une vérité, une douceur qu'on ne rencontre dans aucun autre récit, et que je ne me flatte pas de vous avoir rendus, malgré tous les efforts que j'ai faits pour les conserver dans ma traduction.

Il épousa en 1713 la fille de M. Dickons, recteur de Boxworth, dans la contrée de Cambridge ; il en eut un fils et une fille qui vivent encore. Les derniers adieux qu'il fit à sa famille sont fort touchants. « Je vais, leur dit-il, où nous irons tous ; épargnez-moi des plaintes qui m'attendrissent. Les témoignages de douleur que vous me donnez me rendent plus sensible à ceux qui m'échappent. Je renonce sans peine à une vie qui n'a été pour moi qu'un long désir et qu'une privation continuelle. Vivez aussi vertueux et plus heureux, et apprenez à mourir aussi tranquilles. » Il prit ensuite la main de sa femme qu'il tint un moment serrée entre

---

L'expression « vrai Dieu », à la fois orthodoxe et floue, permet à Diderot de jouer sur l'ambiguïté. Il sauvegarde les apparences et désarme la censure : il semble rendre hommage à la religion établie dont il vient de saper les fondements.

1. Mystification de Diderot qui indignera la Royal Society de Londres, choquée que Diderot prête des propos impies à un de ses membres.

les siennes : il se tourna le visage de son côté, comme s'il eût cherché à la voir ; il bénit ses enfants, les embrassa tous, et les pria de se retirer, parce qu'ils portaient à son âme des atteintes plus cruelles que les approches de la mort.

L'Angleterre est le pays des philosophes, des curieux, des systématiques ; cependant, sans M. Inchlif, nous ne saurions de Saunderson que ce que les hommes les plus ordinaires nous en auraient appris ; par exemple, qu'il reconnaissait les lieux où il avait été introduit une fois, au bruit des murs et du pavé, lorsqu'ils en faisaient, et cent autres choses de la même nature qui lui étaient communes avec presque tous les aveugles. Quoi donc ! rencontre-t-on si fréquemment en Angleterre des aveugles du mérite de Saunderson ; et y trouve-t-on tous les jours des gens qui n'aient jamais vu, et qui fassent des leçons d'optique ?

On cherche à restituer la vue à des aveugles-nés ; mais si l'on y regardait de plus près, on trouverait, je crois, qu'il y a bien autant à profiter pour la philosophie en questionnant un aveugle de bon sens. On en apprendrait comment les choses se passent en lui, on les comparerait avec la manière dont elles se passent en nous, et l'on tirerait peut-être de cette comparaison la solution des difficultés qui rendent la théorie de la vision et des sens si embarrassée et si incertaine : mais je ne conçois pas, je l'avoue, ce que l'on espère d'un homme à qui l'on vient de faire une opération douloureuse sur un organe très délicat que le plus léger accident dérange, et qui trompe souvent ceux en qui il est sain et qui jouissent depuis longtemps de ses avantages. Pour moi, j'écouterai avec plus de satisfaction sur la théorie des sens un métaphysicien à qui les principes de la métaphysique, les éléments des mathématiques et la conformation des parties seraient familiers, qu'un homme sans éducation et sans connaissances, à qui l'on a restitué la vue par l'opération de la cataracte.



J'aurais moins de confiance dans les réponses d'une personne qui voit pour la première fois, que dans les découvertes d'un philosophe qui aurait bien médité son sujet dans l'obscurité ; ou, pour vous parler le langage des poètes, qui se serait crevé les yeux pour connaître plus aisément comment se fait la vision.

Si l'on voulait donner quelque certitude à des expériences, il faudrait du moins que le sujet fût préparé de longue main <sup>1</sup>, qu'on l'élevât, et peut-être qu'on le rendît philosophe ; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment que de faire un philosophe ; même quand on l'est : que sera-ce quand on ne l'est pas ? c'est bien pis quand on croit l'être. Il serait très à propos de ne commencer les observations que longtemps après l'opération. Pour cet effet, il faudrait traiter le malade dans l'obscurité, et s'assurer bien que sa blessure est guérie et que ses yeux sont sains. Je ne voudrais pas qu'on l'exposât d'abord au grand jour ; l'éclat d'une lumière vive nous empêche de voir ; que ne produirait-il point sur un organe qui doit être de la dernière sensibilité, n'ayant encore éprouvé aucune impression qui l'ait émoussé !

Mais ce n'est pas tout : ce serait encore un point fort délicat, que de tirer parti d'un sujet ainsi préparé, et que de l'interroger avec assez de finesse pour qu'il ne dît précisément que ce qui se passe en lui. Il faudrait que cet interrogatoire se fit en pleine académie ; ou plutôt, afin de n'avoir point de spectateurs superflus, n'inviter à cette assemblée que ceux qui le mériteraient par leurs connaissances philosophiques, anatomiques, etc... Les plus habiles gens et les meilleurs esprits ne seraient pas trop bons pour cela. Préparer et interroger un aveugle-né n'eût point

---

1. Diderot mène là une réflexion exemplaire sur le protocole expérimental : pour que l'expérience soit valide, il faut veiller à l'objectivité de l'enquête, contrôler les conditions matérielles de l'expérimentation, sélectionner le cobaye...



été une occupation indigne des talents réunis de Newton\*, Descartes\*, Locke\* et Leibniz\*.

Je finirai cette lettre, qui n'est déjà que trop longue, par une question qu'on a proposée il y a longtemps. Quelques réflexions sur l'état singulier de Saunderson m'ont fait voir qu'elle n'avait jamais été entièrement résolue. On suppose un aveugle de naissance qui soit devenu homme fait, et à qui on ait appris à distinguer, par l'attouchement, un cube et un globe de même métal et à peu près de même grandeur, en sorte que, quand il touche l'un et l'autre, il puisse dire quel est le cube et quel est le globe. On suppose que, le cube et le globe étant posés sur une table, cet aveugle vienne à jouir de la vue ; et l'on demande, si en les voyant sans les toucher, il pourra les discerner et dire quel est le cube et quel est le globe.

Ce fut M. Molineux\* qui proposa le premier cette question, et qui tenta de la résoudre. Il prononça que l'aveugle ne distinguerait point le globe du cube ; « car, dit-il, quoiqu'il ait appris par expérience de quelle manière le globe et le cube affectent son attouchement, il ne sait pourtant pas encore que ce qui affecte son attouchement de telle ou telle manière, doit frapper ses yeux de telle ou telle façon ; ni que l'angle avancé du cube qui presse sa main d'une manière inégale doive paraître à ses yeux tel qu'il paraît dans le cube. »

Locke, consulté sur cette question, dit : « Je suis tout à fait du sentiment de M. Molineux. Je crois que l'aveugle ne serait pas capable, à la première vue, d'assurer avec quelque confiance quel serait le cube et quel serait le globe, s'il se contentait de les regarder, quoiqu'en les touchant il pût les nommer et les distinguer sûrement par la différence de leurs figures, que l'attouchement lui ferait reconnaître. »

M. l'abbé de Condillac\*, dont vous avez lu l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* avec tant de plaisir et d'utilité, et dont je vous envoie, avec cette

lettre, l'excellent *Traité des systèmes*, a là-dessus un sentiment particulier<sup>1</sup>. Il est inutile de vous rapporter les raisons sur lesquelles il s'appuie ; ce serait vous envier le plaisir de relire un ouvrage où elles sont exposées d'une manière si agréable et si philosophique, que de mon côté je risquerais trop à les déplacer. Je me contenterai d'observer qu'elles tendent toutes à démontrer que l'aveugle-né ne voit rien, ou qu'il voit la sphère et le cube différents ; et que les conditions que ces deux corps soient de même métal et à peu près de même grosseur, qu'on a jugé à propos d'insérer dans l'énoncé de la question, y sont superflues, ce qui ne peut être contesté ; car, aurait-il pu dire, s'il n'y a aucune liaison essentielle entre la sensation de la vue et celle du toucher, comme MM. Locke et Molineux le prétendent, ils doivent convenir qu'on pourrait voir deux pieds de diamètre à un corps qui disparaîtrait sous la main. M. de Condillac ajoute cependant que si l'aveugle-né voit les corps, en discerne les figures, et qu'il hésite sur le jugement qu'il en doit porter, ce ne peut être que par des raisons métaphysiques assez subtiles que je vous expliquerai tout à l'heure.

Voilà donc deux sentiments différents sur la même question, et entre des philosophes de la première force. Il semblerait qu'après avoir été maniée par des gens tels que MM. Molineux, Locke et l'abbé de Condillac, elle ne doit plus rien laisser à dire ; mais il y a tant de faces sous lesquelles la même chose peut être considérée, qu'il ne serait pas étonnant qu'ils ne les eussent pas toutes épuisées.

Ceux qui ont prononcé que l'aveugle-né distinguerait le cube de la sphère ont commencé par supposer un fait qu'il importait peut-être d'examiner ; savoir si un aveugle-né, à qui on abattrait les cataractes, serait en état de se servir de ses yeux dans les premiers moments qui succèdent à l'opération. Ils ont dit seule-

---

1. Le passage cité par Diderot se trouve à la p. 57 de l'édition originale du traité de Condillac.

ment : « L'aveugle-né, comparant les idées de sphère et de cube qu'il a reçues par le toucher avec celles qu'il en prend par la vue, connaîtra nécessairement que ce sont les mêmes ; et il y aurait en lui bien de la bizarrerie de prononcer que c'est le cube qui lui donne, à la vue, l'idée de sphère et que c'est de la sphère que lui vient l'idée du cube. Il appellera donc sphère et cube, à la vue, ce qu'il appelait sphère et cube au toucher. »

Mais quelle a été la réponse et le raisonnement de leurs antagonistes ? Ils ont supposé pareillement que l'aveugle-né verrait aussitôt qu'il aurait l'organe sain ; ils ont imaginé qu'il en était d'un œil à qui l'on abaisse la cataracte comme un bras qui cesse d'être paralytique : il ne faut point d'exercice à celui-ci pour sentir, ont-ils dit, ni par conséquent à l'autre pour voir ; et ils ont ajouté : « Accordons à l'aveugle-né un peu plus de philosophie que vous ne lui en donnez, et après avoir poussé le raisonnement jusqu'où vous l'avez laissé, il continuera ; mais cependant, qui m'a assuré qu'en approchant de ces corps et en appliquant mes mains sur eux, ils ne tromperont pas subitement mon attente, et que le cube ne me renverra pas la sensation de la sphère, et la sphère celle du cube ? Il n'y a que l'expérience qui puisse m'apprendre s'il y a conformité de relation entre la vue et le toucher : ces deux sens pourraient être en contradiction dans leurs rapports, sans que j'en susse rien ; peut-être même croirais-je que ce qui se présente actuellement à ma vue n'est qu'une pure apparence, si l'on ne m'avait informé que ce sont là les mêmes corps que j'ai touchés. Celui-ci me semble, à la vérité, devoir être le corps que j'appelais cube ; et celui-là le corps que j'appelais sphère ; mais on ne me demande pas ce qu'il m'en semble, mais ce qui en est ; et je ne suis nullement en état de satisfaire à cette dernière question. »

Ce raisonnement, dit l'auteur de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, serait très embarrassant pour l'aveugle-né ; et je ne vois que l'expérience qui

puisse y fournir une réponse. Il y a toute apparence que M. l'abbé de Condillac ne veut parler ici que de l'expérience que l'aveugle-né réitérerait lui-même sur les corps par un second attouchement. Vous sentirez tout à l'heure pourquoi je fais cette remarque. Au reste, cet habile métaphysicien aurait pu ajouter qu'un aveugle-né devait trouver d'autant moins d'absurdité à supposer que deux sens pussent être en contradiction, qu'il imagine qu'un miroir les y met en effet, comme je l'ai remarqué plus haut.

M. de Condillac observe ensuite que M. Molineux a embarrassé la question de plusieurs conditions qui ne peuvent ni prévenir ni lever les difficultés que la métaphysique formerait à l'aveugle-né. Cette observation est d'autant plus juste, que la métaphysique que l'on suppose à l'aveugle-né n'est point déplacée ; puisque, dans ces questions philosophiques, l'expérience doit toujours être censée se faire sur un philosophe, c'est-à-dire sur une personne qui saisisse, dans les questions qu'on lui propose, tout ce que le raisonnement et la condition de ses organes lui permettent d'y apercevoir.

Voilà, madame, en abrégé, ce qu'on a dit pour et contre sur cette question ; et vous allez voir, par l'examen que j'en ferai, combien ceux qui ont annoncé que l'aveugle-né verrait les figures et discernerait les corps, étaient loin de s'apercevoir qu'ils avaient raison ; et combien ceux qui le niaient avaient de raisons de penser qu'ils n'avaient point tort.

La question de l'aveugle-né, prise un peu plus généralement que M. Molineux ne l'a proposée, en embrasse deux autres que nous allons considérer séparément. On peut demander : 1° si l'aveugle-né verra aussitôt que l'opération de la cataracte sera faite ; 2° dans le cas qu'il voie, s'il verra suffisamment pour discerner les figures ; s'il sera en état de leur appliquer sûrement, en les voyant, les mêmes noms qu'il leur donnait au toucher ; et s'il aura la démonstration que ces noms leur conviennent.

L'aveugle-né verra-t-il immédiatement après la guérison de l'organe ? Ceux qui prétendent qu'il ne verra point, disent : « Aussitôt que l'aveugle-né jouit de la faculté de se servir de ses yeux, toute la scène qu'il a en perspective vient se peindre dans le fond de son œil. Cette image, composée d'une infinité d'objets rassemblés dans un fort petit espace, n'est qu'un amas confus de figures qu'il ne sera pas en état de distinguer les unes des autres. On est presque d'accord qu'il n'y a que l'expérience qui puisse lui apprendre à juger de la distance des objets, et qu'il est même dans la nécessité de s'en approcher, de les toucher, de s'en éloigner, de s'en rapprocher, et de les toucher encore, pour s'assurer qu'ils ne font point partie de lui-même, qu'ils sont étrangers à son être, et qu'il en est tantôt voisin et tantôt éloigné : pourquoi l'expérience ne lui serait-elle pas encore nécessaire pour les apercevoir ? Sans l'expérience, celui qui aperçoit des objets pour la première fois devrait s'imaginer, lorsqu'ils s'éloignent de lui, ou lui d'eux, au delà de la portée de sa vue, qu'ils ont cessé d'exister ; car il n'y a que l'expérience que nous faisons sur les objets permanents et que nous retrouvons à la même place où nous les avons laissés, qui nous constate leur existence continuée dans l'éloignement. C'est peut-être par cette raison que les enfants se consolent si promptement des jouets dont on les prive. On ne peut pas dire qu'ils les oublient promptement : car si l'on considère qu'il y a des enfants de deux ans et demi qui savent une partie considérable des mots d'une langue, et qu'il leur en coûte plus pour les prononcer que pour les retenir, on sera convaincu que le temps de l'enfance est celui de la mémoire. Ne serait-il pas plus naturel de supposer qu'alors les enfants s'imaginent que ce qu'ils cessent de voir a cessé d'exister<sup>1</sup>, d'autant plus que leur joie paraît mêlée d'admiration, lorsque les objets qu'ils ont perdus

---

1. Les recherches sur la psychologie infantine ont depuis confirmé cette hypothèse.



de vue viennent à reparaître ? Les nourrices les aident à acquérir la notion des êtres absents, en les exerçant à un petit jeu qui consiste à se couvrir et à se montrer subitement le visage. Ils ont, de cette manière, cent fois en un quart d'heure, l'expérience que ce qui cesse de paraître ne cesse pas d'exister. D'où il s'ensuit que c'est à l'expérience que nous devons la notion de l'existence continuée des objets ; que c'est par le toucher que nous acquérons celle de leur distance ; qu'il faut peut-être que l'œil apprenne à voir, comme la langue à parler ; qu'il ne serait pas étonnant que le secours d'un des sens fût nécessaire à l'autre, et que le toucher, qui nous assure de l'existence des objets hors de nous lorsqu'ils sont présents à nos yeux, est peut-être encore le sens à qui il est réservé de nous constater, je ne dis pas leurs figures et autres modifications, mais même leur présence. »

On ajoute à ces raisonnements les fameuses expériences de Cheselden\*. Le jeune homme à qui cet habile chirurgien abaissa les cataractes ne distingua, de longtemps, ni grandeurs, ni distances, ni situations, ni mêmes figures. Un objet d'un pouce mis devant son œil, et qui lui cachait une maison, lui paraissait aussi grand que la maison. Il avait tous les objets sur les yeux ; et ils lui semblaient appliqués à cet organe, comme les objets du tact le sont à la peau. Il ne pouvait distinguer ce qu'il avait jugé rond, à l'aide de ses mains, d'avec ce qu'il avait jugé angulaire ; ni discerner avec les yeux si ce qu'il avait senti être en haut ou en bas, était en effet en haut ou en bas. Il parvint, mais ce ne fut pas sans peine, à apercevoir que sa maison était plus grande que sa chambre, mais nullement à concevoir comment l'œil pouvait lui donner cette idée. Il lui fallut un grand nombre d'expériences réitérées pour s'assurer que la peinture représentait des corps solides ; et quand il se fut bien convaincu, à force de regarder des tableaux, que ce n'étaient point des surfaces seulement qu'il voyait, il y porta la main, et fut



bien étonné de ne rencontrer qu'un plan uni et sans aucune saillie : il demanda alors quel était le trompeur, du sens du toucher, ou du sens de la vue. Au reste, la peinture fit le même effet sur les sauvages, la première fois qu'ils en virent : ils prirent des figures peintes pour des hommes vivants, les interrogèrent, et furent tout surpris de n'en recevoir aucune réponse : cette erreur ne venait certainement pas en eux du peu d'habitude de voir<sup>1</sup>.

Mais que répondre aux autres difficultés ? qu'en effet, l'œil expérimenté d'un homme fait mieux voir les objets, que l'organe imbécile et tout neuf d'un enfant ou d'un aveugle de naissance à qui l'on vient d'abaisser les cataractes. Voyez, madame, toutes les preuves qu'en donne M. l'abbé de Condillac, à la fin de son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, où il se propose en objection les expériences faites par Cheselden et rapportées par M. de Voltaire. Les effets de la lumière sur un œil qui en est affecté pour la première fois, et les conditions requises dans les humeurs de cet organe, la cornée, le cristallin, etc..., y sont exposés avec beaucoup de netteté et de force, et ne permettent guère de douter que la vision ne se fasse très imparfaitement dans un enfant qui ouvre les yeux pour la première fois, ou dans un aveugle à qui l'on vient de faire l'opération.

Il faut donc convenir que nous devons apercevoir dans les objets une infinité de choses que l'enfant ni l'aveugle-né n'y aperçoivent point, quoiqu'elles se peignent également au fond de leurs yeux ; que ce n'est pas assez que les objets nous frappent, qu'il faut encore que nous soyons attentifs à leurs impressions ; que, par conséquent, on ne voit rien la première fois qu'on se

---

1. Diderot confond, dans ces exemples, des notions différentes. Dans le premier cas, il s'agit de comprendre comment les effets de perspective peuvent donner une profondeur à une image en deux dimensions. Dans le deuxième, il s'agit de distinguer la réalité et sa représentation par l'œuvre d'art.

sert de ses yeux ; qu'on n'est affecté, dans les premiers instants de la vision, que d'une multitude de sensations confuses qui ne se débrouillent qu'avec le temps et par la réflexion habituelle sur ce qui se passe en nous ; que c'est l'expérience seule qui nous apprend à comparer les sensations avec ce qui les occasionne<sup>1</sup> ; que les sensations n'ayant rien qui ressemble essentiellement aux objets, c'est à l'expérience à nous instruire sur des analogies qui semblent être de pure institution<sup>2</sup> : en un mot, on ne peut douter que le toucher ne serve beaucoup à donner à l'œil une connaissance précise de la conformité de l'objet avec la représentation qu'il en reçoit ; et je pense que, si tout ne s'exécutait pas dans la nature par des lois infiniment générales ; si, par exemple, la piqure de certains corps durs était douloureuse, et celle d'autres corps accompagnée de plaisir, nous mourrions sans avoir recueilli la cent millionième partie des expériences nécessaires à la conservation de notre corps et à notre bien-être.

Cependant je ne pense nullement que l'œil ne puisse s'instruire, ou, s'il est permis de parler ainsi, s'expérimenter de lui-même. Pour s'assurer, par le toucher, de l'existence et de la figure des objets, il n'est pas nécessaire de voir ; pourquoi faudrait-il toucher, pour s'assurer des mêmes choses par la vue ? Je connais tous les avantages du tact ; et je ne les ai pas déguisés, quand il a été question de Saunderson ou de l'aveugle du Puitsaux ; mais je ne lui ai point reconnu celui-là. On conçoit sans peine que l'usage d'un des sens peut être perfectionné et accéléré par les observations de l'autre ; mais nullement qu'il y ait entre leurs fonctions une dépendance essentielle. Il y a assurément dans les corps des qualités que nous n'y apercevrons jamais sans l'at-touchement : c'est le tact qui nous instruit de la présence de certaines modifications insensibles aux yeux, qui ne

---

1. Diderot résume les idées de Locke\* et Condillac\* sur le développement de l'intelligence humaine.      2. Établies par les hommes et non naturelles.

les aperçoivent que quand ils ont été avertis par ce sens ; mais ces services sont réciproques ; et dans ceux qui ont la vue plus fine que le toucher, c'est le premier de ces sens qui instruit l'autre de l'existence d'objets et de modifications qui lui échapperaient par leur petitesse. Si l'on vous plaçait à votre insu, entre le pouce et l'index, un papier ou quelque autre substance unie, mince et flexible, il n'y aurait que votre œil qui pût vous informer que le contact de ces doigts ne se ferait pas immédiatement. J'observerai, en passant, qu'il serait infiniment plus difficile de tromper là-dessus un aveugle qu'une personne qui a l'habitude de voir.

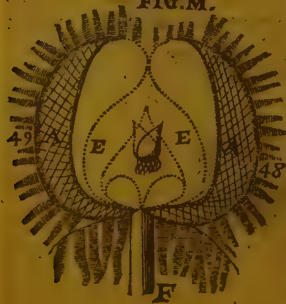
Un œil vivant et animé aurait sans doute de la peine à s'assurer que les objets extérieurs ne font pas partie de lui-même ; qu'il en est tantôt voisin, tantôt éloigné ; qu'ils sont figurés ; qu'ils sont plus grands les uns que les autres ; qu'ils ont de la profondeur, etc., mais je ne doute nullement qu'il ne les vît, à la longue, et qu'il ne les vît assez distinctement pour en discerner au moins les limites grossières. Le nier, ce serait perdre de vue la destination des organes ; ce serait oublier les principaux phénomènes de la vision ; ce serait se dissimuler qu'il n'y a point de peintre assez habile pour approcher de la beauté et de l'exactitude des miniatures qui se peignent dans le fond de nos yeux ; qu'il n'y a rien de plus précis que la ressemblance de la représentation à l'objet représenté ; que la toile de ce tableau n'est pas si petite ; qu'il n'y a nulle confusion entre les figures ; qu'elles occupent à peu près un demi-pouce en carré ; et que rien n'est plus difficile d'ailleurs que d'expliquer comment le toucher s'y prendrait pour enseigner à l'œil à apercevoir, si l'usage de ce dernier organe était absolument impossible sans le secours du premier.

Mais je ne m'en tiendrai pas à de simples présomptions ; et je demanderai si c'est le toucher qui apprend à l'œil à distinguer les couleurs. Je ne pense pas qu'on accorde au tact un privilège aussi extraordinaire : cela supposé, il s'ensuit que, si l'on présente à un aveugle



Concevez sa superficie A A, qui regarde les concavitez E E, comme vn rezeüil ou lácis assez épais & pressé, dont toutes les mailles sont autant de petits tuyaux par où les Esprits Animaux peuvent entrer, & qui regarde tout-

FIG. M.



jours vers la glande H; d'où sortent ces Esprits, se peuvent facilement tourner çà & là vers les divers points de cette glande; comme vous voyez qu'ils sont icy autrement tournez à l'endroit 48. qu'à l'endroit 49; Et pensez que de chaque partie de ce rezeüil il sort plusieurs filets fort déliés, dont les vns sont ordinaire-

Cette figure sera utilisée après fig. M.

H

Extrait de l'édition originale du *Discours de la Méthode*.  
Les penseurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles étudient attentivement la question du fonctionnement de l'œil.

à qui l'on vient de restituer la vue un cube noir, avec une sphère rouge, sur un grand fond blanc, il ne tardera pas à discerner les limites de ces figures.

Il tardera, pourrait-on me répondre, tout le temps nécessaire aux humeurs<sup>1</sup> de l'œil, pour se disposer convenablement : à la cornée, pour prendre la convexité requise à la vision ; à la prunelle, pour être susceptible de la dilatation et du rétrécissement qui lui sont propres ; aux filets de la rétine<sup>2</sup>, pour n'être ni trop ni trop peu sensibles à l'action de la lumière ; au cristallin, pour s'exercer aux mouvements en avant et en arrière qu'on lui soupçonne ; ou aux muscles, pour bien remplir leurs fonctions ; aux nerfs optiques, pour s'accoutumer à transmettre la sensation ; au globe entier de l'œil, pour se prêter à toutes les dispositions nécessaires, et à toutes les parties qui le composent, pour concourir à l'exécution de cette miniature dont on tire si bon parti, quand il s'agit de démontrer que l'œil s'expérimentera de lui-même.

J'avoue que, quelque simple que soit le tableau que je viens de présenter à l'œil d'un aveugle-né, il n'en distinguera bien les parties que quand l'organe réunira toutes les conditions précédentes ; mais c'est peut-être l'ouvrage d'un moment ; et il ne serait pas difficile, en appliquant le raisonnement qu'on vient de m'objecter à une machine un peu composée, à une montre, par exemple, de démontrer, par le détail de tous les mouvements qui se passent dans le tambour, la fusée, les roues, les palettes, le balancier<sup>3</sup>, etc., qu'il faudra

---

1. Humeur : toute substance fluide élaborée par un organisme animal : sang, lymphe... L'œil contient une humeur aqueuse et une humeur vitrée. La précision dans le lexique employé et la description physiologique révèlent, une fois de plus, le goût de Diderot pour la médecine et ses nombreuses lectures en ce domaine. 2. Les terminaisons nerveuses. 3. Fusée, tambour, roues, palettes, balancier sont les termes techniques qui désignent différentes parties de la montre. Celle-ci a connu d'importants perfectionnements au XVIII<sup>e</sup> siècle grâce en particulier à des inventeurs français comme Leroy. Diderot est passionné par les « arts mécaniques », comme le montrent les planches de l'*Encyclopédie*.



quinze jours à l'aiguille pour parcourir l'espace d'une seconde. Si on répond que ces mouvements sont simultanés, je répliquerai qu'il en est peut-être de même de ceux qui se passent dans l'œil, quand il s'ouvre pour la première fois, et de la plupart des jugements qui se font en conséquence. Quoi qu'il en soit de ces conditions qu'on exige dans l'œil pour être propre à la vision, il faut convenir que ce n'est point le toucher qui les lui donne, que cet organe les acquiert de lui-même ; et que, par conséquent, il parviendra à distinguer les figures qui s'y peindront, sans le secours d'un autre sens.

Mais encore une fois, dira-t-on, quand en sera-t-il là ? Peut-être beaucoup plus promptement qu'on ne pense. Lorsque nous allâmes visiter ensemble le cabinet du Jardin Royal\*, vous souvenez-vous, madame, de l'expérience du miroir concave, et de la frayeur que vous eûtes lorsque vous vîtes venir à vous la pointe d'une épée avec la même vitesse que la pointe de celle que vous aviez à la main s'avancait vers la surface du miroir ? Cependant vous aviez l'habitude de rapporter au delà des miroirs tous les objets qui s'y peignent. L'expérience n'est donc ni si nécessaire, ni même si infailible qu'on le pense, pour apercevoir les objets ou leurs images où elles sont<sup>1</sup>. Il n'y a pas jusqu'à votre perroquet qui ne m'en fournît une preuve. La première fois qu'il se vit dans une glace, il en approcha son bec, et ne se rencontrant pas lui-même qu'il prenait pour son semblable, il fit le tour de la glace. Je ne veux point donner au témoignage du perroquet plus de force qu'il n'en a ; mais c'est une expérience animale où le préjugé ne peut avoir de part.

Cependant, m'assurât-on qu'un aveugle-né n'a rien distingué pendant deux mois<sup>2</sup>, je n'en serais point étonné. J'en conclurai seulement la nécessité de l'expérience de l'organe, mais nullement la nécessité de l'at-

---

1. L'illusion d'optique peut emporter la conviction et troubler le raisonnement. 2. Cette durée de deux mois est le délai de mise au point supposé par Condillac.



touchement pour l'expérimenter. Je n'en comprendrai que mieux combien il importe de laisser séjourner quelque temps un aveugle-né dans l'obscurité, quand on le destine à des observations ; de donner à ses yeux la liberté de s'exercer, ce qu'il fera plus commodément dans les ténèbres qu'au grand jour ; et de ne lui accorder, dans les expériences, qu'une espèce de crépuscule, ou de se ménager, du moins dans le lieu où elles se feront, l'avantage d'augmenter ou de diminuer à discrétion la clarté. On ne me trouvera que plus disposé à convenir que ces sortes d'expériences seront toujours très difficiles et très incertaines ; et que le plus court en effet, quoiqu'en apparence le plus long, c'est de prémunir<sup>1</sup> le sujet de connaissances philosophiques qui le rendent capable de comparer les deux conditions par lesquelles il a passé, et de nous informer de la différence de l'état d'un aveugle et de celui d'un homme qui voit. Encore une fois, que peut-on attendre de précis de celui qui n'a aucune habitude de réfléchir et de revenir sur lui-même ; et qui, comme l'aveugle de Cheselden<sup>2</sup>, ignore les avantages de la vue, au point d'être insensible à sa disgrâce, et de ne point imaginer que la perte de ce sens nuise beaucoup à ses plaisirs ? Saunderson, à qui l'on ne refusera pas le titre de philosophe, n'avait certainement pas la même indifférence ; et je doute fort qu'il eût été de l'avis de l'auteur de l'excellent *Traité sur les Systèmes*. Je soupçonnerais volontiers le dernier de ces philosophes d'avoir donné lui-même dans un petit système<sup>3</sup>, lorsqu'il a prétendu « que, si la vie de l'homme n'avait été qu'une sensation non interrompue de plaisir ou de douleur, heureux dans un cas sans aucune idée de malheur, malheureux dans l'autre sans aucune idée de bonheur, il eût joui ou souffert ; et que, comme si telle eût été sa nature, il

---

1. Au sens étymologique, procurer avant expérience ces connaissances au sujet (voir le protocole défini *supra*). 2. Il avait opéré un adolescent sans instruction. 3. Malgré le tour léger, le reproche venant de Diderot, adversaire de tout dogmatisme, n'est pas « petit ».

n'eût point regardé autour de lui pour découvrir si quelque être veillait à sa conservation, ou travaillait à lui nuire ; que c'est le passage alternatif de l'un à l'autre de ces états, qui l'a fait réfléchir, etc... »

Croyez-vous, madame, qu'en descendant de perceptions claires en perceptions claires (car c'est la manière de philosopher de l'auteur, et la bonne), il fût jamais parvenu à cette conclusion ? Il n'en est pas du bonheur et du malheur ainsi que des ténèbres et de la lumière : l'un ne consiste pas dans une privation pure et simple de l'autre. Peut-être eussions-nous assuré que le bonheur ne nous était pas moins essentiel que l'existence et la pensée, si nous en eussions joui sans aucune altération ; mais je n'en peux pas dire autant du malheur. Il eût été très naturel de le regarder comme un état forcé, de se sentir innocent, de se croire pourtant coupable, et d'accuser ou d'excuser la nature, tout comme on fait.

M. l'abbé de Condillac pense-t-il qu'un enfant ne se plaigne quand il souffre, que parce qu'il n'a pas souffert sans relâche depuis qu'il est au monde ? S'il me répond « qu'exister et souffrir ce serait la même chose pour celui qui aurait toujours souffert ; et qu'il n'imaginerait pas qu'on pût suspendre sa douleur sans détruire son existence » ; peut-être, lui répliquerai-je, l'homme malheureux sans interruption n'eût pas dit : Qu'ai-je fait, pour souffrir ? mais qui l'eût empêché de dire : Qu'ai-je fait, pour exister ? Cependant je ne vois pas pourquoi il n'eût point eu les deux verbes synonymes, *j'existe* et *je souffre*, l'un pour la prose, et l'autre pour la poésie, comme nous avons les deux expressions, *je vis* et *je respire*. Au reste, vous remarquerez mieux que moi, madame, que cet endroit de M. l'abbé de Condillac est très parfaitement écrit ; et je crains bien que vous ne disiez, en comparant ma critique avec sa réflexion<sup>1</sup>,

---

1. Diderot s'efforce de toujours garder une distance critique vis-à-vis de lui-même afin d'éviter tout dogmatisme. Il délègue parfois à un interlocuteur le soin de cette remise en question, au neveu de Rameau par exemple.

que vous aimez mieux encore une erreur de Montaigne qu'une vérité de Charron\*.

Et toujours des écarts<sup>1</sup>, me direz-vous. Oui, madame, c'est la condition de notre traité. Voici maintenant mon opinion sur les deux questions précédentes. Je pense que la première fois que les yeux de l'aveugle-né s'ouvriront à la lumière, il n'apercevra rien du tout ; qu'il faudra quelque temps à son œil pour s'expérimenter : mais qu'il s'expérimentera de lui-même, et sans le secours du toucher ; et qu'il parviendra non seulement à distinguer les couleurs, mais à discerner au moins les limites grossières des objets. Voyons à présent si, dans la supposition qu'il acquit cette aptitude dans un temps fort court, ou qu'il l'obtint en agitant ses yeux dans les ténèbres où l'on aurait eu l'attention de l'enfermer et de l'exhorter à cet exercice pendant quelque temps après l'opération et avant les expériences ; voyons, dis-je, s'il reconnaîtrait à la vue les corps qu'il aurait touchés, et s'il serait en état de leur donner les noms qui leur conviennent. C'est la dernière question qui me reste à résoudre.

Pour m'en acquitter d'une manière qui vous plaise, puisque vous aimez la méthode, je distinguerai plusieurs sortes de personnes, sur lesquelles les expériences peuvent se tenter. Si ce sont des personnes grossières, sans éducation, sans connaissances, et non préparées, je pense que, quand l'opération de la cataracte aura parfaitement détruit le vice de l'organe, et que l'œil sera sain, les objets s'y peindront très distinctement ; mais que, ces personnes n'étant habituées à aucune sorte de raisonnement, ne sachant ce que c'est que sensation, idée ; n'étant point en état de comparer les représentations qu'elles ont reçues par le toucher avec celles qui leur viennent par les yeux, elles prononceront : Voilà un rond, voilà un carré, sans qu'il y ait de fond à faire sur leur jugement ; ou même elles

---

1. Diderot aime précisément Montaigne parce qu'il cultive, comme lui, la digression...

conviendront ingénument qu'elles n'aperçoivent rien dans les objets qui se présentent à leur vue qui ressemble à ce qu'elles ont touché.

Il y a d'autres personnes qui, comparant les figures qu'elles apercevront aux corps avec celles qui faisaient impression sur leurs mains, et appliquant par la pensée leur attouchement sur ces corps qui sont à distance, diront de l'un que c'est un carré, et de l'autre que c'est un cercle, mais sans trop savoir pourquoi ; la comparaison des idées qu'elles ont prises par le toucher avec celles qu'elles reçoivent par la vue, ne se faisant pas en elles assez distinctement pour les convaincre de la vérité de leur jugement.

Je passerai, madame, sans digression, à un métaphysicien sur lequel on tenterait l'expérience. Je ne doute nullement que celui-ci ne raisonnât dès l'instant où il commencerait à apercevoir distinctement les objets, comme s'il les avait vus toute sa vie ; et qu'après avoir comparé les idées qui lui viennent par les yeux avec celles qu'il a prises par le toucher, il ne dît, avec la même assurance que vous et moi : « Je serais fort tenté de croire que c'est ce corps que j'ai toujours nommé cercle, et que c'est celui-ci que j'ai toujours appelé carré ; mais je me garderai bien de prononcer que cela est ainsi <sup>1</sup>. Qui m'a révélé que, si j'en approchais, ils ne disparaîtraient pas sous mes mains ? Que sais-je si les objets de ma vue sont destinés à être aussi les objets de mon attouchement ? J'ignore si ce qui m'est visible est palpable ; mais quand je ne serais point dans cette incertitude, et que je croirais sur la parole des personnes qui m'environnent, que ce que je vois est réellement ce que j'ai touché, je n'en serais guère plus avancé. Ces objets pourraient fort bien se transformer dans mes mains, et me renvoyer, par le tact, des sensations toutes contraires à celles que j'en éprouve par la vue. Messieurs, ajouterait-il, ce corps me semble le

---

1. Modèle de prudence scientifique : on ne peut affirmer que ce qu'on a vérifié. Et aussi habitude rhétorique !

carré, celui-ci, le cercle ; mais je n'ai aucune science qu'ils soient tels au toucher qu'à la vue. »

Si nous substituons un géomètre au métaphysicien, Saunderson à Locke, il dira comme lui que, s'il en croit ses yeux, des deux figures qu'il voit, c'est celle-là qu'il appelait carré, et celle-ci qu'il appelait cercle : « car je m'aperçois, ajouterait-il, qu'il n'y a que la première où je puisse arranger les fils et placer les épingles à grosse tête, qui marquaient les points angulaires du carré ; et qu'il n'y a que la seconde à laquelle je puisse inscrire ou circonscrire les fils qui m'étaient nécessaires pour démontrer les propriétés du cercle<sup>1</sup>. Voilà donc un cercle ! voilà donc un carré ! Mais, aurait-il continué avec Locke, peut-être que, quand j'appliquerai mes mains sur ces figures, elles se transformeront l'une en l'autre, de manière que la même figure pourrait me servir à démontrer aux aveugles les propriétés du cercle, et à ceux qui voient, les propriétés du carré. Peut-être que je verrais un carré, et qu'en même temps je sentirais un cercle. Non, aurait-il repris ; je me trompe. Ceux à qui je démontrerais les propriétés du cercle et du carré n'avaient pas les mains sur mon abaque et ne touchaient pas les fils que j'avais tendus et qui limitaient mes figures ; cependant ils me comprenaient. Ils ne voyaient donc pas un carré, quand je sentais un cercle ; sans quoi nous ne nous fussions jamais entendus ; je leur eusse tracé une figure, et démontré les propriétés d'une autre ; je leur eusse donné une ligne droite pour un arc de cercle, et un arc de cercle pour une ligne droite. Mais puisqu'ils m'entendaient tous, tous les hommes voient donc les uns comme les autres : je vois donc carré ce qu'ils voyaient carré, et circulaire ce qu'ils voyaient circulaire. Ainsi voilà ce que j'ai toujours nommé carré, et voilà ce que j'ai toujours nommé cercle. »

J'ai substitué le cercle à la sphère, et le carré au cube

---

1. Modèle de raisonnement hypothético-déductif, fondé sur les propriétés des figures. « Saunderson » (c'est évidemment Diderot qui s'exprime ici) le contrôle ensuite par un raisonnement par l'absurde.



parce qu'il y a toute apparence que nous ne jugeons des distances que par l'expérience ; et conséquemment, que celui qui se sert de ses yeux pour la première fois ne voit que des surfaces, et qu'il ne sait ce que c'est que saillie ; la saillie d'un corps à la vue consistant en ce que quelques-uns de ses points paraissent plus voisins de nous que les autres.

Mais quand l'aveugle-né jugerait, dès la première fois qu'il voit, de la saillie et de la solidité des corps, et qu'il serait en état de discerner, non seulement le cercle du carré, mais aussi la sphère du cube, je ne crois pas pour cela qu'il en fût de même de tout autre objet plus composé. Il y a bien de l'apparence que l'aveugle-née de M. de Réaumur\* a discerné les couleurs les unes des autres mais il y a trente à parier contre un qu'elle a prononcé au hasard sur la sphère et sur le cube ; et je tiens pour certain, qu'à moins d'une révélation, il ne lui a pas été possible de reconnaître ses gants, sa robe de chambre et son soulier. Ces objets sont chargés d'un si grand nombre de modifications ; il y a si peu de rapports entre leur forme totale et celle des membres qu'ils sont destinés à orner ou à couvrir que c'eût été un problème cent fois plus embarrassant pour Saunderson, de déterminer l'usage de son bonnet carré, que pour M. d'Alembert\* ou Clairaut, celui de retrouver l'usage de ses tables.

Saunderson n'eût pas manqué de supposer qu'il règne un rapport géométrique entre les choses et leur usage ; et conséquemment il eût aperçu en deux ou trois analogies, que sa calotte était faite pour sa tête : il n'y a là aucune forme arbitraire qui tendît à l'égarer. Mais qu'eût-il pensé des angles et de la houppe de son bonnet carré ? À quoi bon cette touffe ? pourquoi plutôt quatre angles que six ? se fût-il demandé ; et ces deux modifications, qui sont pour nous une affaire d'ornement, auraient été pour lui la source d'une foule de raisonnements absurdes, ou plutôt l'occasion d'une excellente satire de ce que nous appelons le bon goût.



En pesant mûrement les choses, on avouera que la différence qu'il y a entre une personne qui a toujours vu, mais à qui l'usage d'un objet est inconnu, et celle qui connaît l'usage d'un objet, mais qui n'a jamais vu, n'est pas à l'avantage de celle-ci : cependant, croyez-vous, madame, que si l'on vous montrait aujourd'hui, pour la première fois, une garniture, vous parvinssiez jamais à deviner que c'est un ajustement<sup>1</sup>, et que c'est un ajustement de tête ? Mais, s'il est d'autant plus difficile à un aveugle-né, qui voit pour la première fois, de bien juger des objets selon qu'ils ont un plus grand nombre de formes, qui l'empêcherait de prendre un observateur tout habillé et immobile dans un fauteuil placé devant lui pour un meuble ou pour une machine, et un arbre dont l'air agiterait les feuilles et les branches, pour un être se mouvant, animé et pensant ? Madame, combien nos sens nous suggèrent de choses ; et que nous aurions de peine, sans nos yeux, à supposer qu'un bloc de marbre ne pense ni ne sent !

Il reste donc pour démontré, que Saunderson aurait été assuré qu'il ne se trompait pas dans le jugement qu'il venait de porter du cercle et du carré seulement ; et qu'il y a des cas où le raisonnement et l'expérience des autres peuvent éclairer la vue sur la relation du toucher, et l'instruire que ce qui est tel pour l'œil, est tel aussi pour le tact.

Il n'en serait cependant pas moins essentiel, lorsqu'on se proposerait la démonstration de quelque proposition d'éternelle vérité, comme on les appelle, d'éprouver sa démonstration, en la privant du témoignage des sens ; car vous apercevez bien, madame, que, si quelqu'un prétendait vous prouver que la projection de deux lignes parallèles sur un tableau doit se faire par deux lignes convergentes, parce que deux

---

1. « Ajustement » : vêtement, parure.

allées paraissaient telles, il oublierait que la proposition est vraie pour un aveugle comme pour lui<sup>1</sup>.

Mais la supposition précédente de l'aveugle-né en suggère deux autres, l'une d'un homme qui aurait vu dès sa naissance, et qui n'aurait point eu le sens du toucher, et l'autre d'un homme en qui le sens de la vue et du toucher seraient perpétuellement en contradiction. On pourrait demander du premier si, lui restituant le sens qui lui manque, et lui ôtant le sens de la vue par un bandeau, il reconnaîtrait les corps au toucher. Il est évident que la géométrie, en cas qu'il fût instruit, lui fournirait un moyen infaillible de s'assurer si les témoignages des deux sens sont contradictoires ou non. Il n'aurait qu'à prendre le cube ou la sphère entre ses mains, en démontrer à quelqu'un les propriétés, et prononcer, si on le comprend, qu'on voit cube ce qu'il sent cube, et que c'est par conséquent le cube qu'il tient. Quant à celui qui ignorerait cette science, je pense qu'il ne lui serait pas plus facile de discerner, par le toucher, le cube de la sphère, qu'à l'aveugle de M. Molineux de les distinguer par la vue.

À l'égard de celui en qui les sensations de la vue et du toucher seraient perpétuellement contradictoires, je ne sais ce qu'il penserait des formes, de l'ordre, de la symétrie, de la beauté, de la laideur, etc... Selon toute apparence, il serait, par rapport à ces choses, ce que nous sommes relativement à l'étendue et à la durée réelles des êtres. Il prononcerait, en général, qu'un corps a une forme ; mais il devrait avoir du penchant à croire que ce n'est ni celle qu'il voit ni celle qu'il sent. Un tel homme pourrait bien être mécontent de ses sens ; mais ses sens ne seraient ni contents ni mécontents des objets. S'il était tenté d'en accuser un de fausseté, je crois que ce serait au toucher qu'il s'en prendrait. Cent circonstances l'inclineraient à penser

---

1. Le raisonnement géométrique doit pouvoir se passer du recours aux figures.

que la figure des objets change plutôt par l'action de ses mains sur eux, que par celle des objets sur ses yeux. Mais en conséquence de ces préjugés, la différence de dureté et de mollesse, qu'il observerait dans les corps, serait fort embarrassante pour lui.

Mais de ce que nos sens ne sont pas en contradiction sur les formes, s'ensuit-il qu'elles nous soient mieux connues ? Qui nous a dit que nous n'avons point affaire à des faux témoins ? Nous jugeons pourtant. Hélas ! madame, quand on a mis les connaissances humaines dans la balance de Montaigne<sup>1</sup>, on n'est pas éloigné de prendre sa devise. Car que savons-nous ? ce que c'est que la matière ? nullement ; ce que c'est que l'esprit et la pensée ? encore moins ; ce que c'est que le mouvement, l'espace et la durée ? point du tout ; des vérités géométriques ? Interrogez des mathématiciens de bonne foi, et ils vous avoueront que leurs propositions sont toutes identiques, et que tant de volumes sur le cercle, par exemple, se réduisent à nous répéter en cent mille façons différentes que c'est une figure où toutes les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales. Nous ne savons donc presque rien ; cependant, combien d'écrits dont les auteurs ont tous prétendu savoir quelque chose ! Je ne devine pas pourquoi le monde ne s'ennuie point de lire et de ne rien apprendre, à moins que ce soit par la même raison qu'il y a deux heures que j'ai l'honneur de vous entretenir, sans m'ennuyer et sans vous rien dire.

Je suis avec un profond respect,

Madame

Votre très humble et très obéissant serviteur,

\*\*\*

---

1. Le doute critique de Montaigne intéresse particulièrement Diderot.

## ADDITIONS À LA LETTRE SUR LES AVEUGLES

Je vais jeter sans ordre, sur le papier, des phénomènes<sup>1</sup> qui ne m'étaient pas connus, et qui serviront de preuves ou de réfutation à quelques paragraphes de ma *Lettre sur les aveugles*. Il y a trente-trois à trente-quatre ans que je l'écrivais<sup>2</sup> ; je l'ai relue sans partialité, et je n'en suis pas trop mécontent. Quoique la première partie m'en ait paru plus intéressante que la seconde, et que j'aie senti que celle-là pouvait être un peu plus étendue et celle-ci beaucoup plus courte, je les laisserai l'une et l'autre telles que je les ai faites, de peur que la page du jeune homme n'en devînt pas meilleure par la retouche du vieillard. Ce qu'il y a de supportable dans les idées et dans l'expression, je crois que je le chercherais inutilement aujourd'hui, et je crains d'être également incapable de corriger ce qu'il y a de répréhensible. Un peintre célèbre de nos jours<sup>3</sup> emploie les dernières années de sa vie à gâter les chefs-d'œuvre qu'il a produits dans la vigueur de son âge. Je ne sais si les défauts qu'il y remarque sont réels ; mais le talent qui les rectifierait, ou il ne l'eut jamais s'il

---

1. Événements, faits dignes d'observation. 2. Les *Additions* sont rédigées en 1782 ou 1783. 3. Quentin La Tour (1704-1788), célèbre portraitiste et ami de Diderot qui voit en lui le modèle du peintre conscient dont la tête dirige la main. Atteint de troubles mentaux à partir de 1782, l'artiste se mit à gâter certaines de ses œuvres en voulant les retoucher. Diderot n'hésite pas à s'appuyer sur les exemples les plus contemporains ni à se juger lui-même avec une ironique lucidité.

porta les imitations de la nature jusqu'aux dernières limites de l'art, ou, s'il le posséda, il le perdit, parce que tout ce qui est de l'homme dépérit avec l'homme. Il vient un temps où le goût donne des conseils dont on reconnaît la justesse, mais qu'on n'a plus la force de suivre <sup>1</sup>.

C'est la pusillanimité <sup>2</sup> qui naît de la conscience de la faiblesse, ou la paresse, qui est une des suites de la faiblesse et de la pusillanimité, qui me dégoûte d'un travail qui nuirait plus qu'il ne servirait à l'amélioration de mon ouvrage.

*Solve senescentem mature sanus equum, ne  
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat.*

Horat. *Epistolar.* lib. I, *Epist.* 1, vers. 8, 9 <sup>3</sup>.

## PHÉNOMÈNES

I. Un artiste qui possède à fond la théorie de son art, et qui ne le cède à aucun autre dans la pratique, m'a assuré que c'était par le tact et non par la vue qu'il jugeait de la rondeur des pignons <sup>4</sup>; qu'il les faisait rouler doucement entre le pouce et l'index, et que c'était par l'impression successive qu'il discernait de légères inégalités qui échapperaient à son œil.

II. On m'a parlé d'un aveugle qui connaissait au toucher quelle était la couleur des étoffes.

III. J'en pourrais citer un qui nuance des bouquets avec cette délicatesse dont J.-J. Rousseau <sup>5</sup> se piquait lorsqu'il confiait à ses amis, sérieusement ou par plai-

---

1. Si « le goût est l'ouvrage de l'étude et du temps », le génie naît de dons naturels, de la « force de l'imagination et de l'activité de l'âme », selon l'article *Génie* de l'*Encyclopédie*. 2. Manque d'audace et d'esprit d'entreprise. 3. « Aie le bon sens de dételer à temps ton cheval qui vieillit, de peur qu'au milieu des rires, il ne bronche à la fin et ne fasse haleter ses flancs. » Horace, *Épîtres* I, 1, v. 8-9. 4. Roue dentée d'un engrenage. 5. Rousseau était l'ami intime de Diderot au moment de l'écriture de la *Lettre*. Ils se sont brouillés en 1757 ; en 1782, Diderot ajoute à son *Essai sur les règnes de Claude et Néron*, une longue et virulente diatribe contre Jean-Jacques.

santerie, le dessein d'ouvrir une école où il donnerait leçons aux bouquetières de Paris.

IV. La ville d'Amiens a vu un appareilleur<sup>1</sup> aveugle conduire un atelier nombreux avec autant d'intelligence que s'il avait joui de ses yeux.

V. L'usage des yeux ôtait à un clairvoyant la sûreté de la main ; pour se raser la tête, il écartait le miroir et se plaçait devant une muraille nue. L'aveugle qui n'aperçoit pas le danger en devient d'autant plus intrépide, et je ne doute point qu'il ne marchât d'un pas plus ferme sur des planches étroites et élastiques qui formeraient un pont sur un précipice. Il y a peu de personnes dont l'aspect des grandes profondeurs n'obscurcisse la vue<sup>2</sup>.

VI. Qui est-ce qui n'a pas connu ou entendu parler du fameux Daviel<sup>3</sup> ? J'ai assisté plusieurs fois à ses opérations. Il avait abattu la cataracte à un forgeron qui avait contracté cette maladie au feu continu de son fourneau ; et pendant les vingt-cinq années qu'il avait cessé de voir, il avait pris une telle habitude de s'en rapporter au toucher, qu'il fallait le maltraiter pour l'engager à se servir du sens qui lui avait été restitué ; Daviel lui disait en le frappant : Veux-tu regarder, bourreau !... Il marchait, il agissait ; tout ce que nous faisons les yeux ouverts, il le faisait, lui, les yeux fermés.

On pourrait en conclure que l'œil n'est pas aussi utile à nos besoins ni aussi essentiel à notre bonheur qu'on serait tenté de le croire. Quelle est la chose du monde dont une longue privation qui n'est suivie d'au-

---

1. Maître-maçon. 2. Exemple classique du vertige, utilisé par Montaigne, *Essais* II, 12 et Pascal, *Pensées* 82 (Brunschvicg), afin de démontrer le pouvoir de l'imagination sur la raison et sur le corps. 3. Diderot a pu assister, après avoir rédigé la *Lettre*, à plusieurs de ses opérations : Daviel\* n'abat pas la cataracte, selon la technique traditionnelle, mais pratique depuis 1745 l'extraction du cristallin, innovation que Diderot ne semble pas avoir comprise. Le chirurgien Louis (cf. article « Cataracte » de l'*Encyclopédie* cité p. 123) ne la mentionne pas davantage.



cune douleur ne nous rendît la perte indifférente, si le spectacle de la nature n'avait plus de charme pour l'aveugle de Daviel ? La vue d'une femme qui nous serait chère ? je n'en crois rien, quelle que soit la conséquence du fait que je vais raconter. On s'imagine que si l'on avait passé un long temps sans voir, on ne se laisserait point de regarder ; cela n'est pas vrai. Quelle différence entre la cécité momentanée et la cécité habituelle !

VII. La bienfaisance de Daviel conduisait, de toutes les provinces du royaume dans son laboratoire, des malades indigents qui venaient implorer son secours, et sa réputation y appelait une assemblée curieuse, instruite et nombreuse<sup>1</sup>. Je crois que nous en faisons partie le même jour M. Marmontel<sup>2</sup> et moi. Le malade était assis ; voilà sa cataracte enlevée ; Daviel pose sa main sur des yeux qu'il venait de rouvrir à la lumière. Une femme âgée, debout à côté de lui, montrait le plus vif intérêt au succès de l'opération ; elle tremblait de tous ses membres à chaque mouvement de l'opérateur. Celui-ci lui fait signe d'approcher, et la place à genoux en face de l'opéré ; il éloigne ses mains, le malade ouvre les yeux, il voit, il s'écrie : Ah ! c'est ma mère !... Je n'ai jamais entendu un cri plus pathétique ; il me semble que je l'entends encore. La vieille femme s'évanouit, les larmes coulent des yeux des assistants, et les aumônes tombent de leurs bourses<sup>3</sup>.

VIII. De toutes les personnes qui ont été privées de la vue presque en naissant, la plus surprenante qui ait

---

1. La bonne société du XVIII<sup>e</sup> siècle a le goût des sciences et ne perd pas une occasion de s'instruire en lisant des ouvrages de vulgarisation, en assistant à des conférences et à des démonstrations. 2. Marmontel (1723-1799), disciple de Voltaire, écrivain connu pour ses romans et particulièrement pour ses *Contes moraux*. 3. Diderot a le cœur sensible et la fibre paternelle, comme on peut le constater dans ses drames bourgeois, *Le Père de famille* ou *Le Fils naturel* ou dans sa célèbre étude des tableaux de Greuze sur le *Fils prodigue* (Salon de 1765).

existé et qui existera, c'est Mlle Mélanie de Salignac<sup>1</sup>, parente de M. de La Fargue, lieutenant général des armées du roi, vieillard qui vient de mourir âgé de quatre-vingt-onze ans, couvert de blessures et comblé d'honneurs ; elle est fille de Mme de Blacy, qui vit encore, et qui ne passe pas un jour sans regretter une enfant qui faisait le bonheur de sa vie et l'admiration de toutes ses connaissances. Mme de Blacy est une femme distinguée par l'éminence de ses qualités morales, et qu'on peut interroger sur la vérité de mon récit<sup>2</sup>. C'est sous sa dictée que je recueille de la vie de Mlle de Salignac les particularités qui ont pu m'échapper à moi-même pendant un commerce d'intimité<sup>3</sup> qui a commencé avec elle et avec sa famille en 1760, et qui a duré jusqu'en 1765, l'année de sa mort<sup>4</sup>.

Elle avait un grand fonds de raison, une douceur charmante, une finesse peu commune dans les idées, et de la naïveté. Une de ses tantes<sup>5</sup> invitait sa mère à venir l'aider à plaire à dix-neuf ostrogoths<sup>6</sup> qu'elle avait à dîner, et sa nièce disait : *Je ne conçois rien à ma chère tante ; pourquoi plaire à dix-neuf ostrogoths ? Pour moi, je ne veux plaire qu'à ceux que j'aime.*

Le son de la voix avait pour elle la même séduction ou la même répugnance que la physionomie pour celui qui voit. Un de ses parents<sup>7</sup>, receveur général des

1. Mélanie de Salignac était une nièce de Sophie Volland, amie de cœur et correspondante assidue de Diderot. Quand son père, M. Vallet de Salignac, fit faillite en 1762, sa mère prit le nom de Mme de Blacy. 2. Diderot aime à citer ses sources pour authentifier ses récits. 3. Fréquentation intime. 4. Dates un peu floues. Diderot a sans doute rencontré Mlle de Salignac plus tôt, vers 1755. Il en parle souvent dans ses lettres à Sophie Volland. La jeune fille, née en 1744, semble être morte en 1766, à 22 ans comme le signale Diderot plus loin. 5. Mme Le Gendre, autre sœur de Sophie Volland. 6. Homme ignorant, mal élevé, rustre. La raison naturelle de la jeune Mélanie ne saurait concevoir les conventions et hypocrisies sociales que Diderot philosophe raille souvent. 7. Vallet de Villeneuve, receveur général de finances pour l'Alsace et neveu de M. Vallet de Salignac, fut associé aux opérations frauduleuses et à la faillite de celui-ci. Il devait une importante somme d'argent à Sophie Volland.

finances, eut avec la famille un mauvais procédé auquel elle ne s'attendait pas, et elle disait avec surprise : *Qui l'aurait cru d'une voix aussi douce ?* Quand elle entendait chanter, elle distinguait des voix *brunes* et des voix *blondes*.

Quand on lui parlait, elle jugeait de la taille par la direction du son qui la frappait de haut en bas si la personne était grande, ou de bas en haut si la personne était petite<sup>1</sup>.

Elle ne se souciait pas de voir ; et un jour que je lui en demandais la raison : « C'est, me répondit-elle, que je n'aurais que mes yeux, au lieu que je jouis des yeux de tous ; c'est que, par cette privation, je deviens un objet continuel d'intérêt et de commisération ; à tout moment on m'oblige, et à tout moment je suis reconnaissante ; hélas ! si je voyais, bientôt on ne s'occuperait plus de moi. »

Les erreurs de la vue en avaient beaucoup diminué le prix pour elle. « Je suis, disait-elle, à l'entrée d'une longue allée ; il y a à son extrémité quelque objet : l'un de vous le voit en mouvement ; l'autre le voit en repos ; l'un dit que c'est un animal, l'autre que c'est un homme, et il se trouve, en approchant, que c'est une souche. Tous ignorent si la tour qu'ils aperçoivent au loin est ronde ou carrée. Je brave les tourbillons de la poussière, tandis que ceux qui m'entourent ferment les yeux et deviennent malheureux, quelquefois pendant une journée entière, pour ne les avoir pas assez tôt fermés. Il ne faut qu'un atome imperceptible pour les tourmenter cruellement... » À l'approche de la nuit, elle disait que notre règne allait finir, et que le sien allait commencer. On conçoit que, vivant dans les ténèbres avec l'habitude d'agir et de penser pendant

---

1. La *Lettre* note de même (p. 43) combien les aveugles sont habiles à se repérer dans l'espace, à estimer la distance et l'orientation d'une source sonore.

une nuit éternelle, l'insomnie qui nous est si fâcheuse ne lui était pas même importune<sup>1</sup>.

Elle ne me pardonnait pas d'avoir écrit que les aveugles, privés des symptômes de la souffrance, devaient être cruels<sup>2</sup>. « Et vous croyez, me disait-elle, que vous entendez la plainte comme moi ? — Il y a des malheureux qui savent souffrir sans se plaindre. — Je crois, ajoutait-elle, que je les aurais bientôt devinés, et que je ne les plaindrais que davantage. »

Elle était passionnée pour la lecture et folle de musique. « Je crois, disait-elle, que je ne me lasserai jamais d'entendre chanter ou jouer supérieurement d'un instrument, et quand ce bonheur-là serait, dans le ciel, le seul dont on jouirait, je ne serais pas fâchée d'y être. Vous pensiez juste lorsque vous assuriez de la musique que c'était le plus violent des beaux-arts, sans en excepter ni la poésie ni l'éloquence ; que Racine même ne s'exprimait pas avec la délicatesse d'une harpe ; que sa mélodie était lourde et monotone en comparaison de celle de l'instrument, et que vous aviez souvent désiré de donner à votre style la force et la légèreté des tons de Bach. Pour moi, c'est la plus belle des langues que je connaisse<sup>3</sup>. Dans les langues parlées, mieux on prononce, plus on articule ses syllabes ; au lieu que, dans la langue musicale, les sons les plus éloignés du grave à l'aigu et de l'aigu au grave, sont filés et se suivent imperceptiblement ; c'est pour ainsi dire une seule et longue syllabe, qui à chaque instant varie d'inflexion et d'expression. Tandis que la mélodie porte cette syllabe à mon oreille, l'harmonie en exécute sans confusion, sur une multitude d'instruments divers, deux, trois, quatre ou cinq, qui toutes

---

1. Déduction abusive... Diderot, comme souvent, se laisse emporter par l'intention démonstrative. 2. Voir *Lettre* p. 47 où Diderot avait tiré de ses prémisses, des déductions apparemment « logiques » mais non fondées en réalité. 3. Rousseau, dans son *Discours sur l'origine des langues*, fait de la musique la langue originelle de l'homme. La mélodie, selon lui, est la véritable langue de l'âme, celle qui dit l'émotion naturelle.

concourent à fortifier l'expression de la première, et les parties chantantes sont autant d'interprètes dont je me passerais bien, lorsque le symphoniste est homme de génie et qu'il sait donner du caractère à son chant.

« C'est surtout dans le silence de la nuit que la musique est expressive et délicieuse.

« Je me persuade que, distraits par leurs yeux, ceux qui voient ne peuvent ni l'écouter ni l'entendre comme je l'écoute et je l'entends<sup>1</sup>. Pourquoi l'éloge qu'on m'en fait me paraît-il pauvre et faible ? pourquoi n'en ai-je jamais pu parler comme je sens ? pourquoi m'arrêtai-je au milieu de mon discours, cherchant des mots qui peignent ma sensation sans les trouver ?<sup>2</sup> Est-ce qu'ils ne seraient pas encore inventés ? Je ne saurais comparer l'effet de la musique qu'à l'ivresse que j'éprouve lorsque, après une longue absence, je me précipite entre les bras de ma mère, que la voix me manque, que les membres me tremblent, que les larmes coulent, que les genoux se dérobent sous moi ; je suis comme si j'allais mourir de plaisir.<sup>3</sup> »

Elle avait le sentiment le plus délicat de la pudeur ; et quand je lui en demandai la raison : « C'est, me disait-elle, l'effet des discours de ma mère<sup>4</sup> ; elle m'a répété tant de fois que la vue de certaines parties du

---

1. La *Lettre* (p. 46) affirme déjà qu'un sens se développe plus finement quand il n'est pas gêné par l'exercice des autres. 2. Diderot se plaint souvent, comme Mélanie ici, de l'insuffisance des mots à dire la vivacité et les nuances des sensations et émotions ; « la langue du cœur, écrit-il à Sophie Volland, est mille fois plus variée que celle de l'esprit. » 3. Diderot est particulièrement attentif aux manifestations physiologiques des émotions. « Un être sensible, écrit-il dans *Le Rêve de D'Alembert*, est un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille (...), et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s'élève, (...) le frisson qui se répand, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrompt. » Dans ses romans, les personnages féminins peuvent être, comme Mlle de Salignac, dominés par leur sensibilité. Il avoue dans sa correspondance connaître aussi de semblables moments. 4. Morale acquise donc, ce qui permet à Diderot de ne pas démentir ce que disait la *Lettre* sur l'impudeur naturelle des aveugles.



corps invitait au vice ; et je vous avouerais, si j'osais, qu'il y a peu de temps que je l'ai comprise, et que peut-être il a fallu que je cessasse d'être innocente. »

Elle est morte d'une tumeur aux parties naturelles intérieures, qu'elle n'eut jamais le courage de déclarer.

Elle était, dans ses vêtements, dans son linge, sur sa personne, d'une netteté d'autant plus recherchée que, ne voyant point, elle n'était jamais assez sûre d'avoir fait ce qu'il fallait pour épargner à ceux qui voient le dégoût du vice opposé.

Si on lui versait à boire, elle connaissait, au bruit de la liqueur en tombant, lorsque son verre était assez plein. Elle prenait les aliments avec une circonspection et une adresse surprenantes.

Elle faisait quelquefois la plaisanterie de se placer devant un miroir pour se parer, et d'imiter toutes les mines d'une coquette qui se met sous les armes. Cette petite singerie était d'une vérité à faire éclater de rire.

On s'était étudié, dès sa plus tendre jeunesse, à perfectionner les sens qui lui restaient, et il est incroyable jusqu'où l'on y avait réussi. Le tact lui avait appris, sur les formes des corps, des singularités souvent ignorées de ceux qui avaient les meilleurs yeux.

Elle avait l'ouïe et l'odorat exquis ; elle jugeait, à l'impression de l'air, de l'état de l'atmosphère, si le temps était nébuleux ou serein, si elle marchait dans une place ou dans une rue, dans une rue ou dans un cul-de-sac, dans un lieu ouvert ou dans un lieu fermé, dans un vaste appartement ou dans une chambre étroite.

Elle mesurait l'espace circonscrit par le bruit de ses pieds ou le retentissement de sa voix. Lorsqu'elle avait parcouru une maison, la topographie lui en restait dans la tête, au point de prévenir les autres sur les petits dangers auxquels ils s'exposaient : *Prenez garde, disait-elle, ici la porte est trop basse ; là vous trouverez une marche.*

Elle remarquait dans les voix une variété qui nous



est inconnue, et lorsqu'elle avait entendu parler une personne quelquefois, c'était pour toujours.

Elle était peu sensible aux charmes de la jeunesse et peu choquée des rides de la vieillesse. Elle disait qu'il n'y avait que les qualités du cœur et de l'esprit qui fussent à redouter pour elle. C'était encore un des avantages de la privation de la vue, surtout pour les femmes. *Jamais, disait-elle, un bel homme ne me fera tourner la tête.*

Elle était confiante. Il était si facile, et il eût été si honteux de la tromper ! C'était une perfidie inexcusable de lui laisser croire qu'elle était seule dans un appartement.

Elle n'avait aucune sorte de terreur panique ; elle ressentait rarement de l'ennui ; la solitude lui avait appris à se suffire à elle-même. Elle avait observé que dans les voitures publiques, en voyage, à la chute du jour, on devenait silencieux. *Pour moi, disait-elle, je n'ai pas besoin de voir ceux avec qui j'aime à m'entretenir.*

De toutes les qualités, c'étaient le jugement sain, la douceur et la gaîté qu'elle prisait le plus.

Elle parlait peu et écoutait beaucoup : *Je ressemble aux oiseaux, disait-elle, j'apprends à chanter dans les ténèbres.*

En rapprochant ce qu'elle avait entendu d'un jour à l'autre, elle était révoltée de la contradiction de nos jugements : il lui paraissait presque indifférent d'être louée ou blâmée par des êtres si inconséquents.

On lui avait appris à lire avec des caractères découpés<sup>1</sup>. Elle avait la voix agréable ; elle chantait avec goût ; elle aurait volontiers passé sa vie au concert ou à l'Opéra ; il n'y avait guère que la musique bruyante qui l'ennuyât. Elle dansait à ravir ; elle jouait très bien du par-dessus de viole<sup>2</sup>, et elle avait tiré de ce talent un moyen de se faire rechercher des jeunes personnes

---

1. Haüy\* utilisera de même des caractères en relief. 2. Instrument le plus aigu de la famille des violes de gambe.

de son âge en apprenant les danses et les contredanses<sup>1</sup> à la mode.

C'était la plus aimée de ses frères et de ses sœurs. « Et voilà, disait-elle, ce que je dois encore à mes infirmités : on s'attache à moi par les soins qu'on m'a rendus et par les efforts que j'ai faits pour les reconnaître et pour les mériter. Ajoutez que mes frères et mes sœurs n'en sont point jaloux. Si j'avais des yeux, ce serait aux dépens de mon esprit et de mon cœur. J'ai tant de raisons pour être bonne ! que deviendrais-je si je perdais l'intérêt que j'inspire ? »

Dans le renversement de la fortune de ses parents<sup>2</sup>, la perte des maîtres fut la seule qu'elle regretta ; mais ils avaient tant d'attachement et d'estime pour elle, que le géomètre et le musicien la supplièrent avec instance d'accepter leurs leçons gratuitement, et elle disait à sa mère : *Maman, comment faire ? ils ne sont pas riches, et ils ont besoin de tout leur temps.*

On lui avait appris la musique par des caractères en relief qu'on plaçait sur des lignes éminentes<sup>3</sup> à la surface d'une grande table. Elle lisait ces caractères avec la main ; elle les exécutait sur son instrument, et en très peu de temps d'étude elle avait appris à jouer en partie la pièce la plus longue et la plus compliquée.

Elle possédait les éléments d'astronomie, d'algèbre et de géométrie. Sa mère, qui lui lisait le livre de l'abbé de La Caille<sup>4</sup>, lui demandait quelquefois si elle entendait cela : *Tout courant*<sup>5</sup>, lui répondait-elle.

Elle prétendait que la géométrie était la vraie science des aveugles, parce qu'elle appliquait fortement, et qu'on n'avait besoin d'aucun secours pour se perfec-

1. Danse et air populaires d'origine anglaise (*country dance*). 2. La faillite de son père, en 1762, laissait un passif de deux millions. 3. Au sens étymologique (*eminens*, « qui s'élève ») : « qui est en relief ». 4. Les deux manuels de l'abbé de La Caille, *Leçons élémentaires de mathématiques* (1741) et *Leçons élémentaires d'astronomie géométrique et physique* (1746), ont connu de nombreuses réimpressions qui attestent de leur succès. 5. Aisément, couramment.

tionner. *Le géomètre*, ajoutait-elle, *passé presque toute sa vie les yeux fermés.*

J'ai vu les cartes sur lesquelles elle avait étudié la géographie. Les parallèles et les méridiens sont des fils de laiton ; les limites des royaumes et des provinces sont distinguées par de la broderie en fil, en soie et en laine plus ou moins forte ; les fleuves, les rivières et les montagnes, par des têtes d'épingles plus ou moins grosses ; et les villes plus ou moins considérables, par des gouttes de cire inégales.

Je lui disais un jour : « Mademoiselle, figurez-vous un cube. — Je le vois. — Imaginez au centre du cube un point. — C'est fait. — De ce point tirez des lignes droites aux angles ; eh bien, vous aurez divisé le cube. — En six pyramides égales, ajouta-t-elle d'elle-même, ayant chacune les mêmes faces, la base du cube et la moitié de sa hauteur. — Cela est vrai ; mais où voyez-vous cela ? — Dans ma tête, comme vous. <sup>1</sup> »

J'avoue que je n'ai jamais conçu nettement comment elle figurait dans sa tête sans colorer. Ce cube s'était-il formé par la mémoire des sensations du toucher ? Son cerveau était-il devenu une espèce de main sous laquelle les substances se réalisaient ? S'était-il établi à la longue une sorte de correspondance entre deux sens divers ? Pourquoi ce commerce n'existe-t-il pas en moi, et ne vois-je rien dans ma tête si je ne colore pas ? Qu'est-ce que l'imagination d'un aveugle ? Ce phénomène n'est pas si facile à expliquer qu'on le croirait.

Elle écrivait avec une épingle dont elle piquait sa feuille de papier tendue sur un cadre traversé de deux lames parallèles et mobiles, qui ne laissaient entre elles d'espace vide que l'intervalle d'une ligne à une autre.

---

1. Diderot effleure là la question essentielle qu'il a évitée dans la *Lettre* : l'idée abstraite ne naît pas toujours de l'expérience sensorielle... Mais dans le paragraphe suivant, il revient à des explications physiques peu convaincantes et recourt à des images pour le moins saugrenues.

La même écriture servait pour la réponse, qu'elle lisait en promenant le bout de son doigt sur les petites inégalités que l'épingle ou l'aiguille avait pratiquées au verso du papier.<sup>1</sup>

Elle lisait un livre qu'on n'avait tiré que d'un côté.<sup>2</sup> Prault<sup>3</sup> en avait imprimé de cette manière à son usage.

On a inséré dans le *Mercure*<sup>4</sup> du temps une de ses lettres.

Elle avait eu la patience de copier à l'aiguille l'*Abrégé historique* du président Hénault<sup>5</sup>, et j'ai obtenu de madame de Blacy, sa mère, ce singulier manuscrit.

Voici un fait qu'on croira difficilement, malgré le témoignage de toute sa famille, le mien et celui de vingt personnes qui existent encore ; c'est que, d'une pièce de douze à quinze vers, si on lui donnait la première lettre et le nombre de lettres dont chaque mot était composé, elle retrouvait la pièce proposée, quelque bizarre qu'elle fût. J'en ai fait l'expérience sur des amphigouris de Collé<sup>6</sup>. Elle rencontrait quelquefois une expression plus heureuse que celle du poète.

Elle enfilait avec célérité l'aiguille la plus mince, en étendant son fil ou sa soie sur l'index de la main gauche, et en tirant, par l'œil de l'aiguille placée perpendiculairement, ce fil ou cette soie avec une pointe très déliée.

Il n'y avait aucune sorte de petits ouvrages qu'elle n'exécutât ; ourlets, bourses pleines ou symétrisées, à jour, à différents dessins, à diverses couleurs ; jarre-

1. Premiers balbutiements qui conduiront au codage du braille. 2. Comme de nos jours les ouvrages en braille. 3. Les frères Prault dirigeaient une imprimerie célèbre à Paris. 4. Le *Mercure de France*, hebdomadaire fondé en 1672, dirigé de 1758 à 1767 par Marmontel, outre les informations, s'intéresse particulièrement à la littérature. 5. Le *Nouvel Abrégé historique de l'Histoire de France* du président Hénault avait été publié en 1744. 6. Collé (1709-1783), auteur de chansons gaillardes et de comédies ; un amphigouri (le mot apparaît en 1738) est, selon Littré, « un écrit burlesque qu'on remplit de galimatias ».

tières, bracelets, colliers avec de petits grains de verre, comme des lettres d'imprimerie. Je ne doute point qu'elle n'eût été un bon compositeur d'imprimerie : qui peut le plus, peut le moins.

Elle jouait parfaitement le reversis, le médiateur et le quadrille<sup>1</sup> ; elle rangeait elle-même ses cartes, qu'elle distinguait par de petits traits qu'elle reconnaissait au toucher, et que les autres ne reconnaissaient ni à la vue ni au toucher. Au reversis, elle changeait de signes aux as, surtout à l'as de carreau et au quinola. La seule attention qu'on eût pour elle, c'était de nommer la carte en la jouant. S'il arrivait que le quinola fût menacé, il se répandait sur sa lèvre un léger sourire qu'elle ne pouvait contenir, quoiqu'elle en connût l'indiscrétion.<sup>2</sup>

Elle était fataliste ; elle pensait que les efforts que nous faisons pour échapper à notre destinée ne servaient qu'à nous y conduire. Quelles étaient ses opinions religieuses ? je les ignore ; c'est un secret qu'elle gardait par respect pour une mère pieuse.<sup>3</sup>

Il ne me reste plus qu'à vous exposer ses idées sur l'écriture, le dessin, la gravure, la peinture ; je ne crois pas qu'on en puisse avoir de plus voisines de la vérité ; c'est ainsi, j'espère, qu'on en jugera par l'entretien qui suit, et dont je suis un interlocuteur. Ce fut elle qui parla la première.

« Si vous aviez tracé sur ma main, avec un stylet, un nez, une bouche, un homme, une femme, un arbre, certainement je ne m'y tromperais pas ; je ne désespérerais pas même, si le trait était exact, de reconnaître la personne dont vous m'auriez fait l'image : ma main deviendrait pour moi un miroir sensible ; mais grande

---

1. Jeux de cartes aux règles complexes, très à la mode au XVIII<sup>e</sup> siècle. 2. Le quinola est le valet de cœur, la plus forte carte au reversis. Celui qui arrive à le placer gagne la mise, d'où le sourire par lequel la jeune aveugle se trahit. 3. La formule laisse entendre que la jeune fille n'aurait pas de convictions religieuses (voir la thèse de Diderot dans la *Lettre* p. 48 sur la religion des aveugles).

est la différence de sensibilité entre cette toile et l'organe de la vue.

« Je suppose donc que l'œil soit une toile vivante d'une délicatesse infinie ; l'air frappe l'objet, de cet objet il est réfléchi vers l'œil, qui en reçoit une infinité d'impressions diverses selon la nature, la forme, la couleur de l'objet et peut-être les qualités de l'air qui me sont inconnues et que vous ne connaissez pas plus que moi ; et c'est par la variété de ces sensations qu'il vous est peint.

« Si la peau de ma main égalait la délicatesse de vos yeux, je verrais par ma main comme vous voyez par vos yeux, et je me figure quelquefois qu'il y a des animaux qui sont aveugles, et qui n'en sont pas moins clairvoyants.<sup>1</sup>

— Et le miroir ?

— Si tous les corps ne sont pas autant de miroirs, c'est par quelque défaut dans leur contexture, qui éteint la réflexion de l'air. Je tiens d'autant plus à cette idée, que l'or, l'argent, le fer, le cuivre polis, deviennent propres à réfléchir l'air, et que l'eau trouble et la glace rayée perdent cette propriété.

« C'est la variété de la sensation, et par conséquent de la propriété de réfléchir l'air dans les matières que vous employez, qui distingue l'écriture du dessin, le dessin de l'estampe, et l'estampe du tableau.

« L'écriture, le dessin, l'estampe, le tableau d'une seule couleur, sont autant de camaïeux.<sup>2</sup>

— Mais lorsqu'il n'y a qu'une couleur, on ne devrait discerner que cette couleur.

— C'est apparemment le fond de la toile, l'épaisseur de la couleur et la manière de l'employer qui introduisent dans la réflexion de l'air une variété correspondante à celle des formes. Au reste, ne m'en

---

1. Sans être aveugles, la chauve-souris ou la taupe par exemple se repèrent effectivement dans l'espace par d'autres moyens que la vue. 2. Genre de peinture où l'on emploie une seule couleur déclinée selon ses différentes nuances.



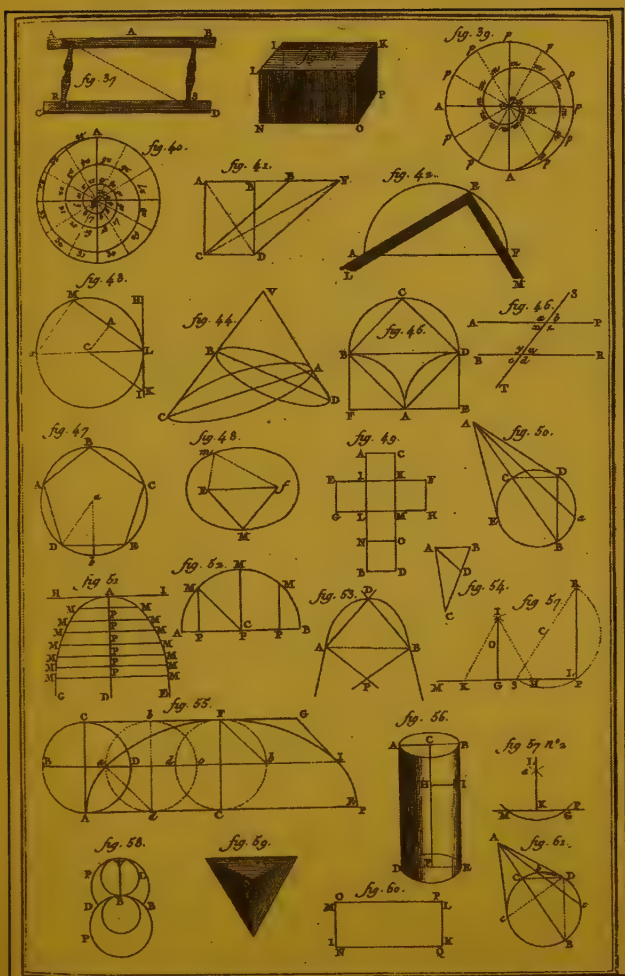


Planche de l'Encyclopédie : les figures géométriques  
sur lesquelles raisonne Saunderson.

demandez plus rien, je ne suis pas plus savante que cela.

— Et je me donnerais bien de la peine inutile pour vous en apprendre davantage. »

Je ne vous ai pas dit, sur cette jeune aveugle, tout ce que j'en aurais pu observer en la fréquentant davantage et en l'interrogeant avec du génie ; mais je vous donne ma parole d'honneur que je ne vous en ai rien dit que d'après mon expérience.

Elle mourut, âgée de vingt-deux ans. Avec une mémoire immense et une pénétration égale à sa mémoire, quel chemin n'aurait-elle pas fait dans les sciences, si des jours plus longs lui avaient été accordés ! Sa mère lui lisait l'histoire, et c'était une fonction également utile et agréable pour l'une et l'autre.

## DOCUMENTS ANNEXES

Il a paru utile de reproduire à la suite de cette Lettre, des extraits de la correspondance échangée à son propos par Voltaire et Diderot. Elle permet de mieux saisir les implications religieuses de celle-ci ; dans le privé, Diderot explique plus directement ses idées.

### LETTRE DE VOLTAIRE À DIDEROT (JUN 1749)

Je vous remercie, Monsieur, du livre ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer. (...)

J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre qui dit beaucoup et qui fait entendre davantage. Il y a longtemps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchants qui se joignent aux imbéciles pour proscrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de Saunderson, qui nie un dieu parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être mais j'aurais à sa place reconnu un être très intelligent qui m'aurait donné tant de suppléments de la vue, et en apercevant par la pensée des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est et pourquoi il a fait tout ce qui existe, mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. Je désire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion nécessairement organisée d'une matière

éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, vous êtes une partie bien estimable de ce grand Tout que je ne connais pas. (...)

RÉPONSE DE DIDEROT, LE 11 JUIN 1749

Monsieur,

Le moment où j'ai reçu votre lettre a été un des moments les plus doux de ma vie. (...) Je place ce témoignage de votre estime autant au-dessus des marques de la faveur des grands que les grands sont au-dessous de vous. Que ce peuple pense à présent de ma *Lettre sur les aveugles* tout ce qu'il voudra ; elle ne vous a pas déplu, mes amis la trouvent bonne ; cela me suffit.

Le sentiment de Saunderson n'est pas plus mon sentiment que le vôtre ; mais ce pourrait bien être parce que je vois. Ces rapports qui nous frappent si vivement, n'ont pas le même éclat pour un aveugle. Il vit dans une obscurité perpétuelle ; et cette obscurité doit ajouter beaucoup de force pour lui à ses raisons métaphysiques. C'est ordinairement pendant la nuit que s'élèvent les vapeurs qui obscurcissent en moi l'existence de Dieu ; le lever du soleil les dissipe toujours ; mais les ténèbres durent pour un aveugle, et le soleil ne se lève que pour ceux qui voient. Il ne faut pas que vous imaginiez que Saunderson dût apercevoir ce que vous eussiez aperçu à sa place ; vous ne pouvez vous substituer à personne, sans changer totalement l'état de la question.

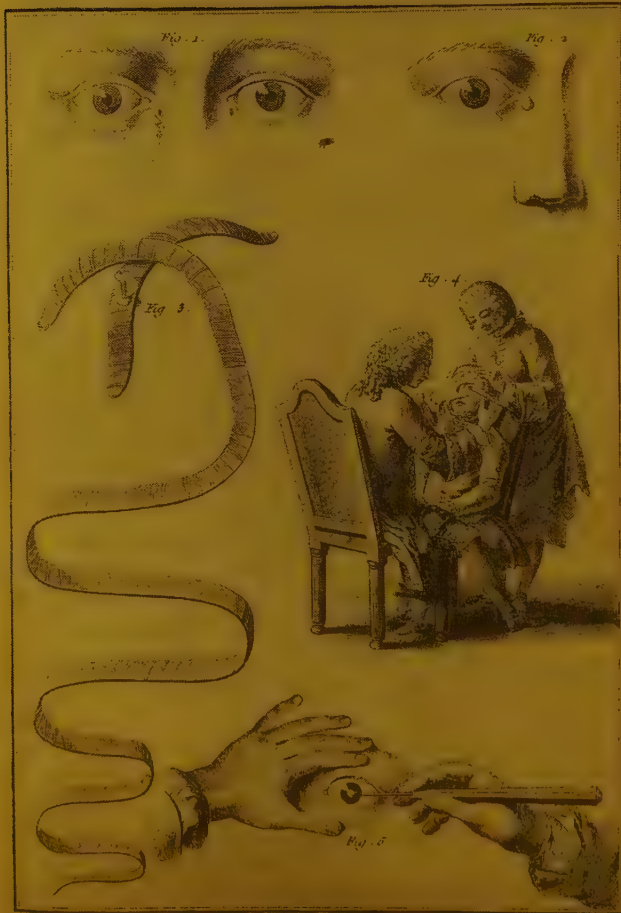
Voici quelques raisonnements que je n'aurais pas manqué de prêter à Saunderson sans la crainte que j'ai de ceux que vous m'avez si bien peints. (...) : « On remplit un vaste terrain de décombres jetés au hasard mais entre lesquels le ver et la fourmi trouvent des habitations fort commodes. Que diriez-vous de ces insectes si, prenant pour des êtres réels, les rapports des lieux qu'ils habitent avec leur organisation, ils s'extasiaient sur la beauté de cette architecture souter-

raine et sur l'intelligence supérieure du jardinier qui a disposé les choses pour eux ? »

Ah, Monsieur, qu'il est facile à un aveugle de se perdre dans un labyrinthe de raisonnements semblables et de mourir athée, ce qui toutefois n'arriva point à Saunderson. Il se recommanda en mourant au Dieu de Clarke, de Leibniz et de Newton, comme les Israélites se recommandaient au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, parce qu'il est à peu près dans une position semblable. Je lui laisse ce qui reste aux sceptiques les plus déterminés, toujours quelque espérance qu'ils se trompent. Mais que cela soit ou non, je ne suis point de leur avis. Je crois en Dieu quoique je vive très bien avec les athées. Je me suis aperçu que les charmes de l'ordre les captivaient malgré qu'ils en eussent ; qu'ils étaient enthousiastes du beau et du bon, et qu'ils ne pouvaient, quand ils avaient du goût, ni supporter un mauvais livre, ni entendre patiemment un mauvais concert, ni supporter dans leur cabinet un mauvais tableau, ni faire une mauvaise action : en voilà tout autant qu'il me faut. Ils disent que tout est nécessité ; selon eux, un homme qui les offense, ne les offense pas plus librement que ne les blesse une tuile qui se détache et leur tombe sur la tête ; mais ils ne confondent point ces causes et jamais ils ne s'indignent contre la tuile, autre inconséquence qui me rassure. Il est donc très important de ne pas prendre de la ciguë pour du persil ; mais nullement de croire ou de ne pas croire en Dieu. Le monde, disait Montaigne, est un esteuf qu'il a abandonné à peloter aux philosophes, et j'en dirais presque autant de Dieu même. (...)

ARTICLE « CATARACTE » DE L'*Encyclopédie*, VOL. II (1751), RÉDIGÉ PAR M. LOUIS.

La cataracte ou « suffusion » suivant l'opinion des Anciens, est une membrane ou pellicule qui nage dans



## Chirurgie.

Planche de l'Encyclopédie. Les figures 4 et 5 montrent  
l'opération de la cataracte telle qu'elle est décrite  
par le chirurgien Louis.

© Roger-Viollet.



l'humeur aqueuse de l'œil et qui, se mettant au devant de la prunelle, empêche la lumière d'y entrer. (...) Il y a deux sortes de cataractes, la vraie et la fausse. La vraie a plusieurs degrés et noms différents : d'abord le malade voit des espèces de brouillards, d'atomes, de mouches, etc. sur les objets exposés à la vue. Jusque là la cataracte est appelée imaginaire parce qu'il n'y a encore à l'œil aucun changement sensible dont d'autres personnes que le malade puissent s'apercevoir. À mesure que la suffusion augmente, la prunelle commence à prendre une couleur vert de mer ou quelquefois celle d'un air rempli de brouillard. Lorsque le mal est arrivé à son plus haut période et que la matière est suffisamment coagulée, le malade perd tout-à-fait la vue ; la prunelle cesse d'être transparente mais devient blanche ou brune ; et c'est en cet état que le nom de cataracte convient proprement à cette maladie. Voici la théorie commune sur les cataractes à laquelle quelques médecins et chirurgiens modernes, tels que Heister, Brisseau, Maître-Jan, etc. en opposent et en substituent une nouvelle. Ils pensent que la membrane ou pellicule qui s'oppose au passage des rayons de la lumière n'est autre chose que le cristallin même qui a été ainsi condensé et qui a perdu la transparence et qu'alors, au lieu de servir d'instrument à la vision, il y sert d'obstacle en empêchant les rayons de pénétrer jusqu'à la rétine. (...) La principale preuve qu'on ait apportée en faveur de cette seconde hypothèse, à l'académie royale des Sciences où elle a été proposée, est qu'après qu'on a abaissé la cataracte, la personne ne peut plus voir qu'à l'aide d'un verre lenticulaire. Or si on n'avait rien fait qu'enlever une pellicule devant le cristallin, il serait après l'opération dans le même état qu'avant la cataracte et ferait les mêmes réfractions ; au lieu qu'en supposant que c'est le cristallin qui a été enlevé, on conçoit qu'il faut un verre lenticulaire pour suppléer à sa fonction. (...)

On dit qu'on ne doit faire l'opération que lorsque la

cataracte est bien mûre (...) Pour faire l'opération, on fait mettre le malade sur une chaise posée entre deux fenêtres, à une distance convenable et un peu de biais afin que la lumière ne frappe point à plomb le visage du malade. Le chirurgien s'assied sur une chaise un peu plus haute afin d'opérer commodément (...) Voir planche XXIV, figure 4.

L'opérateur prend alors une aiguille convenable et prie le malade de tenir son œil ouvert et de le tourner comme s'il voulait regarder le bout du nez. Il lui recommande de le tenir aussi ferme qu'il pourra dans cette situation. Il porte ensuite le doigt index de la main droite, si c'est l'œil droit sur lequel il opère, au-dessous du sourcil et le pouce sur la pommette, pour tenir les paupières ouvertes (...) Le chirurgien tient de la main gauche l'aiguille par le milieu du manche avec le pouce, le doigt index et celui du milieu, à peu près comme on tient une plume pour écrire. Il appuie le petit doigt et l'annulaire sur la tempe pour empêcher la main de vaciller et pique hardiment le globe de l'œil du côté du petit angle, à deux lignes du cercle extérieur de l'iris. Voyez planche XXIV, figures 4 et 5. Il perce la conjonctive, la cornée opaque et l'uvée. Quand il a pénétré l'uvée, il couche un peu le manche de son aiguille du côté de la tempe et la pousse doucement pour en porter la pointe vers la partie supérieure de la cataracte ; et en l'appuyant un peu vers le bas de l'œil, il l'abaisse, la détache du lieu qu'elle occupait et il la met enfin au-dessous de la pupille (...) Lorsqu'elle est abaissée, le chirurgien la tient dans cet état pendant un peu de temps et relève ensuite la pointe de son aiguille. Si la cataracte reste abaissée, l'opération est faite (...)

Lorsque l'opération est faite, on ferme les paupières et on applique sur tout l'œil une compresse en plusieurs doubles, trempée dans un collyre fait avec de l'eau de rose, de l'eau de plantain et un blanc d'œuf battus ensemble ; on bande l'œil sain en même temps que le malade parce que les mouvements des yeux

étant réciproques, l'œil malade serait fatigué par l'action du sain (...)

Une personne à qui on a abattu la cataracte, ressemble à ces hommes qui, sortant tout à coup d'une caverne obscure, ne peuvent supporter l'éclat du grand jour ; il faut que des gradations insensibles de la lumière préparent la vue à en recevoir les rayons ; faute de ce ménagement, on risque de perdre tout à fait l'organe.

## Table

|  |    |
|--|----|
| <i>Présentation</i> .....                | 5  |
| <i>Repères chronologiques</i> .....      | 16 |
| <i>Index des personnages cités</i> ..... | 25 |
| <i>Bibliographie</i> .....               | 31 |

|  |     |
|--|-----|
| LETTRE SUR LES AVEUGLES .....              | 33  |
| ADDITIONS À LA LETTRE SUR LES AVEUGLES ... | 104 |


### *Documents annexes*

|   |     |
|---|-----|
| Lettre de Voltaire à Diderot .....                    | 121 |
| Réponse de Diderot .....                              | 122 |
| Article « Cataracte » de l' <i>Encyclopédie</i> ..... | 123 |

Composition réalisée par NORD COMPO

---

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN  
La Flèche (Sarthe).

LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 43, quai de Grenelle - 75015 Paris  
ISBN : 2 - 253 - 14621 - 8  31/4621/4



# Diderot

## *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*

Pour le philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle, toute expérience nouvelle est occasion de réflexion sur l'homme. Un aveugle, opéré, recouvre la vue. Diderot aussitôt mène l'enquête. Comment le patient s'éveille-t-il à de nouvelles sensations ? Ne peut-on, grâce à ce cas particulier, découvrir comment l'esprit humain acquiert sa connaissance du monde ? Diderot va plus loin ; la morale, la religion même ne dépendent-elles pas des perceptions ? Dieu existe-t-il pour un aveugle ? Il va trop loin ! La *Lettre sur les aveugles* paraît en juin 1749. En juillet, l'ouvrage est censuré, son auteur emprisonné.

Si la *Lettre sur les aveugles* n'a plus aujourd'hui la même portée subversive, elle demeure un étincelant modèle de subtilité dialectique, un chef-d'œuvre de style et d'esprit.

*Présentation et notes par Catherine Bouttier-Couque*  
Texte intégral.

\*07-AIC-214\*



LIBRET

31/4621/4

10 Francs

LP1



9 782253 146216

Dépôt légal Impr. 3370D Édit. 3866 06/1999